2164

801.

£1.50

UN

# MARIAGE

## DE PRINCE.

---

TOME PREMIER.

Imprimerie de J. Stienon.

UN

# MARIAGE

## DE PRINCE

PAR

**M. DE SAINT-GEORGES,**

AUTEUR DES MOUSQUETAIRES DE LA REINE, ETC.

TOME PREMIER.

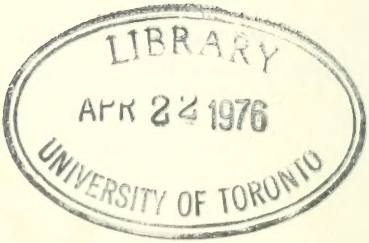
BRUXELLES.

MELINE, CANS ET C^ie^, LIB.-ÉDITEURS.

**LIVOURNE.** MÊME MAISON. | **LEIPZIG.** J. P. MELINE.

1851

PQ
2390
S4M37



# I

## Un bal chez la reine Hortense.

En ce temps-là c'était un temps de gloire et de splendeur, la France régnait sur l'Europe... et le héros qui régnait sur la France avait doté ses frères et ses parents de tous les royaumes qu'il avait conquis.

L'empereur était le président, ou plutôt la Providence de ce royal congrès de famille, et cet astre rayonnait ainsi de tout son éclat sur les satellites dont il s'était entouré !

Parmi les souveraines qu'avait improvisées Napoléon, la plus reine par les charmes, les talents, l'esprit et le cœur, était, sans contredit, la reine de Hollande, à qui la cour et la ville donnaient le nom gracieux de la reine Hortense.

Fille de madame de Beauharnais, de cette bonne Joséphine, de cette adorable créole, compagne fidèle et dévouée de Napoléon, Hortense avait hérité de toutes les grâces de sa mère ; la brillante éducation donnée par Joséphine à sa fille, secondée par une nature vive, impressionnable et tendre, avait développé en elle le profond sentiment des arts ; la reine de Hollande était une artiste d'inspiration, un compositeur plein d'âme, dont les faciles mélodies vibrent encore dans nos cœurs, et dont les airs si suaves ont survécu à son éphémère royauté.

A l'époque où commence cette histoire, on chantait les romances de la reine Hortense, on valsait les valses de la reine Hortense, et les éditeurs de musique se disputaient les petits chefs-d'œuvre émanés de cette lyre royale, comme ils s'arrachaient alors les chants de Méhul, de Dalayrac et de Nicolo.

Napoléon, qui embrassait de son vaste coup d'œil les grands événements et les petites choses, qui connaissait l'esprit inquiet de notre pays, ne laissait jamais en repos cette turbulente nation ; quand il ne l'occupait pas du bruit de ses victoires européennes, il créait de nouveaux aliments à sa curiosité : les plaisirs, les spectacles et les fêtes, naissaient de toutes parts à son ordre suprême ; et Paris, ce dragon aux huit cent mille bouches, dont on a tant de peine à rassasier les appétits physiques et moraux ; Paris, ce grand clavier qui donne le ton à tous les peuples du monde, chantait, riait et dansait, de par l'empereur, lorsqu'il ne s'agitait pas au bruit retentissant des conquêtes de son souverain !

La rue Cérutti, depuis rue d'Artois... depuis rue Laffitte... et Dieu sait rue de quoi, un jour, resplendissait de mille lumières, le 8 mai 1809.

Un magnifique hôtel, un véritable château entouré d'un parc superbe, s'élevait glorieusement au milieu de cette rue élégante, et recherchée par le beau monde d'alors.

La reine de Hollande donnait un bal dans

sa villa parisienne... Cinq cents équipages se suivaient lentement dans une longue file bordée de badauds, cherchant à reconnaître dans les carrosses armoriés les illustrations impériales qui se rendaient chez l'aimable souveraine.

Les voitures, après avoir déposé leurs propriétaires sous la vaste tente dressée dans la cour d'honneur, ressortaient par la rue Taitbout, sur laquelle s'ouvrait la seconde issue de l'hôtel.

Le luxe impérial, avec ses formes grecques et romaines, se déployait avec profusion dans les salons d'un immense rez-de-chaussée donnant sur les jardins.

Paris était à cette époque un immense bazar, où tous les peuples du monde avaient apporté leurs tributs d'art et de magnificence.

Les plus beaux tableaux de l'Espagne et de l'Italie, les vases les plus précieux de la Grèce, les splendides tapis de l'Égypte, les tissus de la Perse, se rencontraient mêlés et réunis dans les palais impériaux, dans les somptueuses demeures des rois et des reines créés par Napoléon. L'hôtel de la reine Hor-

tense se distinguait surtout par la réunion des plus rares chefs-d'œuvre du luxe et des arts.

Napoléon gâtait sa belle-fille, et lui expédiait sans cesse, sous forme de souvenirs, les objets admirables qu'il récoltait dans ses foudroyantes conquêtes.

Ce soir-là donc, tout était préparé dans l'hôtel de la rue Cérutti pour une fête offerte à Napoléon, en l'honneur de ses dernières victoires.

Depuis neuf heures, Hortense, placée sur une estrade élevée au fond de ses salons, entourée d'un ravissant état-major féminin, composé de toutes ses dames d'honneur, choisies parmi les plus jeunes et les plus belles épouses ou filles des grands dignitaires de la maison impériale, recevait et accueillait avec une grâce parfaite les hommages empressés de ses invités.

L'empereur était attendu, et c'était à qui, de la cour et de la ville, aurait le bonheur de passer cette soirée chez la reine, d'être remarqué de ce demi-dieu fait souverain, d'en obtenir un mot, un sourire, un regard.

C'est que cet homme prodigieux exerçait une fascination, inspirait un fanatisme comme jamais souverain n'en avait produit avant lui !... Une femme honorée de l'attention de l'empereur, dans une soirée, devenait à l'instant l'objet de la curiosité, de l'empressement général, et, le plus souvent aussi, de l'envie de toute la société.

Napoléon ne se fit pas attendre ; il était annoncé pour dix heures, et dix heures sonnaient à la riche pendule de Ravrio qui décorait le salon d'honneur, lorsque les portes s'ouvrirent avec fracas, et l'huissier prononça ce mot magique, ce mot qui faisait battre et trembler tant de cœurs : « l'empereur !... »

Hortense courut au-devant de Napoléon, qui, l'embrassant avec affection, lui dit de sa voix si douce et si séduisante :

— Pas de bonne fête sans moi... n'est-ce pas, ma fille ? Voilà pourquoi je suis venu avec tant de plaisir à la vôtre ! Votre mère a sa migraine, ajouta-t-il, et je vous apporte ses regrets ; mais je la verrai ce soir même, et je lui raconterai les merveilles de votre bal.

— Sire, répondit la reine en s'inclinant,

je possède en ce moment une telle merveille dans mon palais, qu'il serait bien téméraire à moi de vouloir en présenter d'autres !

— Décidément, dit l'empereur en riant, la flatterie est un mal bien contagieux, car il a gagné jusqu'à ma famille !...

Puis, apercevant Duroc et Savary à quelques pas de lui, il leur fit signe de s'approcher, et se mit à causer avec eux tandis que la reine ouvrait le bal avec le jeune colonel Nansouty, l'un des plus brillants officiers de la cour, et qui devait plus tard laisser glorieusement sur un champ de bataille l'une de ses jambes qui dessinaient si élégamment alors les pas nouveaux dus aux célébrités dansomanes du temps, les Trénis et les Pastourelle.

Tout ce qu'il y avait à Paris de généraux illustres, de princes de fraîche date, toute cette réunion de hautes intelligences, d'admirables capacités, dont l'empereur avait composé les grands corps de l'État, se trouvait ce soir-là dans les salons de la reine de Hollande.

La contredanse finie, Napoléon se mit à parcourir les rangs pressés des invités de la

reine, distribuant çà et là ces mots rapides et brusques, quoique souvent gracieux, dont il avait le secret, et qui devenaient de précieuses faveurs, et autant de souvenirs, pour tous ceux qui en étaient l'objet.

Tout à coup, il s'arrêta, surpris et presque courroucé du spectacle qu'il avait sous les yeux.

Une jeune femme de la plus grande beauté, devant laquelle il se trouvait en ce moment, loin de se lever respectueusement comme toutes les dames dont il s'approchait, était restée assise, la tête appuyée sur sa main, paraissant complétement indifférente à ce qui se passait autour d'elle, et même à la présence du souverain.

Napoléon, strict observateur des convenances, ne souffrait jamais qu'on oubliât l'empereur, même lorsqu'il voulait n'être que l'homme du monde, aimable et bienveillant.

Un instant son sourcil se fronça devant la belle distraite; mais devinant aussitôt que quelque intime et puissante rêverie absorbait toutes les facultés de la jeune femme et la transportait, en pensée, dans un monde bien éloigné de celui qui l'entourait :

— Madame la maréchale, lui dit-il, nous avons de bonnes nouvelles de votre mari ; notre brave duc est sur le Tage, préparant des étapes pour nos victoires prochaines, et j'ai la douleur de vous annoncer un veuvage de trois mois encore... peut-être plus long, si les Portugais font les mauvaises têtes. Mais le duc n'est pas tendre, comme vous savez, et dans son impatience de vous revoir, il aura bientôt bâclé nos affaires là-bas !

Aux premiers mots de Napoléon, la duchesse d'A... s'était levée spontanément. Cette voix produisit sur elle le choc de l'étincelle électrique. Elle chancela, et serait retombée assise, sans le secours officieux que lui prêta l'empereur, en la forçant à s'appuyer sur la main qu'il lui présenta.

La pâleur mate de la duchesse avait fait place à la plus vive rougeur; la statue de marbre venait de s'animer, et la jeune femme, confuse de son irrévérence, balbutiait quelques mots d'excuse, lorsque l'empereur l'interrompit malignement, en lui disant presque à l'oreille, et du ton le plus affectueux :

— Si ce n'est pas à notre bon maréchal que vous rêviez si profondément tout à

l'heure, gardez vos beaux songes pour votre boudoir... Les salons sont de trop grands écrins pour leur confier de si jolis bijoux !...

Puis, il s'éloigna de la duchesse, effrayée, confuse d'avoir été si bien devinée.

Garat fut prié de se mettre au piano ; Garat, ce divin artiste, dont l'âme chantait autant que la voix ; cet admirable chef d'école, qui nous légua toute une famille de rossignols, et dont les Damoreau, les Ponchard, les Rigaud, les Nourrit, nous ont transmis la grâce et la prodigieuse méthode.

Par une délicate flatterie d'artiste, Garat chanta l'air favori du jour :

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois...

dernière œuvre de la reine de Hollande ; jolie romance, qui naquit sur un trône, et se popularisa bientôt sur les orgues de Paris.

A peine Garat eut-il fait entendre les premières notes de la mélodie, que le silence remplaça les bruyantes causeries des salons.

L'empereur donna lui-même le signal de l'attention en interrompant une conversation

fort animée qu'il venait de commencer avec Regnault de Saint-Jean-d'Angely ; puis, quand le chanteur eut fini, Napoléon se tourna vers sa charmante belle-fille et partagea ses éloges entre le royal auteur et son habile interprète.

Un air de Cimarosa, le compositeur chéri du souverain, fut ensuite chanté à sa demande ; et comme, après Garat, aucun artiste n'aurait osé se faire entendre, le bal recommença plus vif et plus brillant que jamais.

Minuit venait de sonner, et la maréchale d'A..., qui n'avait cessé d'être entourée des plus grands personnages de la cour, sollicitée de tous côtés par les plus élégants danseurs, avait repoussé leurs instances, et s'en était excusée auprès de la reine de Hollande, dont elle était la première dame d'honneur, et, mieux encore, l'amie la plus chère et la plus dévouée.

La gaieté de cette fête, les hommages dont elle était l'objet, les propos galants de ses nombreux adorateurs, rien n'avait pu bannir l'inquiète émotion qui se lisait sur les traits de la maréchale ; ses yeux, sans cesse

tournés vers la porte principale du salon, semblaient épier avec anxiété l'arrivée de quelqu'un qui ne paraissait pas... lorsqu'un tremblement nerveux, imperceptible pour les indifférents, l'agita tout à coup; son regard s'anima, son cœur battit avec violence, son bouquet tomba de sa main, et ses lèvres murmurèrent avec une joie indicible ce mot qui semblait s'échapper de son âme :

*Enfin !!!*

Un grand mouvement s'opérait en cet instant dans les salons de la reine; l'empereur partait, reconduit par la souveraine, escortée du vaillant état-major qui l'accompagnait.

Napoléon n'avait plus que quelques pas à faire pour quitter la salle de danse, lorsqu'il se trouva vis-à-vis d'un jeune homme qui entrait dans cet instant.

Le nouvel arrivant pouvait avoir vingt-cinq ans au plus ; il portait un habit de cour, à la française, sur lequel brillaient plusieurs ordres étrangers.

Une figure charmante, un air de mélancolie répandu sur ses traits, une chevelure

blonde et soyeuse, un peu de roideur dans sa tournure, l'auraient facilement fait remarquer parmi les plus élégants de cette élégante et martiale jeunesse d'alors ; mais il était facile de voir qu'il était né sous un ciel plus froid que le nôtre ; c'était le type du grand seigneur allemand, sur lequel avaient déteint les grâces et la distinction françaises.

L'empereur, qui possédait au suprême degré la mémoire des noms et des physionomies, faculté précieuse chez un souverain, et qui lui fait autant de partisans que le contraire lui attire souvent d'inimitiés, l'empereur, s'avançant vers l'étranger qui s'écartait respectueusement de son passage, lui dit avec une satisfaction qu'il ne cherchait pas à cacher :

— Je suis ravi de vous revoir, monsieur ; nous nous apercevions, à la cour, de votre absence, et nous savons bon gré à notre frère Alexandre de nous renvoyer l'un de ses plus grands seigneurs et de ses sujets les plus distingués. La Russie et la France sont sœurs depuis Tilsitt, et nous accueillons vos compatriotes comme des frères et des amis.

L'étranger s'inclina profondément, et l'empereur sortit.

La duchesse n'avait pu voir la scène qui venait de se passer, de la place qu'elle occupait à l'extrémité du salon.

Et, le regard attaché sur la foule qui se pressait aux portes, elle cherchait vainement à retrouver celui qu'elle attendait, se persuadant parfois, dans sa fiévreuse impatience, que son cœur avait été le jouet d'une trop douce et trop chère illusion.

Mais le doute se dissipa bientôt, en voyant l'étranger reparaître à la suite de la reine, qui rentrait dans le bal.

En passant devant la duchesse, il lui fit un respectueux salut, mais ne s'arrêta pas, et reconduisit la souveraine jusqu'à l'estrade où elle reprit sa place, puis il se perdit dans la foule qui remplissait les salons du palais.

Le bal continuait et paraissait devoir se prolonger fort avant dans la nuit.

La maréchale d'A... refusait toutes les invitations qui lui étaient faites ; une fatigue, une tristesse qu'elle ne cherchait plus à dissimuler, se peignaient sur sa belle et noble figure.

Elle avait quitté la salle de bal et s'était retirée dans le boudoir des Fleurs ; c'est ainsi que l'on avait nommé la plus petite, et certes la plus ravissante pièce de ce magnifique séjour.

Sa forme était circulaire ; sur ses parois de marbre blanc, l'on avait appliqué un treillage doré dans les losanges duquel se jouaient le jasmin d'Espagne et la clématite ; de larges vasques de porphyre, remplies des fleurs les plus rares, entouraient une élégante fontaine de marbre rose, d'où s'échappait une gerbe d'eau mêlant le murmure harmonieux de sa chute, aux harmonies lointaines de la musique du bal.

C'est dans ce frais réduit, où régnait une clarté douce et mystérieuse, que la duchesse avait trouvé un refuge contre les incessantes agitations de la fête.

Presqu'à demi couchée sur une ottomane recouverte de cachemire blanc, la duchesse, dont la vaporeuse toilette, dont le teint et les bras d'albâtre se confondaient avec l'étoffe de l'Inde, ressemblait, ainsi placée, à la statue de la Méditation, que nous a léguée le merveilleux ciseau de Canova.

Un léger bruit se fit entendre... quelqu'un venait de pénétrer dans le boudoir... quelqu'un dont les moelleux tapis de Perse avaient assourdi les pas.

La duchesse releva la tête, et vit debout devant elle, la regardant avec une vive expression d'amour et d'admiration, l'étranger dont l'arrivée chez la reine lui avait causé de si palpitantes émotions.

Muette, un instant, de surprise, de trouble et de bonheur, la duchesse allait parler... lorsque le jeune homme, élevant la voix de façon à être entendu de plusieurs personnes de la cour qui venaient de pénétrer dans le boudoir :

— La reine désire, dit-il, que madame la duchesse veuille bien me faire l'honneur de m'accepter pour danseur, dans le quadrille où Sa Majesté va figurer...

Et recevant avec respect la main que lui offrit la jeune femme pour toute réponse, il la conduisit au milieu du salon principal, vis-à-vis de la reine qui les attendait.

Attirés par le quadrille royal, les invités de la fête formèrent bientôt un vaste cercle autour de lui.

Des phrases frivoles et sans intérêt, monnaie courante des bals, furent d'abord échangées entre la maréchale et son partner ; mais celui-ci, profitant d'un moment où il crut remarquer qu'aucun regard de ceux qui les entouraient n'était attaché sur lui :

— Il faut que je vous voie... il faut que je vous parle sans retard, Stéphanie... dit-il à la jeune femme ; il s'agit de l'avenir de tout ce que vous aimez !...

— Cette nuit, à deux heures... répondit vivement la duchesse, dans le pavillon que j'habite... au milieu des jardins de l'hôtel...

Et tandis que l'étranger, plein d'espoir et de bonheur, reconduisait la belle danseuse à sa place, Fouché, le ministre de la police, disait à la reine, en lui montrant la maréchale d'A... :

— Je reçois à l'instant l'avis que le maréchal d'A... vient d'arriver secrètement à Paris, pour affaire pressante... Il est en ce moment chez l'empereur, et sera dans deux heures près de sa femme.

## II

## Nuit d'angoisses.

Le bal était fini; les dernières voitures quittaient la cour de l'hôtel ; de nombreux valets parcouraient les salons, éteignant les lustres, fermant les croisées, et rendant enfin à cette demeure le calme et le silence qui lui allaient si bien.

C'est que, hormis les jours où la reine Hortense ouvrait ses salons à la foule des courtisans qui s'y précipitaient, ce palais,

véritable oasis, tout entouré d'arbres magnifiques, enfoui pour ainsi dire au milieu des fleurs, isolé de la ville dans la ville même, était une retraite simple et tranquille, où la souveraine passait d'heureux jours, vivant de la vie intime avec quelques vrais amis, qui oubliaient la reine, pour ne voir et n'aimer en elle que la plus aimable et la meilleure des femmes.

Trois chambellans, et quelques dames d'honneur, composaient la petite cour de la reine.

Parmi ces dernières, celle qu'Hortense honorait de sa plus précieuse affection était, sans contredit, la maréchale d'A...

Mariée fort jeune au duc d'A..., la belle Stéphanie, fille d'un riche banquier de Paris, avait apporté la plus brillante fortune à son époux.

Ce mariage s'était fait d'après le désir, ou plutôt sur l'ordre exprès de l'empereur, qui s'occupait avec un soin particulier du bien-être de ses grands officiers, et qui demandait à la caisse des financiers de l'empire la fortune pour ceux qu'il comblait de titres et d'honneurs.

Mais ce mariage, comme la plupart de ceux où l'on ne consulte que l'intérêt et la convenance, était loin d'être heureux.

Le duc, sorti des rangs du peuple, soldat de Sambre-et-Meuse, devenu officier par son courage, puis colonel, général enfin, à la suite de nombreuses actions d'éclat, avait conservé dans son intérieur ces formes brusques et vulgaires, ce ton de caserne et de commandement, qui devaient effrayer d'abord, et blesser vivement ensuite, une organisation aussi délicate que celle de sa jeune femme.

Stéphanie, élevée au milieu d'un monde distingué qu'attirait la fortune de son père, habituée dès son enfance à toutes les recherches d'une vie élégante et choisie, douée du cœur le plus aimant et le plus impressionnable, chérie de sa famille, qui l'entourait de soins affectueux, Stéphanie ne pouvait sympathiser avec la nature abrupte du général.

Éblouie un instant par ce titre de duchesse, que l'empereur venait de lui donner comme présent de noces, la jeune femme ne tarda pas à découvrir le triste avenir que son union lui réservait.

Un nouveau malheur l'attendait encore. Le duc sentait son infériorité près de sa femme, et ne voyait que trop son éloignement pour lui, malgré l'amour ardent qu'elle lui inspirait.

Le duc devint jaloux.

Ses fréquentes absences de Paris, les guerres qui l'en éloignaient sans cesse, ne faisaient qu'augmenter ses craintes et ses tourments.

De là, des injustices continuelles, qu'une insupportable brusquerie rendait plus cruelles chaque jour pour la pauvre duchesse.

C'était à la demande du maréchal que Stéphanie avait été nommée dame d'honneur de la reine de Hollande ; car il aimait mieux la voir dans cette espèce de domesticité royale, que de la laisser seule, dans son hôtel, livrée à elle-même, ou plutôt à toutes les séductions que les charmes et l'isolement de Stéphanie ne devaient pas manquer de faire naître autour d'elle.

Mais le duc s'était encore trompé dans son calcul, car rien n'est plus dangereux pour une jeune femme que ces réunions intimes, où l'on se voit à toute heure, où les plaisirs sont pris en commun, où toutes les émotions

se partagent, où l'amour arrive insensiblement, incognito, sous le benin manteau de l'amitié. C'est ce qui fait que les voyages, la campagne, et la vie des eaux, sont les trois plus redoutables écueils du bonheur conjugal; mais les maris n'en feront pas moins voyager leurs femmes, et la santé de ces dames est si délicate, que la campagne, ou les eaux, leur seront toujours indispensables.

C'était donc dans le cercle particulier de la reine, parmi le petit nombre d'élus admis chez la souveraine, que la duchesse avait rencontré l'étranger qui nous est apparu dans la première partie de cette histoire.

Tous deux jeunes, tous deux doués d'un cœur aimant, et qui n'avait pas encore aimé, ils formèrent bientôt une liaison d'autant plus ardente, d'autant plus forte et passionnée, qu'elle était entourée d'obstacles et de dangers; car, de tous les coins de l'Europe qu'il parcourait avec nos armées victorieuses, le maréchal avait l'œil sur sa jeune femme, et la stupéfiait souvent en se montrant instruit des plus simples et des plus secrètes actions de Stéphanie.

Un point important avait pourtant échappé jusqu'à ce jour aux investigations de ce redoutable époux, et c'était le point essentiel : l'amour de sa femme pour un autre !...

Personne n'en sera surpris, en jetant les yeux autour de soi.

Il existe chez les hommes les plus clairvoyants, les plus distingués par leur mérite ou leur intelligence, chez d'adroits politiques, chez d'habiles diplomates, une sorte d'ophthalmie morale qui leur dérobe, à eux seuls, les trahisons de leur intérieur ; et tel qui devine, sur le plus léger indice, la perfidie ou les projets hostiles de ses adversaires, n'aperçoit pas, dans son propre ménage, ce que tout le monde voit pour lui, et autour de lui.

Heureux aveuglement qui évite tant de scandales, tant de malheurs irréparables, depuis qu'un faux esprit religieux a fait supprimer de notre Code immortel l'une des lois les plus sages, les plus utiles, les plus équitables... le divorce !...

Une lune claire et brillante répandait sa lumière sur les verts massifs des jardins de l'hôtel.

Un silence complet, interrompu seulement par les mille petits cris des insectes, par le murmure d'une source coulant sur un lit de rocailles, avait succédé au tumulte joyeux de la fête.

Une ronde de surveillants parcourait à pas lents les jardins.

— Pierre, dit l'un d'eux qui semblait être le chef, n'as-tu pas entendu marcher de ce côté ?

— Eh ! qui diable veux-tu qui marche, à deux heures du matin, dans le jardin de l'hôtel ?... répondit Pierre ; les invités du bal ne sont pas des voleurs, pour se glisser ainsi dans nos bosquets.

Pierre et ses camarades, leur falot à la main, passaient en ce moment près d'un bosquet si épais, si fourré, que l'œil le plus exercé n'aurait pu percer sa profondeur; mais il y avait au fond de ce bosquet un cœur si violemment agité, que Pierre en aurait pu distinguer les battements.

La ronde s'éloigna sans apercevoir l'hôte mystérieux du bosquet.

Odoart, c'est le nom du jeune étranger, après avoir chargé un valet de confiance de

renvoyer sa voiture, profitant du mouvement que causait la sortie du bal, s'était dirigé vers les serres chaudes qui donnaient des salons dans le jardin, et, se glissant sous les ombrages des allées, était parvenu jusqu'au massif où les gardiens avaient failli le surprendre.

Il écouta longtemps leurs pas broyant le sable, le bourdonnement lointain de leur conversation à voix basse... puis, tout se tut, et Odoart sortit de sa retraite.

Prenant le côté de l'allée que la lune laissait dans l'obscurité, il s'avança ainsi jusqu'à une belle pelouse découverte, au milieu de laquelle s'élevait un élégant pavillon construit à l'italienne.

On arrivait à ce pavillon par un chemin sablé qui traversait la pelouse; un petit perron, orné d'une rampe dorée, conduisait à la porte principale de cette demeure. Ses persiennes vertes, se détachant sur la teinte rose dont on avait couvert les murailles du pavillon, lui donnaient l'aspect d'un de ces jolis jouets d'enfants, aussi invraisemblables par leur forme que par leur couleur.

C'était une fantaisie de la reine, et voilà

pourquoi cette maisonnette s'appelait *le Caprice*.

Deux heures sonnaient à l'horloge du palais.

C'était le moment si vivement attendu, si ardemment désiré par Odoart.

Après avoir jeté des regards inquiets et prudents autour de lui ; après avoir écouté tous les bruits qui retentissaient dans l'espace, toutes ces petites harmonies de la nature, musique charmante des nuits de printemps, il s'apprêtait à sortir de l'obscurité qui l'environnait, et à pénétrer dans le cercle lumineux au milieu duquel s'élevait *le Caprice*.

La nuit était si calme, qu'il put distinguer les pas légers d'une personne descendant l'escalier intérieur du pavillon et s'approchant de la porte d'entrée.

Odoart s'y élança d'un seul bond ; mais, au moment où il allait monter les degrés du perron, il entendit très-distinctement quelqu'un s'avancer vers *le Caprice*, par l'allée couverte qui lui avait servi jusque-là de refuge.

Le sol fortement battu par un pied lourd

et qui ne cherchait pas à dissimuler sa marche, une sorte de grognement sourd, quelques mots prononcés par intervalles, avec un accent de colère, tout cela retentit au cœur d'Odoart comme un signal de douleur et d'effroi !

Le nouvel arrivant approchait.

Il allait franchir le coude de l'allée qui le plaçait en face du pavillon, et découvrir Odoart, inondé de lumière en ce moment.

Le jeune homme se jeta rapidement sur l'un des côtés du pavillon, et, se dissimulant dans l'ombre que projetait le bâtiment, il gagna un berceau de jasmin d'où il pouvait tout voir sans risquer d'être aperçu.

Le maréchal d'A..., car c'était lui, gravit lourdement les marches du perron, au moment où la porte s'ouvrait pour un autre visiteur que lui.

Un cri, poussé de l'intérieur, apprit à Odoart la profonde surprise qu'éprouvait la personne venue à sa rencontre, en reconnaissant le maréchal.

— Vous m'attendiez donc?... dit le duc d'un ton brusque à la femme de chambre de confiance de la duchesse, qui, pâle et

tremblante, pouvait à peine en croire ses yeux.

— Non, monseigneur,... répliqua-t-elle en cherchant à cacher son trouble, je ne pouvais dormir par cette nuit brûlante, et j'allais respirer dans les jardins ;... mais madame la duchesse sera bien heureuse de revoir M. le duc.

Et sans laisser à celui-ci le temps de lui répondre, elle se précipita dans l'escalier qui conduisait au premier étage, en criant :

— Madame la duchesse ! c'est M. le maréchal qui vient vous surprendre !... Quel bonheur que madame soit restée si tard au bal... M. le duc pourra l'admirer encore dans sa charmante toilette !

— Sortez !... dit le duc à la femme de chambre, en entrant à sa suite dans le boudoir où la duchesse attendait Odoart.

Le jeune homme avait reconnu le duc ; c'était lui qui le remplaçait à ce rendez-vous si impatiemment attendu.

Il savait combien la duchesse redoutait son mari. Cent fois, la jeune femme lui avait raconté, les yeux en pleurs, les brusqueries et les procédés cruels dont elle était victime.

Aussi les retours du maréchal, toujours annoncés à l'avance, étaient-ils pour les deux amants un sujet constant de terreur et de désespoir !

Mais une autre douleur vint bientôt traverser, comme un fer aigu, le cœur du pauvre amant.

Le maréchal était amoureux de sa femme!...

Il y avait tout un drame intime, terrible, désespérant dans cette seule idée.

Quel est l'homme, jeune, plein d'amour, ayant fait une idole de celle qu'il adore, qui n'ait pas éprouvé d'horribles tortures dans la situation où se trouvait Odoart?

Se sentir jaloux d'une femme, jusqu'à la folie, être prêt à donner sa vie pour disputer sa moindre faveur à un rival, et la savoir seule et sans défense, près d'un autre à qui la loi donne tout pouvoir sur elle !...

Bien des lecteurs me comprendront et retrouveront dans la scène qui va suivre les pénibles émotions qu'ils ont éprouvées eux-mêmes.

Odoart, abrité sous un massif, les yeux attachés sur le pavillon, se transportait en pensée dans ce boudoir délicieux, où de si

tendres paroles, où de si douces caresses l'attendaient... Il voyait la duchesse dans sa séduisante toilette de bal, forcée d'entendre des mots passionnés, qui lui faisaient horreur...

Son ouïe, devenue plus subtile par la tension extrême de son esprit, par la violente surexcitation qu'il éprouvait, lui transmettait confusément les paroles qui s'échangeaient dans le pavillon.

Parfois il lui semblait entendre la voix dure et forte du maréchal, grondant sourdement comme la foudre éloignée pendant l'orage.

Puis une voix plus faible, presque gémissante, s'unissait par moments à l'organe sonore de l'époux courroucé...

Mais, tout à coup, Odoart pâlit, le sang reflua violemment vers son cœur, sa main tira de sa poitrine un poignard de Damas qui ne le quittait pas...

Le malheureux amant venait de voir par les fenêtres du pavillon, dont les persiennes étaient ouvertes, la lumière quitter le boudoir, et deux ombres se diriger vers la chambre à coucher de la duchesse.

Ces deux ombres, qu'il avait reconnues, étaient celles du maréchal et de sa femme.

En ce moment rien ne le retint, ni l'honneur de la duchesse, ni la vie même de la malheureuse femme qu'il allait livrer par sa présence à la fureur de son mari...

Plus prompt que l'éclair, il courut vers le perron du pavillon, en franchit les degrés, poussa la porte, que dans sa précipitation le maréchal n'avait pas refermée, et se trouva dans le vestibule, avant d'avoir réfléchi à la déplorable action qu'il allait commettre... lorsque ces mots, du maréchal à la duchesse, parvinrent à l'oreille d'Odoart, et lui rendirent le calme et le sang-froid :

— Je vais porter à l'empereur ces papiers secrets, que je vous ai confiés, madame, disait-il, et cette nuit même je repars pour l'armée.

En parlant ainsi le duc se disposait à sortir, précédé de la femme de chambre qui l'éclairait, un bougeoir à la main ; il descendait l'escalier intérieur qui communiquait du rez-de-chaussée au premier étage...

Quelques marches encore, et il apercevait Odoart, dont le moindre mouvement pour

sortir du pavillon devait trahir la présence.

Mais à l'instant où le duc se retournait pour saluer la duchesse appuyée sur la rampe, la femme de chambre entrevit le jeune homme, et, avec cette présence d'esprit qui n'abandonne jamais les femmes dans les positions délicates ou difficiles, l'adroite camériste laissa tomber son bougeoir, descendit lestement les degrés, courut à Odoart, et le poussant dans un petit oratoire qui ouvrait sur le vestibule, elle en referma la lourde porte sur lui...

Un cri sourd, déchirant, quoique étouffé, retentit dans l'oratoire, et fut aussitôt couvert par les imprécations du maréchal contre la maladroite qui le laissait ainsi dans l'obscurité. . . . . .

. . . . . .

Une demi-heure après cet événement, lorsque tout fut rentré dans le silence, lorsque le bruit lointain de la voiture qui emmenait le maréchal eut constaté son départ, la duchesse courut à l'oratoire... il était vide...

Une fenêtre ouverte sur le jardin avait sans doute facilité la fuite du jeune homme.

Le jour paraissait alors, et la duchesse resta frappée de crainte et d'horreur, en voyant de larges gouttes de sang ruisseler le long de la porte de chêne que l'on avait fermée sur Odoart...

## III

### Mademoiselle la marquise.

Dans la rue Culture-Sainte-Catherine, presque en face de l'hôtel Carnavalet, Parnasse, comme on disait autrefois, cercle, comme on dirait aujourd'hui, de tous les bas-bleus du grand siècle de Louis XIV, hôtel fameux, où la plus grande bavarde du temps, madame de Sévigné, déchiquetait à coups de plume ses amis et ses ennemis, faisant de la sensiblerie maternelle à l'endroit de madame

de Grignan, lorsqu'elle en était éloignée, et se disputant bel et bien avec sa chère fille, quand elles se trouvaient réunies, presque en face de cet ex-bureau de faux esprit, où l'on affirmait *que Racine passerait comme le café*, ce qui ne les a empêchés de durer ni l'un ni l'autre, on voyait s'élever, en 1810, une maison simple, à deux étages, qui se trouvait occupée ainsi que nous allons le dire :

Au premier, demeurait mademoiselle Prudence, la plus célèbre fleuriste du Marais.

Pas un bouquet de mariée, pas une couronne de fleurs d'oranger, n'étaient achetés hors de son magasin, dans toute l'étendue du huitième arrondissement.

Mademoiselle Prudence justifiait la confiance des familles par la qualité de ses fleurs, leur prix modéré, et le fini de l'exécution.

C'était au point qu'à chaque nouveau printemps, deux magnifiques rosiers, placés en montre au rez-de-chaussée de la maison, appelaient le doigt du curieux, pour qu'il pût distinguer la nature de l'imitation.

Mademoiselle Prudence possédait encore un autre mérite : fille très-majeure, douée

d'un physique sobre d'attraits, d'une figure à qui le travail assidu de l'atelier, à qui le célibat, peut-être, avaient donné cette teinte jaunâtre, cénobitique, dont Lesueur a particulièrement gratifié ses moines de Saint-Bruno, mademoiselle Prudence offrait à ses pratiques une enseigne vivante de la vertu faite fleuriste.

Et mademoiselle Prudence n'avait pas seulement l'extérieur de l'emploi, elle en possédait les sévères qualités.

Elle exigeait dans ses ouvrières, sinon son physique rassurant, c'était difficile, mais son maintien grave, sa tenue modeste, ses propos réservés et souvent béats.

Aussi son atelier de fleuriste était-il cité, depuis la rue Saint-Louis jusqu'à la place Royale, comme une sainte maison, où l'on honorait le Seigneur, tout en se livrant à la copie frappante de ses plus ravissantes créations.

Un seul homme avait ses grandes et ses petites entrées dans cet éden fleuri.

M. Anatole Simonet était ce mortel favorisé.

Neveu de mademoiselle Prudence, fils

d'une sœur que chérissait la fleuriste, et d'un père qui avait cru devoir garder l'incognito, mademoiselle Prudence avait élevé, soigné, mijoté le jeune Anatole depuis sa plus tendre enfance, car sa mère était morte en lui donnant le jour.

Peut-être, la faute de sa sœur avait-elle été pour beaucoup dans le développement des austères vertus de la fleuriste. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le cœur de la vieille fille n'aimait, après Dieu, au monde, que son beau neveu, comme elle le nommait d'ordinaire.

Nourri, ainsi que Vert-Vert, au milieu des femmes et des chatteries de cette espèce de couvent, Anatole avait été la sagesse et la modestie même, jusqu'au moment où il avait fallu songer à lui donner une profession, à lui préparer un avenir.

Cet avenir était une charge de notaire, qui ne coûtait pas alors *quatre cent mille francs,* comme elles les ont valu depuis, et la profession de M. Anatole consistait à faire les courses de M. Bonami, le patron, en qualité de petit clerc.

C'est dans cette honorable condition qu'A-

natole avait commencé à comprendre la vie, mieux que cela, même à en user !

Les petites réunions intimes chez mademoiselle Prudence, où seul de son sexe il était admis, écouté, admiré de toutes les ouvrières de sa tante, les jeux innocents du dimanche, les parties sur l'herbe, les offices de l'église, tout cela parut bien fade au jeune Anatole, en comparaison des récits sensuels que messieurs les clercs faisaient devant lui de leurs plaisirs, de leurs bals au Colysée, et surtout des délices qu'ils goûtaient avec profusion au carnaval !

Et puis, Anatole grandissait, Anatole était monté en grade, et nous le trouvons troisième clerc de l'étude, à l'époque où il prend sa place dans cette histoire.

Le jeune Simonet était ce qu'on appelle un bel homme ; mais d'une beauté commune et dont ne voudraient pas beaucoup de gens très-laids !

Grand, fort, le visage coloré, trop coloré peut-être, ce qui lui ôtait cet air sentimental qu'il désirait en vain se donner, une taille épaisse, des cheveux d'un blond risqué, des mains et des pieds formidables, et vous

aurez le portrait complet du troisième clerc de M. Bonami.

Mademoiselle Prudence n'avait pas vu sans terreur la métamorphose morale de son neveu ; quant à ses développements physiques, son admiration s'était accrue avec eux, et il y avait matière à admirer !

Anatole, ainsi que le coq de village, exerçait sans rival l'empire de ses séductions sur les ouvrières de mademoiselle sa tante, et plusieurs des jeunes filles s'illusionnaient au point de voir un futur mari dans le galant clerc de notaire.

M. Simonet était donc un objet de discordes intestines parmi les jeunes fleuristes ; mais aucune jusque-là n'avait avoué publiquement ses espérances et ses désirs.

Le feu couvait sous la cendre !

Mademoiselle Victoria, seule, la première ouvrière de mademoiselle Prudence, celle que ses talents et son rang de chef de l'atelier semblaient désigner comme le successeur probable de la maîtresse fleuriste, mademoiselle Victoria laissait parfois entrevoir les sentiments de prédilection que lui inspirait Anatole.

Par une belle matinée d'automne, toutes les fleuristes se trouvaient réunies dans leur atelier, dont les fenêtres donnaient sur un petit jardin froid, humide, resserré entre trois maisons de quatre étages, et dont quelques vieux arbres rabougris, commençant à se dépouiller de leurs feuilles, composaient la rare et triste végétation.

Ces demoiselles achevaient une commande pressée.

Mademoiselle Prudence, en ce moment absente, avait laissé ses ordres en partant, et les doigts agiles des jeunes filles allaient pour le moins aussi vite en besogne que leurs langues.

— On ne voit goutte ici, dit tout à coup mademoiselle Victoria en se levant, je nuance tout de travers !... Mes roses de Bengale sont jaunes comme des soucis, et je vais achever ma guirlande dans le cabinet de madame ; c'est la seule pièce de l'appartement où donne le soleil...

Et, ce disant, mademoiselle Victoria saisit la planchettte sur laquelle était déposée sa batiste découpée, ses pinceaux, ses couleurs, et sortit vivement de l'atelier.

— C'est tous les jours la même chose, dit mademoiselle Joséphine, petite brunette à l'œil vif, à la taille cambrée, et la mauvaise tête de l'atelier ; on n'est pas dupe de ce beau prétexte !... Son soleil, à elle, c'est M. Anatole, qu'elle peut ainsi voir venir par la fenêtre qui donne sur la rue ; mais elle perd son temps, le bel Anatole ne fait attention ici qu'à mademoiselle la marquise.

— Encore une belle mijaurée, reprit Julienne, grosse blonde aux mains rouges, crevant de santé, comme elle le disait elle-même ; une vraie pimbêche, qui ne dit pas quatre mots dans toute une journée, qui n'est jamais de nos dîners sur l'herbe !

— Fi ! répondit Joséphine, mademoiselle Blanche est aussi bonne que jolie ! à la voir si simple et si complaisante, on ne se douterait jamais que c'est une demoiselle comme il faut.

Le dernier mot de Joséphine allait soulever une tempête de colère parmi les ouvrières ; car chacune d'elles, tout en aimant la compagne dont il était question, supportait avec peine la supériorité de naissance et de distinction de celle qu'elles avaient ironique-

ment surnommée : *Mademoiselle la marquise!*

Mais un coup de sonnette se fit entendre... Ce torrent d'indignation se calma sur-le-champ, et les jeunes filles reprirent silencieusement leur ouvrage.

Mademoiselle Victoria entra dans l'atelier, introduisant un petit vieillard qui salua les jeunes ouvrières et s'assit sans façon, au milieu d'elles, à la grande surprise de Victoria, qui ne l'y avait pas le moins du monde engagé.

— Pardon, mes belles demoiselles, dit-il, mais votre escalier est un peu dur pour mes jambes de soixante ans ; et puis je viens de loin, et à mon âge on se repose où l'on peut, et dès qu'on le peut ; c'est le privilége de la vieillesse.

L'habit brun, assez râpé, de l'inconnu, son vaste gilet frangé, d'un blanc fort douteux, sa culotte de casimir soutenant à peine des bas de laine noire formant mille plis autour de ses jambes menues et grêles, son chapeau à larges bords dont les services étaient constatés par de vastes sillons d'usure, tout cet aspect misérable et besoigneux

ne donna pas aux jeunes filles une haute idée de la fortune du visiteur.

Aussi, mademoiselle Victoria lui demanda-t-elle, de sa voix la plus aigre, ce qu'il y avait pour son service; ajoutant qu'un ouvrage attendu ne lui permettait pas de perdre son temps en ce moment.

— Et vous ne le perdrez pas avec moi, ma belle dame, répondit le bonhomme, car je viens aussi pour une commande pressée; mais j'ai bien peur, dit-il en jetant un regard inquisiteur autour de lui, de ne pas trouver ici ce que je cherche !

— On trouve ici toutes les plus belles fleurs de Paris, monsieur, dit sèchement mademoiselle Victoria, dont l'amour-propre d'artiste se trouvait blessé par le doute du vieillard; mais il faut y mettre le prix, car nous ne fabriquons pas de camelote comme en demandent beaucoup de gens qui n'ont pas le moyen de payer cher... Aussi je crains bien, à mon tour, ajouta-t-elle avec un sourire perfide, que monsieur ne puisse pas s'arranger ici !

— Peut-être... dit l'inconnu sans avoir l'air de comprendre l'intention piquante de

la fleuriste ; croyez-vous que cent écus suffisent pour une parure de bal complète, bouquet, coiffure et garniture de robe ?

— Cent écus ! reprit Victoria, passant tout à coup de sa superbe insolence à la servile courtoisie de l'esprit de commerce.

— Si ce n'est pas assez, dit simplement le bonhomme, j'y mettrai davantage ; mais comme il me faudrait cinq parures semblables, j'espère qu'en faveur du nombre vous me les donnerez toutes à ce prix.

Les paroles du vieillard furent un véritable coup de théâtre dans l'atelier.

La moquerie des jeunes ouvrières s'arrêta sur leurs lèvres, et ce fut avec une curiosité presque mêlée de respect, que ces demoiselles se mirent à examiner ce nouveau client de mademoiselle Prudence.

— C'est donc une fourniture de quinze cents francs à faire ?... demanda timidement Victoria, craignant d'avoir mal compris.

— Quinze cents francs, ou même deux mille, répondit le bonhomme ; attendu que je tiens à ce qu'il y a de mieux, de plus frais, et de plus nouveau.

La stupéfaction redoubla.

— Je n'y mets qu'une condition, ajouta le vieillard, c'est que tout cela sera prêt avant huit jours, ce qui me semble difficile, car ces demoiselles, quoique très-habiles sans doute, ne sont pas nombreuses..., et à moins, dit-il en comptant de l'œil les tabourets placés autour de la table de travail, à moins que l'atelier ne soit pas complet...

— Il ne manque ici qu'une seule de nos compagnes, qui ne peut tarder à venir, répondit Victoria ; elle n'est pas forte sur la confection, mais elle monte à merveille, les guirlandes surtout ; on la chargera des vôtres, et si monsieur veut désigner lui-même le genre de fleurs qui lui convient, on quittera tout pour le servir.

Ce fut alors un mouvement général dans le magasin ; mille petits soins furent prodigués à la riche pratique.

L'une de ces demoiselles le débarrassa du chapeau vétuste, naguère objet de mépris de la société ; une autre lui enleva sa canne, lui offrit le fauteuil imposant de mademoiselle Prudence, et dans un instant le bonhomme se vit assis commodément, et placé devant

un vaste carton de fleurs artificielles dans lesquelles il se mit à fourrager avec le sang-froid, le goût et le calcul d'une jolie coquette choisissant sa parure de bal.

Un observateur aurait pu remarquer cependant que l'attention du vieillard n'était pas uniquement concentrée sur le choix de ses fleurs.

Chaque fois que s'ouvrait la porte, il relevait vivement la tête et semblait éprouver quelque déception en ne voyant paraître que des pratiques de la maison.

Une voix de basse-taille très-prononcée retentit tout à coup dans l'escalier.

Cette voix modulait du ton le plus faux et le plus prétentieux ce bel air de *Montano et Stéphanie,* l'opéra de Berton, fort à la mode alors :

> Quand on fut toujours vertueux,
> On aime à voir lever l'aurore.

Poésie d'opéra-comique, dont il est permis de critiquer quelque peu la pensée ; car il y a une foule de gens très-vertueux qui ont horreur de l'aurore, lui ferment impitoya-

blement leurs volets au nez, et lui préfèrent infiniment son confrère Morphée.

Je suis tout à fait de ces gens-là, et ne m'en déclare pas moins la vertu même.

Le chanteur qui confiait ses accents aux échos du palier de mademoiselle Prudence entra bientôt dans l'atelier, où les chants qui l'annonçaient avaient déjà fait battre tant de cœurs.

— Bonjour, mes anges! dit le bel Anatole en passant ses doigts dans sa chevelure dorée; ma tante est absente, tant mieux. Je vous donne campo, d'après mes droits d'héritier, et nous allons jaboter un peu des nouvelles du jour.

— Impossible, M. Anatole, s'empressa de dire mademoiselle Victoria, qui voulait se réserver pour elle seule les propos aimables et les nouvelles du troisième clerc; nous avons une commande pressée, et qui ne souffre pas de retard.

— Quelque coiffure de noce?... reprit le clerc; c'est toujours la même chose, les futurs ne veulent pas attendre, et ça se conçoit, quand la mariée est jolie... N'est-ce pas, mademoiselle Victoria?

— Je suis de votre avis, M. Anatole... répondit la première demoiselle du magasin en rougissant jusqu'aux oreilles, car elle croyait voir une intention matrimoniale dans cette question ; mais il ne s'agit pas de mariage... ou, du moins, de coiffure de mariage... des toilettes de bal, tout simplement, dont monsieur choisit les fleurs en ce moment...

Et elle indiqua du doigt, au troisième clerc, le bonhomme qui semblait absorbé dans son occupation.

— Ça ?... dit à mi-voix Anatole en désignant à son tour le vieillard, ça choisit des toilettes de bal !... mais il ne ferait pas mal d'abord de se choisir un habit et un chapeau ! C'est sans doute quelque marguillier de paroisse, chargé par la fabrique d'acheter des fleurs pour le maître-autel de son église !

— Du tout ! répliqua Joséphine toujours à voix basse, je le soupçonne d'être un vieux vicieux qui veut faire débuter sa belle à l'Ambigu-Comique ou au théâtre des Jeunes-Élèves ; il a l'air, courbé ainsi sur nos fleurs, d'une chenille sur des roses !

— Sa commande est de quinze cents francs ! dit Victoria.

— Croyez-moi, répondit Anatole, faites-vous payer d'avance, ou cette commande-là n'augmentera guère mon héritage.

— Le fait est qu'il n'a pas l'air cossu !... dit Julienne.

— Sa défroque tout entière, ajouta le beau clerc, ne vaut pas le prix d'un de vos œillets...

Mais tout à coup Anatole se tut ; une vive émotion se peignit sur ses traits; le vieillard, qui lui tournait le dos, se trouvait alors debout devant lui, et avait pu saisir ses dernières paroles.

— Vous ici, monsieur? lui dit l'étranger avec politesse ; charmé de vous trouver... Cela m'évitera la peine de passer à l'étude de votre patron ; dites-lui, je vous prie, qu'il m'attende demain, à huit heures du matin ; j'ai cinq cent mille francs à lui porter pour l'acquisition de l'hôtel dont il m'a parlé. Quant aux quatre cent autres mille, qu'il a reçus hier, il en fera l'emploi dont nous sommes convenus.

— C'est donc un Crésus, que cet homme-

là ?... dit tout bas Victoria au clerc à peine remis de sa surprise.

— Ça doit être un nabab... répondit Anatole ; il a déjà placé plus d'un million, par l'entremise du patron !

En ce moment, la porte de l'atelier s'ouvrit ; une jeune fille de dix-huit ans environ parut.

Rien de plus doux, de plus poétique, de plus suave que cette charmante personne. Son visage un peu pâle, encadré dans deux nattes de cheveux blonds qui couvraient ses tempes, rappelait les béatiques figures des vierges de Raphaël.

Une taille d'une finesse extrême, une main blanche et petite, un pied d'enfant, complétaient ce ravissant ensemble.

Sa toilette était celle d'une simple ouvrière ; mais sa distinction était telle, qu'on devinait sans peine la femme de naissance et de race, sous la robe d'indienne et le tablier noir de la fleuriste.

Son entrée produisit un effet presque théâtral, car chacun des personnages en ressentit une sorte de commotion dramatique.

— Voici la reine de l'atelier !... s'écria le

galant troisième clerc, cédant à son admiration et à un autre sentiment plus tendre.

— C'est elle !... fit à part le vieillard en examinant curieusement la jeune fille.

— C'est mademoiselle la marquise !... dit Victoria d'un ton aigre-doux, provoqué par le transport d'Anatole.

## IV

### Le chevalier de Saint-Laurent.

Le second étage de la maison où viennent de se passer les événements qui précèdent était plus aristocratiquement occupé que le premier.

Là, pas d'atelier, pas d'ouvrières turbulentes, pas de ce mouvement continuel, inséparable d'un commerce quelconque.

Un calme complet, un silence froid et digne, qu'interrompaient seuls, parfois, les

accents d'une voix fraîche et douce, régnaient ordinairement dans le petit appartement habité par la marquise de Montaran, et Blanche, sa fille, surnommée par ses compagnes *mademoiselle la marquise,* en raison du titre de sa mère.

Une première pièce servait d'entrée au logement du deuxième étage, et recevait la lumière par les carreaux dépolis d'une cloison qui séparait cette espèce d'antichambre d'une cuisine.

Un salon assez vaste, la pièce d'honneur de l'appartement, était meublé de quelques antiques fauteuils et d'un sofa de bois peint en blanc, recouverts d'un vénérable lampas, dont on distinguait à peine la couleur jaune, flétrie par un long service.

Un tapis d'Aubusson, évidemment acheté pour une pièce moins spacieuse, n'occupait que le milieu du salon, et laissait à découvert, sur ses quatre côtés, de larges plates-bandes de carreaux rouges, cirés avec un soin scrupuleux.

Une antique pendule de Boule ornait la cheminée du salon, flanquée de deux vases de porcelaine dorée, où s'étalaient coquette-

ment de jolis bouquets de fleurs artificielles, premiers essais, dans ce genre, de mademoiselle Blanche de Montaran.

Une petite salle à manger, dont le mobilier était plus modeste encore que celui du salon ; la chambre à coucher de la marquise, dans laquelle un lit de repos était dressé pour sa fille ; telle était la simple demeure de ces deux femmes dont la plus âgée avait eu jadis cent mille écus de rente, et dont la plus jeune s'était faite ouvrière pour nourrir sa respectable mère.

Ruinée par la révolution de 93, la marquise émigra, ainsi que sa fille, alors enfant ; et le marquis de Montaran, mort à Quiberon, avait laissé sa veuve sur le sol étranger, sans ressources et sans appui.

Une rencontre providentielle pour la marquise la préserva seule du désespoir près de l'atteindre.

Un ancien frère d'armes du marquis de Montaran, son ami d'enfance, son fidèle compagnon de guerre et de plaisir, fut retrouvé par la pauvre femme, dans les environs de Mittau, rendez-vous général des émigrés, et lui apparut comme un ange sau-

veur, au milieu de sa ruine et de son abandon.

Le chevalier de Saint-Laurent avait fui sa patrie, comme tous ces nobles français qui remplissaient alors l'Europe de leurs lamentations et de leur rage impuissante contre ce torrent populaire qu'ils n'avaient eu ni le courage, ni la force de refouler dans son lit.

Triste spectacle des revers de la fortune, que toute cette élégante et oisive noblesse, errant à l'aventure par tous les royaumes de l'univers !... Pauvres comparses, chassés de leur théâtre, dépouillés de leurs oripeaux dorés, étalant aux yeux de tous les peuples qu'ils visitaient les débris de leur opulence passée... débris que la vanité disputait chaque jour à la misère !...

Et maintenant encore, des vaincus de tous les partis se promènent à travers le monde ; ruines vivantes, frappées par le marteau souverain du peuple, qui émiette les trônes pour égaliser la puissance, et qui retrouvera toujours des chefs et des maîtres, des distinctions et des supériorités, ne fût-ce que celles du courage et du génie ; car le niveau général que rêvent les utopistes a toujours

été, comme il sera toujours, impossible.

Le chevalier de Saint-Laurent, l'un des beaux de la cour de Louis XVI, spirituel, riche et garçon, avait eu des succès de tout genre.

Admis dans le cercle des favoris de Trianon, ses plus riantes années s'étaient écoulées au milieu de toutes ces adorables femmes que la hache révolutionnaire vint frapper jusque dans l'intimité de la reine Marie-Antoinette.

Grand seigneur, de race et d'habitude, le chevalier souffrait plus que tout autre de cette vie nomade qu'il menait en Allemagne, de ces privations de luxe, de bien-être, d'élégance, si cruelles pour ceux qui ne les ont jamais connues.

La marquise de Montaran avait été l'une des plus grandes admirations du chevalier; mais, honnête homme avant tout, et ami du marquis, il en était resté, auprès de cette aimable femme, au sentiment purement contemplatif, et jamais un mot, un regard, n'avaient pu révéler à la marquise un autre désir chez le chevalier, que celui de la plus affectueuse amitié.

Séparé de la marquise pendant plusieurs années, le chevalier la retrouvait bien différente de ce qu'elle était autrefois.

Des rides précoces sillonnaient ce front d'ivoire, sur lequel se jouaient jadis les fleurs et les diamants.

Les cheveux de la marquise étaient devenus blancs ; sa taille, toujours imposante, ne se redressait qu'à de rares intervalles ; une courbure habituelle indiquait la fatigue et l'épuisement ; mais ce son de voix si doux et si mélodieux, qui faisait battre autrefois le cœur du chevalier, venait encore porter le trouble dans son âme, et quand M. de Saint-Laurent regardait la fille, en écoutant la mère, il voyait revivre à la fois toutes ses fraîches illusions de jeunesse.

Le brave chevalier, se dévouant donc à la femme et à la fille de son ancien ami, risquant sa vie pour rentrer en France, était parvenu, à force de soins et de démarches, à obtenir la radiation de la marquise de la liste fatale des émigrés ; et quand nous le voyons apparaître dans notre histoire, il avait ramené les deux dames en France, les avait installées dans le petit appartement de

la rue Culture-Sainte-Catherine, et, continuant auprès d'elles sa touchante mission, il les entourait de ses soins, de ses conseils, de sa protection.

La marquise de Montaran avait confié, en partant pour l'Allemagne, quelques diamants à une femme de chambre qui les lui avait scrupuleusement restitués à son retour.

Il en fut de même de plusieurs meubles de son hôtel, vieux vestiges d'une richesse passée, et que la même main fidèle avait soustraits au séquestre révolutionnaire, pour les rendre plus tard à leur propriétaire.

Par un motif de délicatesse qui se devine, la marquise avait exagéré aux yeux du chevalier le prix de ses diamants et le produit de leur vente, car cette valeur était l'unique ressource de la noble veuve et de sa fille chérie.

La marquise avait à grand'peine obtenu quarante mille francs, d'un écrin qui en valait soixante mille.

Ces quarante mille francs, placés chez un ancien notaire de la famille, M. Bonami, rapportaient deux mille francs, et ce revenu modeste suffisait aux dépenses des deux

dames, grâce à la plus stricte, à la plus sévère économie.

L'amour du chevalier pour madame de Montaran s'était changé en une tendresse de frère, au milieu de laquelle perçaient, comme malgré lui, les soins et les attentions d'une secrète et respectueuse galanterie.

Plein d'égards et de soins pour la marquise, il ne manquait jamais de lui faire deux visites chaque jour ; et chaque jour, il reparaissait dans le salon de madame de Montaran, un bouquet à la main, se privant souvent de son café du soir, pour apporter son gracieux tribut à l'objet de son ancienne passion.

Quant à Blanche de Montaran, il la chérissait comme sa propre fille.

Les goûts, les désirs, les pensées de Blanche, étaient épiés par le chevalier, pour les réaliser et les satisfaire ; il aurait donné sa vie afin de lui épargner un chagrin.

C'était avec lui seul qu'elle sortait ; c'était lui qui la conduisait le dimanche à la messe, et, dans les beaux jours, à la promenade, depuis que des souffrances aiguës retenaient la marquise dans son appartement.

Le chevalier, qui avait conservé l'usage de la poudre, revêtait, dans ces occasions-là, son uniforme de la marine royale ; et, son chapeau lampion sur le coin de l'oreille, sa jolie pupille au bras, l'air superbe et un peu crâne, il se croyait encore au temps glorieux de sa jeunesse, où il traversait le parc de Trianon, accompagnant la duchesse de Tourzel, ou donnant le bras à la charmante madame de Polignac.

Cette petite colonie, cette excellente trinité de trois cœurs n'en faisant qu'un, vivait donc heureuse ainsi, supportant patiemment le présent, espérant de meilleurs jours dans l'avenir.

Le rêve favori du chevalier pour Blanche, objet de ses continuelles préoccupations, était un beau et riche mariage ; ce à quoi la marquise répondait à son vieil ami, que l'argent appelait l'argent, et que la naissance ne comptait plus pour dot, dans un temps où la noblesse du jour était née de la veille.

Le chevalier n'en poursuivait pas moins son idée fixe ; et, toutes les fois que quelque figure d'homme, jeune encore, regardait sa

jolie Blanche sur le boulevard, à travers la portière d'un splendide équipage, il rentrait tout fier chez la marquise et lui affirmait que la jeune fille avait fait la plus brillante conquête.

— Au reste, ajoutait-il, sans être riche, vous jouissez d'une bonne rente, plus que suffisante pour deux femmes seules; vous n'avez rien à désirer; grâce au ciel, rien ne vous manque, et vous pouvez attendre.

Le chevalier croyait à ses amies trois fois autant de revenu qu'elles en possédaient réellement, et la marquise l'avait laissé dans cette erreur, connaissant son cœur et le sachant capable de s'imposer la plus grande gêne pour leur éviter une seule privation.

Le brave homme était donc fort éloigné de penser que, loin d'avoir le superflu, la marquise et sa fille manquaient presque, depuis quelque temps, du nécessaire.

Une longue maladie de madame de Montaran l'avait forcée d'entamer le petit capital de quarante mille francs.

Les intérêts se trouvaient réduits à quinze cents livres; de telle sorte que, le loyer de six cents francs payé, neuf cents livres restaient

à ces deux intéressantes femmes pour leur existence et leur entretien.

Mais plus la gène augmentait chez madame de Montaran, plus elle et sa fille mettaient de soins et d'adresse à la cacher aux yeux du chevalier.

Il n'y avait donc pas de petites ruses, d'ingénieuses subtilités qu'on n'inventât pour abuser M. de Saint-Laurent, et lui faire croire à un bien-être fort loin d'exister dans cet intérieur.

C'est ici peut-être le cas de nous excuser de quelques minutieux détails qu'il nous faut aborder; on peut les négliger dans un vaste tableau d'histoire; mais tout ceci n'est qu'une peinture de chevalet, où les plus petits accessoires sont indispensables pour donner de la vérité, de la vie aux personnages.

Le jour de la semaine où la marquise et Blanche avaient besoin de leurs plus grands efforts d'imagination pour tromper le chevalier sur leur situation, était le jeudi.

Ce jour-là, depuis plusieurs années, M. de Saint-Laurent dînait chez son amie; ce jour, autrefois attendu, désiré, par Blanche et sa mère, comme un jour de bonheur et de fête,

excitait depuis quelques mois de véritables alarmes chez la noble veuve.

Son convive, bon vivant, fort gourmet, buvant sec et se connaissant merveilleusement en vins, possédait, à l'endroit de la table, une susceptibilité qui inspirait jadis la plus vive terreur à tous les maîtres d'hôtel de ses amis.

Le chevalier, devançant Brillat-Savarin dans son admirable code culinaire, avait créé des principes, formulé des préceptes gastronomiques, hors desquels il assurait qu'il n'y avait pas de salut pour un repas.

Ses voyages en pays étrangers favorisant ses recherches, son répertoire de bouche s'était augmenté des plus succulentes compositions de l'Allemagne et de l'Italie.

M. de Saint-Laurent était donc un connaisseur embarrassant pour la table recherchée d'un millionnaire, à plus forte raison pour l'ordinaire modeste de son amie.

Ce n'est pas qu'il ne sût se contenter des mets fort simples qu'on lui servait rue Culture-Sainte-Catherine ; mais l'affection délicate de la marquise, flattant les goûts du chevalier, l'avait habitué à mille petites sen-

sualités devenues dispendieuses pour la pauvre veuve.

Or, le jeudi était arrivé, le couvert mis, le dîner commandé à la bonne Marianne, excellente fille, et détestable cuisinière, que les conseils du gastronome émérite n'avaient jamais pu rendre plus habile.

A quatre heures précises, le chevalier parut; il baisa la main de la marquise, s'assit près d'elle, sur un vieux pliant, avec ce bon air de cour qui ne le quittait jamais, et s'étonna de ne pas voir arriver Blanche, que la commande extraordinaire, faite par le vieillard dont nous avons parlé plus haut, retenait encore à l'atelier du premier étage.

— Blanche est en retard, dit le chevalier, et le chapon, que j'ai enjoint à Marianne, jeudi dernier, de ne laisser cuire que deux heures dans son jus, sera trop rissolé quand elle nous le servira.

Cette phrase, bien simple, causa presque de l'effroi à madame de Montaran; mais son agitation s'accrut encore lorsque le chevalier ajouta :

— Il en sera de même des perdreaux; nous les mangerons desséchés !... La brave fille a

compté sur quatre heures, et voilà la demie près de sonner !...

La marquise cherchait une réponse, et une excuse pour Marianne, qui certes n'en avait pas besoin à l'endroit du chapon et des perdreaux, quand Blanche parut.

Elle courut à son impatient ami, l'embrassa tendrement, et reçut à bout portant le feu d'une série de conseils sur l'exactitude nécessaire pour trouver toujours son dîner cuit à point.

— C'est, ajoutait le bon chevalier s'efforçant de dissimuler sa secrète gourmandise sous le voile de l'intérêt qu'il portait à la santé de ses deux amies, c'est une question capitale d'hygiène... Un peu trop de cuisson, en absorbant le suc des aliments, les prive de leurs vertus nutritives, et les rend indigestes et malfaisants pour des estomacs délicats.

Ce disant, le chevalier offrit son bras à la marquise, et l'on passa dans la petite salle à manger.

Le fumet d'un potage savoureux rendit à M. de Saint-Laurent toute sa bonne humeur.

Un formidable bouilli, mollement couché

sur son lit de persil, remplaça le potage, et le chevalier se permit de blâmer ce mets, un peu bourgeois ; non pas, dit-il, que je ne lui reconnaisse du mérite, mais à une seule condition, c'est que le bouillon sera détestable ; car, s'il lui a donné toute sa saveur, tout son principe nourrissant, évidemment il n'a rien dû garder pour lui, et il devient alors une véritable déception pour le crédule convive qui en espérait quelque chose !... Or, comme le consommé se trouvait excellent, je suis d'avis de renvoyer cet imposteur à l'estomac vulgaire de Marianne, et de passer au chapon.

Le chapon, hélas ! était une fiction.

Le crédit de la marquise se trouvait épuisé; le trimestre du revenu n'avait pas même suffi aux dépenses journalières; Blanche, qui était censée, aux yeux du chevalier, n'apprendre à fabriquer des fleurs artificielles, qu'à titre de distraction, et comme un amusement de jeune fille, Blanche travaillait en réalité plusieurs heures par jour, et souvent même par nuit, pour un modique salaire.

Ce n'était pas sans une peine profonde que madame de Montaran avait consenti à ce dévouement de sa fille ; mais les embarras

croissaient chaque jour, et le propriétaire de la maison s'était présenté plusieurs fois, sans être reçu, pour réclamer les trois derniers termes échus.

Un conseil privé s'était tenu le matin entre Blanche et sa mère, pour aviser au dîner que l'on donnerait au chevalier.

Marianne, comme ministre des finances, avait annoncé que l'acquisition du chapon et des perdreaux commandés dépasserait toutes ses ressources ; que l'on pourrait tout au plus se permettre le fin gigot de présalé, qu'elle devrait encore à la confiance et aux sentiments affectueux qu'éprouvait pour elle le fournisseur ordinaire de madame la marquise.

Ce fut donc le gigot de présalé que le chevalier vit paraître sur la table, au lieu du chapon si ardemment attendu.

Peindre la stupéfaction du gastronome serait impossible. Un mouvement d'humeur lui succéda bientôt.

— Marianne est folle, dit-il; un gigot dans cette saison! c'est une faute énorme, un barbarisme en matière de cuisine! Le mouton est dur, indigeste, et d'ailleurs ce rôti-là

n'est supportable qu'après une longue préparation !...

Le chevalier allait continuer ses fulminantes imprécations contre Marianne et son rôti, lorsque, voulant prendre la marquise à témoin de sa juste indignation, il la vit pâle, abattue, les yeux baissés, d'où s'échappaient deux larmes de honte et de douleur.

— Qu'est-ce que j'aperçois ? s'écria-t-il, changeant de ton et passant de la colère à la plus touchante inquiétude ; qu'arrive-t-il donc ? et d'où vient votre émotion, madame la marquise ?... Je devine... ma vivacité ridicule... Ce que c'est que la gourmandise ! un vieux péché qui m'entraîne toujours trop loin... Mais vous offenser, vous blesser au point de vous causer une peine, de faire couler vos larmes...

Et M. de Saint-Laurent, au désespoir, saisit la main de la marquise et y posa ses lèvres avec l'expression d'un humble et profond repentir.

— Ce n'est pas à vous, mon bon chevalier, c'est à moi, ou plutôt à notre pénible situation que j'en veux, dit la marquise, de ne pas me permettre d'avoir un chef digne

d'un convive tel que vous ; mais Marianne se sera défiée d'elle pour le dîner que vous lui aviez commandé, et elle a tout bonnement apprêté un repas, bien bourgeois, bien simple, et plus à la portée de ses talents.

— Excellent ! excellent ! s'empressa de répondre le chevalier qui voulait expier son incartade à tout prix, j'ai médit du rôti de Marianne ; il est parfait, très-tendre, cuit à merveille !

Et, pour preuve de ce qu'il avançait, il scia, plutôt qu'il ne coupa, une énorme tranche du plus coriace gigot qui eût jamais été servi, et la fit disparaître de son assiette sans se donner le temps de la broyer, ce à quoi, du reste, ses dents sexagénaires se seraient complétement refusées.

Blanche avait écouté cette scène avec une anxiété cruelle en songeant que, tôt ou tard, il faudrait initier le bon chevalier à leurs peines secrètes, et elle redoutait cette confidence, encore plus pour lui que pour elle.

Le dîner finit plus tristement que de coutume. M. de Saint-Laurent sortit pour faire sa promenade habituelle ; et dès que les deux

dames furent seules, elles se jetèrent en pleurant dans les bras l'une de l'autre, et confondirent, dans un douloureux embrassement, leurs inquiétudes et leurs chagrins...

Blanche descendit à son atelier.

— Le propriétaire, dit Marianne en entrant, fait prévenir madame la marquise qu'il viendra lui parler ce soir, et la prie de l'attendre.

Ce fut un nouveau coup pour la malheureuse veuve. Ce propriétaire, dur et impitoyable, ne supportait d'ordinaire aucun retard dans le payement de ses loyers.

Trois termes étaient dus par la marquise, et elle tremblait d'avance à l'idée de la scène humiliante qu'elle aurait à subir avec cet homme grossier, petit marchand, péniblement enrichi dans un bas commerce, et qui professait une publique horreur pour tout ce qu'il appelait les ci-devant.

Ce fut donc avec une vive angoisse que madame de Montaran entendit sonner à sa porte, deux heures après la sortie de Marianne.

Le chevalier de Saint-Laurent reparut.

Sa belle coiffure à frimas semblait déran-

gée par une course rapide ; ses traits exprimaient une émotion qu'il cherchait en vain à cacher, et que la faible vue de la marquise ne lui permit pas d'apercevoir.

Il s'assit, ou plutôt se laissa choir sur l'antique sofa du salon, en se plaignant de l'extrême chaleur de la soirée, excuse assez peu vraisemblable, car le temps était glacial ; et puis, ajouta-t-il, j'ai couru un peu vite, de la place Royale ici : la nuit arrivait ; et quand on n'a pas d'armes, il est fort imprudent de se trouver dehors aussi tard, avec une somme d'argent assez considérable sur soi !

Madame de Montaran le regarda d'un air étonné.

— Et surtout, reprit le chevalier, lorsque cette somme ne vous appartient pas !...

— Que voulez-vous dire ? demanda la bonne dame.

— C'est une surprise que je vous ménageais, continua le chevalier, une petite rentrée de fonds qui vous arrive, bien inutilement, sans doute, car vous avez plus d'argent que vous n'en dépensez ; mais il faut vous résigner à thésauriser... et d'ailleurs, notre

chère Blanche achètera quelque jolie toilette de plus... en un mot, il s'agit d'une restitution : douze cents livres, que le comte de Prosny, un ancien camarade de mon pauvre Montaran, lui devait depuis dix ans... je l'ai rencontré, il y a huit jours, à Paris ; il m'a prié de remettre cet argent à sa veuve, et je vous l'apporte.

Puis, tout en parlant ainsi, le chevalier alignait devant madame de Montaran, stupéfaite, douze rouleaux qu'il tirait de toutes les poches de son vaste habit.

— Douze cents francs?... s'écria la marquise.

— Douze cents francs, répondit froidement le chevalier ; quant aux intérêts, j'ai cru devoir les refuser... votre mari n'en eût pas voulu... les prêts de l'amitié ne sont pas des affaires...

Madame de Montaran serra la main du chevalier, avec une muette expression de bonheur : car aucune parole ne vint sur ses lèvres pour exprimer sa joie d'un secours si imprévu, mais elle adressa mentalement au ciel une fervente prière d'actions de grâces.

— Et maintenant, dit le chevalier, ne ferons-nous pas notre piquet? Vous me devez une revanche d'hier au soir.

— Merci, dit la marquise qui tremblait que le chevalier ne rencontrât le visiteur qu'elle attendait, je suis un peu souffrante... D'ailleurs, il se fait tard, et j'ai besoin de repos.

— Il n'est pas huit heures !... dit le chevalier.

— Il doit en être neuf, répondit la marquise; consultez plutôt votre belle montre de Lépine, enrichie de brillants, à laquelle vous tenez tant, et sur laquelle vous réglez toujours notre vieille pendule.

— Ma montre... balbutia le chevalier, je ne l'ai pas sur moi ce soir... Mais je me retire, et vous souhaite une nuit calme et bonne.

— Elle sera tout cela, mon ami, lui dit affectueusement la marquise, car je m'endormirai en songeant à vous !

Vingt ans plus tôt, un pareil mot eût transporté le chevalier d'ivresse et de bonheur !... Ce jour-là, il le rendit tout bonnement heureux.

Depuis ce jour, M. de Saint-Laurent ne régla plus la pendule de son amie sur sa belle montre enrichie de brillants... mais le loyer de la marquise fut payé.

## V

### Une ambassade.

Marianne avait parlé.

Lorsque le bon chevalier sortit pour aller faire sa promenade de digestion, comme il le disait lui-même, il aperçut la pauvre servante tristement assise dans un coin de sa cuisine, et pleurant.

Le cœur du digne homme se sentit ému ;

c'était à ses reproches, à sa colère, sans doute, qu'il devait attribuer le chagrin de la fidèle servante.

Il s'approcha d'elle et lui adressa quelques mots bienveillants; mais la fibre sensible de Marianne n'en fut que plus excitée par ce témoignage d'intérêt, et un torrent de pleurs s'échappa de ses glandes lacrymales.

— Ah! M. le chevalier... lui dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, je sais bien qu'un gigot ne vaut pas un chapon... surtout quand il est dur comme le nôtre... mais nous sommes encore bien heureuses d'avoir pu vous l'offrir... Nous n'en pourrons peut-être même plus faire autant jeudi prochain.

Le chevalier ne comprit pas d'abord toute la portée de cette confidence; mais frappé d'une crainte vague, il entraîna Marianne sur le palier de l'étage supérieur, et, lui faisant subir un interrogatoire en règle, il apprit avec un vif chagrin toutes les misères cachées de ses deux amies.

Un pacte de discrétion se conclut entre Marianne et le chevalier.

L'un devait ignorer tout ce qu'il appre-

nait, l'autre devait taire tout ce qu'elle venait de confier.

Ce fut donc au tour de M. de Saint-Laurent à recourir à l'adresse, à la ruse, pour tromper la susceptibilité de la marquise et venir en aide à sa respectable amie, sans qu'elle pût se douter qu'il fût instruit de ses douleurs privées.

Ainsi disparut, du large gousset de M. le chevalier, la belle montre de Lépine, au profit du propriétaire de madame de Montaran.

La canne à pomme d'or ciselé suivit la montre, et fut presque aussitôt rejointe, chez l'orfévre complaisant, par deux superbes paires de boucles de jarretières en diamants, qu'accompagnèrent quelques épingles ornées de pierres fines, et deux ou trois bagues assez chatoyantes, souvenirs galants d'anciennes passions, vieux signets mis aux pages effacées du livre des amours de M. de Saint-Laurent.

Instruit par Marianne, sa confidente, des embarras sans cesse renaissants de madame de Montaran, du mauvais vouloir de certains fournisseurs, à l'endroit de la table ou des

besoins urgents de la marquise, le chevalier payait à son insu, et Marianne assurait effrontément à sa maîtresse que *l'on avait tout pour rien en ce moment!...* que c'était plaisir de vivre à Paris, tant l'existence était à bon marché!

— C'est au point, ajoutait-elle, que les chapons sont maintenant au même prix que les gigots, et que madame aurait bien tort de n'en plus commander les jours de dîner de M. le chevalier.

La marquise, ignorante comme toutes les grandes dames de son temps, des choses matérielles de la vie, se fiant, pour les soins et les emplettes de son petit ménage, à la probité sévère, au dévouement complet de Marianne, croyait aveuglément tout ce que lui contait la vieille fille, et jouissait, sans se l'expliquer, de ce retour imprévu de l'aisance et du bien-être, si différent des humiliantes et cruelles tribulations d'intérieur qu'elle subissait depuis quelques mois.

Mais le chevalier voyait avec une terreur secrète diminuer chaque jour ses modiques ressources.

Une faible rente viagère constituait toute

sa fortune, et, ses derniers bijoux vendus, il devrait renoncer à ce rôle si doux de providence occulte, qu'il remplissait avec tant de bonheur auprès de madame de Montaran et de sa fille.

Le sort de Blanche effrayait surtout M. de Saint-Laurent.

Il avait le secret des travaux de la pauvre enfant ; ce qu'il croyait d'abord un passe-temps aimable était un travail fatigant et pénible.

De jour en jour, il la voyait pâlir davantage ; un cercle de bistre se dessinait autour de ses yeux d'azur ; une toux sèche indiquait une irritation de poitrine, que développaient chez Blanche sa vie renfermée, et l'atmosphère viciée au milieu de laquelle s'écoulaient ses heures du jour, et souvent celles de la nuit.

Le chevalier perdait toutes ses riantes illusions sur l'avenir de sa protégée.

Ce mari charmant, riche, noble et beau, sur lequel il avait si longtemps compté, ne se présentait pas pour la jeune fille. Et, de fait, il paraissait assez difficile qu'un époux de cette sorte vînt chercher mademoiselle

de Montaran, fraîche et simple violette cachée sous l'herbe, dans un modeste atelier de la rue Culture-Sainte-Catherine au Marais.

Ce mari phénix était pourtant trouvé; mais s'il ne réunissait pas toutes les qualités qu'avait rêvées le chevalier pour Blanche, il présentait cependant quelques avantages dont pouvaient se contenter beaucoup de gens moins difficiles.

Trois mois s'étaient écoulés depuis le jour où nous avons vu paraître dans l'atelier de la maîtresse fleuriste le petit vieillard qui fit une si belle commande à mademoiselle Victoria, la première demoiselle du magasin.

Le bonhomme, sous prétexte de surveiller lui-même l'exécution de ses parures, revenait presque tous les matins s'établir dans l'atelier, passant ainsi de longues heures au milieu des jeunes filles, qu'il amusait par ses récits et son esprit caustique et malin.

Voulant à tout prix se concilier les bonnes grâces de mademoiselle Prudence, il avait fait de nouvelles commandes, qu'il payait sans marchander; et quant aux jeunes ou-

vrières, comment ne l'eussent-elles pas adoré! il n'arrivait jamais près d'elles sans avoir les poches pleines de bonbons et de friandises, destinées, disait-il, à leur donner du zèle et du cœur à l'ouvrage.

Il appelait cela le *picotin de ces demoiselles.*

Les fleuristes attendaient donc chaque jour avec impatience l'arrivée de M. Daquin; c'était le nom qu'avait inscrit le vieillard sur le livre des fournitures de la maison.

Mademoiselle Prudence, conciliant les scrupules de son austère morale à l'endroit des hommes, avec les intérêts de son commerce, qui lui ordonnaient de ménager une bonne pratique, et après examen sérieux du vieillard, avait décidé, dans son for intérieur, que les assiduités de M. Daquin ne pouvaient compromettre aucune des brebis confiées à sa garde; et le bonhomme usait des franchises que lui donnaient son physique et son âge, pour redoubler ses assiduités dans l'atelier.

Seule des jeunes filles, Blanche lui montrait une réserve extrême, répondant par monosyllabes aux questions que lui adres-

sait M. Daquin sur ses travaux et sa santé.

Les yeux toujours attachés sur son ouvrage, elle semblait indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle, et souriait à peine aux histoires, souvent piquantes, dont le vieux conteur amusait à la journée son joyeux auditoire.

Mademoiselle de Montaran n'en était pas moins l'objet des préférences et des attentions du vieillard.

C'était près d'elle qu'il faisait placer son fauteuil ; c'était à elle qu'il offrait ses boîtes de dragées les plus enrubanées, et ses plus délicates chatteries. Il sortit un jour tout exprès de l'atelier, en l'entendant tousser, pour aller lui chercher, rue Saint-Louis, quelques pâtes béchiques et calmantes.

Il devint clair pour toutes les jeunes ouvrières que les fleurs étaient le prétexte, et mademoiselle Blanche la véritable cause des visites fréquentes que leur faisait M. Daquin, ou plutôt le père Daquin, ainsi qu'elles l'avaient baptisé, et l'on ne parla bientôt plus de lui que comme de l'amoureux de *mademoiselle la marquise.*

On comprend que Victoria, blessée de la

prédilection qu'accordait à Blanche le bel Anatole, en dépit de ses espérances, ne manqua pas de lui faire part des observations de l'atelier.

— M. Daquin, ajoutait-elle, n'est ni beau, ni jeune, mais il est riche, immensément riche, nous avez-vous dit, *et la petite noble* ne fait peut-être ainsi la pie-grièche avec lui, que pour le décider à un bon mariage.

Anatole fut frappé au cœur par cette cruelle confidence.

Il nourrissait depuis longtemps une passion violente pour mademoiselle de Montaran ; il s'était même corrigé de ses habitudes *clérimanes*, dans l'intérêt futur de son amour secret.

On ne le voyait plus au café Turc, héros de la poule, gagnant des queues d'honneur, ou promenant triomphalement à son bras quelques jolies virtuoses des théâtres du boulevard.

Il accourait à l'atelier de mademoiselle Prudence dès que l'étude se fermait le soir, et ne manquait jamais d'aller à la messe le dimanche, afin d'y apercevoir mademoiselle Blanche et le chevalier de Saint-Laurent.

La réforme du vertueux clerc était si complète, que MM. ses confrères ne l'appelaient plus que *Saint-Anatole Simonet*, et ne parlaient pas moins que de le canoniser après sa mort.

Comme compensation aux plaisirs dont il se privait, Anatole avait vu sa fortune resplendir d'un éclat imprévu.

Favori du patron, M. Bonami, qui, connaissant les intentions de mademoiselle Prudence, devinait un successeur, et mieux encore, un bon acquéreur futur de sa charge de notaire, dans le neveu de la fleuriste, M. Bonami venait d'appeler Anatole au rang éminent de second clerc, et d'un jour à l'autre le poste important de maître clerc devait échoir à *Saint-Anatole*, à la grande édification de l'étude et de la basoche.

Fier de son avancement, confiant dans le brillant avenir qui se préparait pour lui, en proie aux plus vives inquiétudes, à la suite des confidences de mademoiselle Victoria, le beau clerc s'arma de résolution, et courut chez mademoiselle Prudence pour lui annoncer son projet arrêté de demander en mariage la fille de sa noble voisine.

— Y penses-tu ?... s'écria la fleuriste stupéfaite, te marier, à ton âge, à vingt-deux ans à peine... et avec une fille sans fortune, loin de là même, la fille d'une femme qui n'a que des dettes, qui paye fort mal son terme, et qui souvent ne le paye pas du tout !

— Je le savais !... répondit Anatole avec l'air tragique de feu M. Tautin dans le *Monastère abandonné*, le chef-d'œuvre des mélodrames du temps ; mais je ne demande à mademoiselle de Montaran que ce qu'elle peut m'apporter... la vertu, l'esprit et la beauté !

— Jolie dot ! répondit mademoiselle Prudence ; on fait bien aller une maison avec ça !

— Vous êtes là, pour le reste, mon aimable tante, continua le beau neveu, avec cette assurance d'héritier unique, bien sûr de la tendresse qu'il inspire ; et d'ailleurs, tôt ou tard je serai notaire, et vous rendrai au centuple les avances que vous ferez à notre jeune ménage.

— Mais, pour être notaire, dit mademoiselle Prudence avec aigreur, il faut que je paye ta charge, et j'avais toujours compté sur la dot de ta femme pour cela !

— Vous aurez mal compté, et voilà tout, mon ange de tante !... Vous vendrez votre belle maison de la rue Saint-Martin, que vous avez eue à si bon compte, grâce à mon excellent patron, M. Bonami, et vous vous trouverez de cette façon une bicoque de moins, et une adorable nièce de plus !... C'est un marché d'or.

— Non ! s'écria la fleuriste avec une colère croissante, je ne donnerai pas les mains à une pareille folie !... Je ne consentirai pas à ton malheur, et te déshériterai plutôt !

— Faites, madame, dit le clerc se drapant pour ainsi dire dans sa plus belle dignité, vous êtes maîtresse de votre bien... mais je suis le maître de mon cœur !... A dater de ce jour, vous n'avez plus de neveu ; je brise votre bâton de vieillesse... je vous abandonne à vos remords... et à vos rhumatismes !... Un jour viendra, peut-être, où vous regretterez d'avoir fait le malheur du plus tendre des héritiers !... mais il sera trop tard alors ; car si l'on me refuse la main de celle que j'aime, par votre faute vous apprendrez où conduit un amour sans espoir et vous pourrez lire mon sort dans le quatrième

volume de *Victor ou l'enfant de la forêt !* Ça sera mot pour mot la même chose !

Puis, finissant cette pompeuse tirade par une pantomime expressive et tragique, Anatole saisit son chapeau, l'enfonça sur ses yeux et quitta sa tante, émue, tremblante, anéantie d'un pareil désespoir.

La nuit porte conseil, dit un ancien proverbe, et le conseil qu'en reçut mademoiselle Prudence fut sans doute favorable aux désirs ardents de son neveu, car le lendemain, à sept heures du soir, tout se préparait chez la fleuriste pour la plus ébouriffante toilette qu'elle eût jamais faite.

La vieille fille n'avait pu supporter l'idée de la douleur d'Anatole ; argent, raison, tout s'effaçait pour elle devant cette image désolante.

Elle ouvrit ses bras à l'amoureux clerc, et la promesse d'aller, le soir même, demander mademoiselle de Montaran à sa mère vint sceller la réconciliation de la tante et du neveu.

Voilà donc pourquoi nous retrouvons mademoiselle Prudence, la tête ornée d'un chapeau pyramidal, en satin rose, dont la passe

immense laissait à peine apercevoir la figure au fond de ce long corridor.

Un bouquet d'hortensias, fleurs fort à la mode alors, était hissé sur le haut de cette espèce d'obélisque.

Une robe de sirsacas, couleur mauve, et dont la ceinture sanglait le dessous des bras, comme les lisières d'un jeune enfant, un châle de taffetas orange, entouré d'une ruche formidable, complétaient cette stupéfiante parure.

Majestueuse et digne, mademoiselle Prudence monta lentement les marches du second étage, s'apprêtant à faire une entrée pompeuse, une entrée diplomatique, dans le salon de la marquise de Montaran.

Blanche travaillait à l'atelier, ne se doutant guère qu'il fût aussi sérieusement question d'elle en ce moment.

Quant à M. de Saint-Laurent et à sa vieille amie, réunis comme de coutume pour le piquet du soir, ils cherchaient en vain, depuis une heure, à comprendre le sens et l'objet d'une lettre que venait d'apporter au chevalier, chez la marquise même, un valet couvert d'une riche livrée.

Voici la lettre :

« Monsieur le chevalier,

« Une affaire de haute importance, et qui « intéresse gravement madame la marquise « de Montaran, dont vous êtes l'ami, m'o- « blige à vous prier de me faire l'honneur « de me recevoir, chez vous, rue du Pas-de- « la-Mule, demain à midi.

« Vous n'avez aucune réponse à faire au « porteur de cette lettre. Si vous êtes absent « demain, je me présenterai de nouveau « quelque autre jour.

« Votre serviteur,

« Antoine Daquin. »

Les deux amis n'étaient pas encore revenus de leur étonnement, et se perdaient en conjectures sur la lettre et son auteur, lorsque Marianne annonça mademoiselle Prudence.

— Pardon, madame la marquise, dit la fleuriste en entrant et en s'asseyant avec des précautions infinies pour la magnifique robe de sirsacas, dans le fauteuil que lui avança galamment le chevalier, je ne voudrais pas

vous déranger en ce moment, mais il y a des circonstances dans la vie où le cœur rend indiscrète, et je me trouve dans une de ces circonstances-là.

Cette phrase, dite d'un ton sentimental et pénétré, fut une nouvelle surprise pour madame de Montaran.

Elle n'avait eu jusque-là que fort peu de rapports avec mademoiselle Prudence.

Bien édifiée sur l'honnêteté de sa maison, elle y laissait aller sa fille en toute confiance; mais la solennité qui entourait la visite de la fleuriste annonçait un grand événement que la marquise était bien loin de pressentir.

Le silence qu'elle garda lorsque mademoiselle Prudence eut fini de parler embarrassa cruellement celle-ci.

Cédant aux obsessions de son neveu, et ne voyant d'abord, entre sa position et celle de la noble dame, qu'une différence tout à son avantage, du côté de la fortune, la fleuriste avait fait bon marché du rang et du titre de la mère de Blanche; mais quand elle se trouva vis-à-vis de cette femme imposante de dignité, pleine de la distinction que donnent les habitudes d'un monde élégant et

supérieur, elle s'aperçut un peu tard du pas difficile où elle venait de s'engager.

La modeste fortune, ou plutôt la quasi-misère de la marquise, disparut aux yeux de la marchande, pour ne lui laisser voir que la grande dame à qui elle venait demander sa fille en mariage pour son neveu, second clerc de M. Bonami.

Ce fut donc avec un grand embarras qu'elle aborda le sujet de sa visite.

M. Anatole, son neveu, jeune homme de la plus belle espérance, n'avait pu voir sans trouble, sans émotion, mademoiselle Blanche.

Jeune, ardent, inflammable comme tous les hommes de son âge, il avait bientôt conçu pour elle la plus ardente et la plus respectueuse passion; elle l'en blâmait, sans doute, s'empressa-t-elle d'ajouter, mais une tête de vingt-deux ans était bien difficile à calmer; et quoiqu'elle fût riche, fort riche même, pour une simple marchande, elle donnerait toute sa fortune pour voir son neveu raisonnable... ou heureux... ajouta-t-elle en baissant la voix, et comme honteuse du désir qu'elle venait d'exprimer.

La marquise et le chevalier reçurent cette

confidence avec une stupéfaction qui se peignit à la fois sur leurs traits, mais dont les effets furent bien différents.

Le chevalier ressentit une sourde colère de ce qu'il qualifiait dans son esprit d'audacieuse insolence ; et la marquise, faisant un prompt retour sur sa triste position, excusait, sans l'approuver, la demande hardie de la fleuriste.

Craignant, d'après la vive rougeur qui montait au visage de M. de Saint-Laurent, qu'il ne répondît avec hauteur à la tante d'Anatole, la marquise s'empressa de prendre la parole, et feignant, avec cette habitude du monde, avec cette délicatesse de langage, dont les natures d'élite ont seules le secret, de ne voir dans l'aveu de mademoiselle Prudence que la sollicitude d'une bonne parente pour les chagrins que pouvaient causer à son neveu des sentimens imprudents et malheureux :

— Je suis profondément touchée de votre confiance, ma chère dame, lui dit-elle, et je veux unir mes efforts aux vôtres pour guérir M. Anatole d'une passion qui ne lui donnerait que des peines.

« Je comprends très-bien la part que vous me réservez dans tout ceci ; vous désirez, sans doute, que j'éloigne de ce pauvre garçon celle qui cause bien innocemment son malheur ; je le ferai sans hésiter, malgré mon profond regret de vous retirer ma fille; mais l'absence est le meilleur remède à des maux de ce genre, et je ne romprai pas nos bonnes relations de voisinage, sans vous exprimer encore toute ma reconnaissance pour le talent gracieux que vous doit ma chère enfant. »

Mademoiselle Prudence aperçut le piége adroit où on la jetait ; elle sentit que la marquise ne voulait pas comprendre.

Son orgueil plébéien grinça dans son âme; la marchande fut au moment de reparaître, sous les atours empesés de la bourgeoise, avec sa verve mordante, et la confiante faconde que donne toujours aux enrichis l'argent gagné dans de pénibles labeurs ; mais le bon sens de la femme triompha.

Mademoiselle Prudence jaunit excessivement, et faisant un victorieux effort sur elle-même, ce fut avec un calme très-satisfaisant qu'elle se mit à naviguer dans les eaux de la marquise.

Elle la remercia de sa sollicitude pour son neveu, regretta de perdre une aussi charmante personne, et une ouvrière aussi adroite, ne tarit pas sur les qualités, la douceur, la modestie de la jeune fille, et finit par assurer la vieille dame qu'un parti superbe ne pouvait manquer de se présenter, tôt ou tard, pour mademoiselle de Montaran.

Puis voulant cependant sortir de la lutte avec les honneurs de la guerre, et terminer le combat par une dernière décharge :

— Nous avons peut-être un prétendu sous la main, dit-elle, et qui pourrait convenir à madame la marquise.

— Quel est-il? demanda vivement M. de Saint-Laurent.

— Un millionnaire !... répondit la marchande; une de nos meilleures pratiques !... M. Antoine Daquin !

— Antoine Daquin ! s'écrièrent à la fois la marquise et le chevalier.

— Par malheur, continua mademoiselle Prudence, il est vieux, infirme, laid... et roturier... Mais un million, ajouta-t-elle en sortant et avec une piquante ironie, cela fait passer sur bien des choses !

## VI

### Scène de comédie.

Le nom d'Antoine Daquin, l'auteur inconnu de cette lettre qui intriguait si fort la marquise et le chevalier, produisit une telle impression sur eux, que le sarcasme de mademoiselle Prudence manqua complétement son effet, à la sortie de la fleuriste.

La vieille fille descendit rapidement chez elle, oubliant, dans le paroxysme de sa fu-

reur, tout ce qu'elle devait d'égards à sa splendide parure ; et, détachant par un mouvement fébrile et violent les brides de l'auvent en satin rose qui lui servait de chapeau, elle tomba presque pâmée sur une chaise de sa chambre, ne pouvant répondre à son cher neveu, qui l'interrogeait avec anxiété, que ces mots hachés par la colère :

— *La fille est une pimbêche!... et la mère une insolente!*

Nous laisserons la fleuriste porter en pleine poitrine de son héritier le coup terrible qui devait anéantir ses espérances, et nous retournerons chez la marquise de Montaran, où, ni elle, ni son vieil ami ne pouvaient revenir de leur étonnement réciproque.

— Quel temps!... quel siècle!... s'écriait le chevalier. Une marchande s'avise de songer à une alliance entre elle et les Montaran! Un M. Antoine Daquin... quelque commerçant de la rue des Lombards, peut-être... enrichi dans l'huile et le savon... vieux et laid, par-dessus le marché, s'il faut en croire cette femme, et qui ose prétendre à la main de la plus noble, de la plus jolie fille de Paris!

— Sans doute, dit la marquise ; mais vous pourriez ajouter aussi de la plus pauvre !... ce qui explique leurs espérances.

— Et qu'importe la fortune ! s'écria le chevalier ; ce serait beau, vraiment, de voir greffer sur l'arbre généalogique des Montaran un Daquin ou un Simonet !

« Mais aujourd'hui, tout se passe ainsi ; les filles de marchands épousent les maréchaux de l'empire !... Il est vrai que tous ces gens-là se valent, et qu'ils peuvent se donner la main. »

— Vous êtes bien sévère, chevalier, reprit doucement madame de Montaran, et vous oubliez que de notre temps nous avions, nous aussi, la savonnette à vilains.

— Horreur ! infamie !... reprit le chevalier ; c'était une des monstruosités de notre époque, une tolérance coupable de la noblesse... Pour moi, les vilains sont toujours restés vilains... et le baptême que nous leur donnions ne les a jamais lavés de la tache originelle !

Ce fut donc dans ces dispositions furibondes à l'endroit des mésalliances que le chevalier de Saint-Laurent se prépara, dès le

lendemain, à recevoir, dans son troisième étage de la rue du Pas-de-la-Mule, l'impudent personnage qui, selon mademoiselle Prudence, osait aspirer à la main de Blanche de Montaran.

Le bruit de la sonnette, retentissant à la porte du chevalier, se confondit avec le timbre de la pendule qui tintait midi.

— Allons, murmura le chevalier, il est exact.

« Morbleu ! nous allons rire un peu des prétentions de ce monsieur !... certes, nous ne sommes pas riches... nous sommes même tout le contraire... mais foin de la fortune au prix d'un pareil mariage ! »

Puis, tirant ses manchettes, rajustant sa croix de Saint-Louis, il attendit de pied ferme l'arrivée de M. Antoine Daquin.

— Vous demeurez un peu haut, monsieur le chevalier, dit le bonhomme en entrant et tout en saluant M. de Saint-Laurent avec cet air sans façon qui ne le quittait jamais ; vos trois étages m'ont valu la plus belle quinte de toux que j'aie eue depuis un mois ; mais je n'en suis pas moins charmé de faire votre connaissance.

Le chevalier, toujours poli, toujours gentilhomme, même avec ceux qui lui inspiraient le moins de sympathie, le chevalier fit signe au portier, métamorphosé ce jour-là en valet de chambre, et qui avait introduit le visiteur, de lui avancer un siége.

M. Daquin s'y plaça sans cérémonie, et comme s'il eût été l'ami du chevalier depuis vingt ans.

M. de Saint-Laurent eut besoin de tout son savoir-vivre pour ne pas laisser paraître l'humeur que lui causaient les manières de cet homme; mais il se contint encore et lui demanda s'il était bien la personne qui réclamait un entretien de lui.

— Et qui serait-ce donc, je vous prie? répondit le vieillard: je ne connais qu'un Daquin au monde, et c'est moi. Je me déclare le signataire du billet que vous avez reçu: voilà l'identité reconnue; entrons en matière, s'il vous plaît.

— Soit! monsieur, dit le chevalier que ce ton cassant irritait de plus en plus; mais soyons brefs, voici l'heure de ma promenade habituelle, et je suis réglé...

— Mieux que votre montre... interrompit

M. Daquin d'un ton légèrement narquois... J'en suis fâché, mais notre conversation sera plus longue que vous ne le souhaitez.

— Et si je la veux courte, moi, monsieur !... reprit aigrement le chevalier.

— Vous pouvez la désirer ainsi dans ce moment, continua le bonhomme, mais je ne vous donne pas dix minutes pour changer d'opinion, et ce sera vous alors qui me retiendrez malgré moi.

— Va pour dix minutes, M. Daquin ; mais je vous engage à trouver le secret de m'intéresser, car je ne vous accorde pas une seconde de plus.

— Madame la marquise de Montaran est votre amie, dit M. Daquin, je sais qu'il n'y a pas au monde une femme plus honorable et plus digne de respect, car elle supporte avec un courage admirable des privations de toutes sortes et une infortune qu'elle n'eût jamais dû connaître !...

— Et qui vous a dit que madame de Montaran fût malheureuse ?... s'écria le chevalier, blessé jusqu'au fond de l'âme que les peines de la marquise fussent connues d'autres que de lui.

— La marquise est d'une santé déplorable, continua M. Daquin sans se déconcerter ; sa fille est une pauvre fleur qu'un travail écrasant flétrit tous les jours davantage et courbe de plus en plus vers la terre, dont chaque veille forcée la rapproche !...

« Il leur reste à peine neuf cents livres de rente ; leurs dettes augmentent, et leurs ressources diminuent. Soyez franc, monsieur, n'est-ce pas là le tableau triste et fidèle de la situation de vos amies ? »

— Monsieur, dit le chevalier, je ne reconnais à personne le droit de s'immiscer dans des intérêts privés comme ceux dont vous me parlez ici, et à vous, moins qu'à tout autre, car je ne sais qui vous êtes, et ce ne peut être qu'au moyen d'investigations téméraires et coupables, qu'il vous a été possible de savoir les détails intimes que vous venez de me donner !

« Ainsi donc, monsieur, brisons là !... Si vous étiez plus jeune, je vous demanderais peut-être raison de votre insolente conduite !... Mais, par égard pour vos années, je veux bien vous épargner le soin de me faire connaître le but de votre visite, dont je

suis instruit d'avance, il faut bien vous le dire, et dont il est superflu de causer entre nous !... »

— Vous savez le but de ma visite ? s'écria le bonhomme... Ah ! parbleu ! je vous défie bien de me l'apprendre !...

— C'est un mariage, répliqua froidement le chevalier.

— Un mariage ?...

— Avec un fou très-riche, et dont la tête fêlée a pu seule rêver une pareille alliance !

— Son nom ? monsieur, son nom ? demanda le vieillard, éprouvant une émotion qu'il ne put cacher.

— Eh ! morbleu ! son nom, c'est le vôtre !... répondit brusquement le chevalier, puisque vous me forcez à vous le dire.

— Moi ! dit le bonhomme en se renversant dans son fauteuil au milieu d'un rire homérique, moi, me marier ! moi, solliciter la main de mademoiselle de Montaran !... car c'est de ce petit ange blanc et rose qu'il s'agit, n'est-ce pas ? Ah ! M. le chevalier, regardez-moi donc bien en face, je vous prie... Est-ce avec une figure ridée comme un vieux citron oublié dans l'officine d'un

épicier, avec des jambes de cette ténuité, avec une taille de cette élégance, et des cheveux dont la teinte jaune soufrée leur donne l'aspect d'une chevelure passée à l'œuf, est-ce, en un mot, quand on est doué de pareils agréments physiques, que l'on peut songer à se marier ?

— Ce n'est pas de vous dont il est question ?... dit M. de Saint-Laurent, surpris.

Monsieur, reprit le vieillard en se levant avec une dignité qu'il n'avait pas encore montrée, je serais jeune, riche et beau, que je n'aurais jamais eu la témérité d'offrir à mademoiselle de Montaran de changer l'illustre nom de ses ancêtres contre le nom vulgaire et roturier d'Antoine Daquin.

— Mais alors, que me voulez-vous donc ? demanda le chevalier plus touché qu'il ne le voulait paraître de la déclaration pleine de convenance que venait de faire le vieillard.

— Ce que je veux, répondit malignement celui-ci, je vous le dirais bien si les dix minutes que vous m'avez données pour m'expliquer n'étaient pas expirées.

— Parlez, monsieur, parlez... dit le che-

valier en invitant son interlocuteur à se rasseoir.

— M'y voici... dit le bonhomme en s'établissant de nouveau dans son fauteuil, et humant une large prise de tabac.

« C'est effectivement d'un mariage pour votre charmante protégée que je viens vous entretenir; mais la confidence que j'ai à vous faire sera d'une nature si étrange, si nouvelle, que j'ai besoin de vous demander d'avance votre parole de m'écouter avec sang-froid et sans colère.

— Je vous la donne, dit le chevalier quelque peu troublé de cette préparation oratoire, mais dont la curiosité voulait être satisfaite à tout prix.

— Eh bien, monsieur, continua le vieillard, je vous demande la main de mademoiselle de Montaran, dont sa mère disposera, je le sais, d'après votre conseil, pour une personne qu'il ne m'est pas permis de vous nommer avant que tout ne soit arrêté et convenu entre nous.

— C'est bizarre ! dit le chevalier.

— Je vous en ai prévenu, répondit M. Daquin.

— Mais au moins, reprit le chevalier, cette personne est-elle jeune?

— Vingt-cinq ans.

— Noble?

— Plus que celle qu'elle désire épouser.

— Comte?

— Mieux que cela.

— Marquis?

— Mieux que cela.

— Duc, peut-être?

— Montez encore, dit tranquillement Daquin.

— C'est un prince! s'écria le chevalier, ne pouvant retenir un cri de joie.

— Prince, d'un sang presque royal.

— Et sa fortune?

— Un million de rente!... Mais il ne peut assurer, en se mariant, que trois cent mille livres de rente à sa femme.

— Trois cent mille livres de rente!... exclama le chevalier.

— Trois cent mille livres de rente, qui deviendront la propriété de la princesse et dont elle pourra disposer à son gré, capital et intérêts, sans qu'aucune reprise puisse jamais être exercée sur sa fortune.

Le teint du chevalier passait depuis un moment par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : mais les derniers mots du vieillard l'empourprèrent d'un rouge si vif, qu'il put croire un moment à l'approche d'un coup de sang... puis bientôt il pâlit excessivement.

Une idée horrible, et qui pouvait renverser comme un ouragan tout l'édifice de ses magnifiques illusions, venait de lui traverser l'esprit.

— Monsieur, s'écria-t-il en saisissant convulsivement le bras d'Antoine Daquin, votre prince doit être un monstre de laideur ?... quelque *prince Azor*, avant sa métamorphose, comme dans l'opéra de Marmontel ?

— Le prince, répondit Daquin, est l'un des plus jolis hommes de l'Europe, et son esprit, ses sentiments et son âme sont à la hauteur de sa naissance et de sa fortune.

Pour le coup, le chevalier n'y tint plus ; il ouvrit précipitamment les bras, comme pour serrer le vieillard...

Mais celui-ci, reculant prestement son fauteuil, évita l'étreinte de M. de Saint-Laurent, et reprit avec le même sang-froid :

— Vous avez entendu, monsieur, tout ce

que j'avais d'agréable, de flatteur, de brillant à vous dire... Voici maintenant le revers de la médaille.

Le chevalier ne put maîtriser un léger frémissement.

— Ce mariage, continua M. Daquin, ne doit se faire qu'à trois conditions.

— Parlez, parlez, monsieur, quelles sont-elles ? interrompit M. de Saint-Laurent, dévoré d'impatience.

— La première, c'est que la princesse ne connaîtra son futur que le jour même de son mariage, au moment de se rendre à l'autel.

— Et pourquoi ? dit le chevalier stupéfait.

— Voilà ce qu'il m'est impossible de vous confier...

« La seconde condition, c'est que le prince quittera sa jeune épouse, au sortir de l'église, et ne la reverra plus. »

— Mais, c'est affreux, cela, monsieur ! s'écria le chevalier ; comment, la pauvre enfant serait fille et femme à la fois ?... veuve d'un mari vivant, isolée sur la terre, avec un époux noble, jeune et beau ?... privée, enfin, de toutes les joies de la nature et de la vie ?...

— Je ne fais pas les conditions, monsieur, répondit simplement Daquin, je les transmets, et voilà tout.

— Non, monsieur, non!... ce serait un sacrifice trop cruel... une vie trop amère, et je n'aurai pas le courage d'engager la marquise à l'offrir à sa fille.

— Je comprends vos scrupules, M. le chevalier, dit le vieillard, et je les partagerais peut-être à votre place; mais supposez un instant que mademoiselle de Montaran ne se marie pas, sa vie serait à peu près la même que celle qui lui est offerte, moins le titre de princesse, et trois cent mille livres de rente!

— C'est vrai... dit tristement le chevalier en baissant la tête avec douleur, car la misère de ses amies lui apparut dans toute son amertume, il y a là matière à réfléchir... mais, avant tout, il faut savoir quelle est votre troisième condition?

— La voici... dit Antoine Daquin.

Se levant alors avec précaution, il visita toutes les parties de la chambre, alla regarder aux portes si personne ne pouvait l'entendre; puis, par un excès de prudence que

nécessitait sans doute la gravité de sa confidence, il s'approcha du chevalier, colla presque sa bouche contre son oreille, et lui dit à voix basse quelques paroles, d'un effet probablement si terrible, que M. de Saint-Laurent en resta pétrifié sur son fauteuil, anéanti, comme s'il eût été frappé d'un coup de foudre ! . . . . . .

. . . . . .

Peu d'instants après, l'œil vitreux du chevalier se ranima ; une violente colère l'injecta de sang... il se leva tout d'une pièce et courut s'emparer d'une formidable canne, qu'il voulait sans doute briser sur les épaules de son visiteur...

Mais, en se retournant, il se trouva seul dans sa chambre...

Antoine Daquin avait disparu.

## VII

### Capitulation de conscience.

Quand le chevalier de Saint-Laurent fut revenu du saisissement profond et de la colère que lui avaient causés les paroles si mystérieusement dites à son oreille par Antoine Daquin, il se rendit chez la marquise, après s'être solennellement juré de ne jamais lui faire connaître son entretien avec le vieil-

fard, et, surtout, la redoutable troisième condition.

Marianne, les yeux en pleurs, ouvrit la porte au chevalier.

Une maladie sérieuse s'était déclarée, pendant la nuit, chez madame de Montaran.

Blanche, à genoux près du lit de sa mère, tenait sa main dans les siennes.

A la voir ainsi, pâle, ses beaux cheveux en désordre sur ses épaules, enveloppée de son large peignoir de nuit qui flottait autour d'elle, on eût dit l'ange de la douleur, pleurant et priant près d'un tombeau.

La marquise était sans connaissance. Tantôt immobile et glacée, comme si la vie l'eût déjà quittée, ou en proie au plus cruel délire, chaque minute, chaque seconde, semblait la pousser vers l'éternité !...

Le médecin qui la soignait d'ordinaire écrivait sur un guéridon une nouvelle ordonnance, dont sa figure désolée annonçait à l'avance qu'il attendait peu d'effet.

Le demi-jour blafard, que des volets à moitié fermés laissaient pénétrer dans cette triste chambre, les sanglots qui s'échappaient parfois de la poitrine oppressée de

Blanche, tout saisit le chevalier d'une si vive et si poignante émotion, que ses jambes se dérobèrent sous lui ; le digne homme fit quelques pas en chancelant, et vint tomber à genoux près du lit de la malade, à côté de la jeune fille, sans pouvoir articuler une parole.

— Mademoiselle, dit le docteur en s'approchant de Blanche, un médecin honnête homme ne doit jamais hésiter à réclamer le concours de nouvelles lumières, quand il reconnaît l'insuffisance des siennes pour les maladies qui résistent à ses soins; je ne balance donc pas à vous prier d'appeler ici quelques-uns des maîtres de la science; l'état de madame votre mère est des plus graves; demain, peut-être, tous les moyens de salut seraient impossibles !

— Merci, monsieur, dit Blanche en joignant les mains avec une expression déchirante, oh ! merci de votre bon conseil !... j'appellerai qui vous voudrez !... j'irai à pied au bout du monde pour chercher un sauveur à ma mère !... Mais où est-il ? nommez-le-moi, je vous en conjure, et vous aurez ma gratitude éternelle !

Le médecin désigna ses illustres confrères, Louis et Portal.

Louis, l'excellent docteur Louis, le médecin de la reine de Hollande, que son aimable bonhomie aurait pu faire nommer l'Andrieux de la médecine !... Portal, cet admirable praticien, à qui la nature souffrante dut tant de miraculeuses guérisons !

Deux heures après, ces deux hommes éminents, ramenés par le chevalier de Saint-Laurent, étaient au chevet de la malade.

Rien de plus touchant, de plus élevé peut-être, dans la vie, que ce moment solennel, où toute une famille en pleurs attend, palpitante de crainte et d'espoir, l'arrêt que va prononcer le médecin, près d'un lit de douleur !...

Son geste, son regard, sont à l'instant recueillis par les cœurs alarmés qui l'entourent.

Cet homme prend alors les proportions imposantes et magistrales d'un juge suprême.

Les médecins, il faut le dire, ne sont pas aussi généralement blasés qu'on le croit souvent, sur les maux de l'humanité. L'habitude

de la sphère souffrante qu'ils parcourent sans cesse leur donne le calme si nécessaire à leur philanthropique profession ; mais la sensibilité de la plupart d'entre eux n'en existe pas moins au fond de leurs cœurs, et j'en ai vu plus d'un mêlant ses larmes à celles des familles désolées, et dont les regrets étaient d'autant plus amers, qu'il reconnaissait l'impuissance de l'art devant certains mystères impénétrables de la destruction.

Portal et Louis se prononcèrent.

Si la malade pouvait résister à la crise violente, mais indispensable, que leurs prescriptions allaient provoquer, la malade vivrait... *dans de tristes conditions, peut-être,* mais enfin elle serait sauvée.

La nuit prochaine allait décider de son sort, et le jour suivant devait retrouver la pauvre Blanche orpheline, ou dans les bras de sa mère !

Ce fut donc une nuit de tortures que celle qui suivit le départ du médecin.

Blanche et le chevalier ne quittèrent pas d'une seconde la malade... Leurs yeux, attachés sur elle, épiaient avec anxiété ses moindres mouvements ; puis, s'examinant

avec une mortelle terreur, ils s'interrogeaient du regard, pour frémir ou se rassurer.

Toute la tendresse de M. de Saint-Laurent semblait s'être réveillée dans ce moment terrible, et c'était avec le cœur de l'amant le plus passionné qu'il adressait des vœux ardents au ciel pour le salut de sa noble amie.

La crise eut lieu !... la crise fut favorable !...

Après un long assoupissement, la marquise murmura le nom de Blanche, et Blanche s'élança sur son sein.

Mais bientôt une horrible douleur perça l'âme de la jeune fille...

Sa mère ne la voyait pas... sa mère ne l'entendait plus !...

Madame de Montaran était aveugle et sourde !

Blanche fondit en larmes.

— Mademoiselle, lui dit le docteur Portal en entrant, je m'attendais à ce qui arrive aujourd'hui ; le cours du sang, détourné par nos soins du siége de la vie, devait affecter les deux organes qu'il paralyse en ce mo-

ment ; peut-être triompherons-nous de ce nouveau malheur... Mais nous avons sauvé votre mère ; la science ne pouvait pas aller au delà.

Et Blanche serra la main du docteur avec une profonde expression de reconnaissance.

Quant à M. de Saint-Laurent, il suivit tout en pleurs le docteur Portal jusque dans le salon de la marquise, et voulut lui glisser le prix de sa consultation.

Mais le digne médecin, l'arrêtant avec un geste affectueux :

— Ne gâtez pas pour moi, monsieur, lui dit-il, l'un des plus heureux instants de ma vie, celui où j'ai pu conserver une mère à sa fille !

Le docteur avait deviné la misérable situation de la marquise et se trouvait suffisamment payé par le bien qu'il venait de faire.

La maladie de madame de Montaran dura deux mois, et sa convalescence fut longue et dispendieuse.

Le capital, placé chez M. Bonami, diminuait chaque jour ; les ressources du chevalier étaient taries.

Blanche ne travaillait plus chez mademoiselle Prudence, et le prix de ses journées, quelque modique qu'il fût, manquait essentiellement aux dépenses du modeste ménage.

Le docteur Louis, moins occupé que Portal, continuait assidûment ses visites.

Un jour que M. de Saint-Laurent, au désespoir de la double infirmité de son amie, interrogeait l'habile médecin avec instance pour savoir si la guérison de madame de Montaran serait jamais possible, le docteur lui parla d'un célèbre professeur de la faculté de Vienne, qui venait d'arriver à Paris, et dont la spécialité, lui dit-il, était précisément le traitement des deux organes dont la marquise avait perdu l'usage.

— Nous ne repoussons, ajouta Louis, aucune des découvertes que les étrangers nous apportent ; le domaine de l'art est universel, et nous accueillons en frères tous ceux qui réussissent à l'agrandir.

« Mais je ne vous ai rien dit de cela plus tôt, M. le chevalier, car je sais que les cures dont il s'agit exigent de grandes dépenses, et le malheur d'une semblable médecine est de ne

pouvoir se répandre dans toutes les classes de la société.

« Ce qui intéresse l'humanité souffrante n'est un bienfait réel que lorsque cela peut soulager l'humanité tout entière... Espérons donc tout pour la marquise, de nos soins, du temps, et de Dieu ! »

Depuis ce jour le chevalier n'eut plus de repos.

Une idée fixe le poursuivait sans cesse. Il ne rêvait qu'à se procurer les moyens d'arracher la marquise à son triste sort.

Parfois, la pensée du tentateur, comme il nommait intérieurement *Antoine Daquin*, se présentait à son esprit.

Surtout, lorsqu'il voyait cette pauvre mère, aveugle et sourde, recevant de sa fille en pleurs les soins incomplets et insuffisants que leur mauvaise fortune permettait à peine de lui donner.

Il s'arrachait alors à ce douloureux spectacle, et s'en allait errer dans Paris, cherchant à engourdir son chagrin cuisant dans de longues et solitaires promenades.

Il traversait, un matin, le jardin des Tuileries; c'était un beau jour de printemps, les

verts marronniers se couvraient de feuilles ; de douces exhalaisons de fleurs embaumaient l'atmosphère, tout parlait de bonheur et de joie autour du chevalier dont la figure fatiguée contrastait avec ce réveil frais et charmant de la nature.

Une foule de riches voitures venaient déposer à la grille des Feuillants leurs jeunes et brillantes maîtresses.

L'aspect de ce luxe, de ces toilettes élégantes, ramena les pensées du chevalier sur le tableau de grandeur et d'opulence que lui avait si perfidement montré le vieux Daquin ; image séductrice, qu'il repoussait sans cesse de son souvenir, mais qui ne s'en effaçait jamais.

Voilà donc, se disait-il en regardant toutes ces jeunes femmes s'élancer de leurs équipages, voilà ce qu'aurait pu être notre chère Blanche !... mieux que cela, même ; car pas une de ces belles personnes ne possède sa grâce et sa distinction.

Depuis l'entrevue des deux vieillards, le père Daquin, comme le nommaient les fleuristes, n'avait pas reparu dans l'atelier, au grand chagrin de mademoiselle Prudence,

dont il était devenu la meilleure pratique, au véritable désespoir de ces demoiselles, pour lesquelles il faisait couler chaque jour au fond du magasin un fleuve de pralines et de chocolat !

Le chevalier s'était souvent surpris à regretter de ne plus rencontrer son étrange visiteur ; ne fût-ce, se disait-il bien haut, que pour le châtier de son incroyable confidence.

Mais il se mêlait aux transports de sa juste fureur, et presque à son insu, le cruel regret que la coupe des magnifiques illusions, dont il avait approché ses lèvres, fût si amèrement empoisonnée par cette fatale troisième condition !!!...

M. de Saint-Laurent était en proie à toutes ces pensées de colère, de vengeance, d'espérances déçues, lorsqu'au détour d'une allée des Tuileries il crut apercevoir le petit vieillard dont il avait reçu la visite rue du Pas-de-la-Mule, trottant menu, couvert de son éternel habit brun, détalant comme un cerf lancé, sur ses jambes sèches et grêles, vivantes copies de celles du bon *bailli de Férette*, que M. de Talleyrand assurait être

l'homme le plus hardi de l'Europe, en ce qu'il avait le courage de marcher sur ses jambes.

A la vue du bonhomme, le chevalier sentit renaître sa rage; il serra convulsivement dans sa main la tête de corne du jonc modeste qui avait remplacé la belle canne à pomme d'or, et s'élança sur les pas d'Antoine Daquin avec des intentions visiblement hostiles.

Mais celui qu'il poursuivait se perdit au milieu d'un groupe nombreux, attiré par l'espoir de voir paraître un instant l'empereur sur le balcon du pavillon de l'Horloge.

Balcon fameux, où se sont accoudées tant d'éphémères puissances, depuis *M. Robespierre*, proclamant l'Être suprême, qui devait lui en savoir bien bon gré, jusqu'à ce roi qui régnait le 23 février 1848 sur le plus beau pays de l'Europe, et qui le quittait en proscrit le lendemain.

M. de Saint-Laurent revint sombre et pensif chez sa vieille amie.

De nouvelles douleurs l'attendaient là...

Le salon, déjà si pauvre de la marquise, était presque entièrement démeublé.

Blanche courut au-devant du chevalier qui s'arrêtait frappé de surprise à cette vue.

— Ma mère n'en sait heureusement rien, lui dit-elle tristement, puisqu'elle ne voit ni n'entend plus !...

« Le pharmacien, à qui nous devons déjà tant, et dont le mémoire augmente chaque jour, refusait de fournir les nouveaux médicaments prescrits par le docteur, et le faible quartier de notre revenu ne sera payé que dans trois mois !...

« Marianne m'a fait venir un marchand du Temple, et nous avons vendu de quoi soigner ma bonne mère, quelque temps encore. »

En disant ces mots, les yeux de Blanche se remplirent de larmes.

Le chevalier la serra dans ses bras et mêla ses pleurs à ceux de la jeune fille...

Il ne dormit pas de la nuit.

L'aspect de tant de douleurs, l'approche de la misère qui arrivait à grands pas chez ses deux amies, le vif effroi qu'il en ressentait, tous ces motifs produisirent une révolution complète dans ses idées, ou plutôt dans son âme.

Honneur, raison, sagesse, droiture, dispa-

rurent devant la pensée de ces deux existences si chères, menacées d'un sort épouvantable.

M. de Saint-Laurent conçut un projet...

Projet dont la seule idée perlait son front d'une sueur de terreur et de honte...

Mais sa résolution était prise, et midi sonnait, qu'il se disposait à sortir pour accomplir, se disait-il avec désespoir, la seule mauvaise action de sa vie.

En traversant sa chambre, il aperçut sa croix de Saint-Louis suspendue auprès d'une vieille épée de combat...

Il saisit sa croix, la regarda quelques instants en silence, puis l'enferma dans un antique meuble de Boule, comme s'il ne se jugeait plus digne de revoir ce noble prix de son sang et de ses glorieux services.

Le chevalier se rendit aux Tuileries, dans cette allée où il avait aperçu Antoine Daquin.

Mais le bonhomme ne parut pas !...

Huit jours de suite, M. de Saint-Laurent revint l'attendre à la même place.

Et huit jours, il rentra chez lui, désespérant de retrouver le mystérieux vieillard,

dont mademoiselle Prudence, elle-même, avait toujours ignoré la demeure.

Le neuvième jour, et comme le chevalier s'apprêtait à quitter son poste d'observation, il vit arriver le bonhomme, toujours alerte, toujours pressé, se dirigeant vers le Pont-Royal.

M. de Saint-Laurent courut, ou plutôt vola sur ses traces.

Au moment de l'aborder, il sentit le courage lui manquer et se contenta de le suivre, sans le perdre un instant de vue.

Antoine Daquin gagna les quais, prit la rue des Saints-Pères et entra dans la rue Saint-Guillaume, où il s'arrêta devant un magnifique hôtel dont la porte principale s'ouvrit au coup de marteau frappé par le bonhomme.

Quelques instants de plus, et il disparaissait aux yeux du chevalier... lorsque celui-ci, faisant un violent effort sur lui-même, lui jeta, plutôt qu'il ne lui dit, ces mots prononcés d'une voix sourde et comme étranglée :

M. Antoine Daquin voudrait-il m'accorder un instant d'entretien ?

Le vieillard se retourna vivement, et, avec ce coup d'œil prompt et malin qui donnait un air d'ironie à ses mots les plus simples :

— M. le chevalier de Saint-Laurent, ici !... s'écria-t-il. Ah ! M. le chevalier, quel honneur pour moi qu'une telle visite !... car j'ai la hardiesse de croire que vous veniez me faire la vôtre ?

— Rendons-nous chez vous, monsieur, répondit le chevalier, nous avons à causer ensemble.

— Chez moi ? dit Antoine Daquin en souriant, nous y sommes, mon cher monsieur ; c'est ici que je loge.

— Dans cet hôtel ?

— Mais sans doute, *dans notre hôtel*, où je serai charmé d'avoir l'avantage de vous introduire.

Et en parlant ainsi, il se rangeait de côté, invitant M. de Saint-Laurent à le précéder, tout en le saluant de la façon la plus empressée et la plus polie.

Le chevalier entra.

Un suisse énorme, galonné sur toutes les coutures, s'inclina respectueusement devant

M. Antoine Daquin qui ne daigna pas même le regarder.

Le bruit d'un timbre sonore résonna dans l'intérieur de l'hôtel, et trois valets de pied en grande livrée parurent sur un vaste perron, surmonté d'une marquise, qui faisait face à la porte d'entrée.

— Personne n'est-il venu pour moi ? demanda M. Daquin.

— Personne, répondit un des laquais en se courbant jusqu'à terre.

— C'est bien, continua le vieillard, précédez-nous dans le salon de réception, et veillez à ce qu'on ne vienne pas nous interrompre.

M. de Saint-Laurent se trouvait alors, ainsi que son hôte, au pied d'un immense escalier de pierre, vraiment royal.

Un riche tapis le recouvrait tout entier ; des vases remplis de fleurs étaient échelonnés à chaque marche ; quelques beaux tableaux en couvraient les murs.

Antoine Daquin fit traverser au chevalier plusieurs pièces meublées avec la plus rare magnificence ; puis ils suivirent une longue et splendide galerie, où se trouvaient réunis

les plus admirables chefs-d'œuvre de peinture de toutes les écoles du monde.

L'Espagne, l'Italie, la France semblaient s'être cotisées pour former ce musée modèle, où, contre l'ordinaire de ces sortes de collections, pas une toile n'était douteuse, pas une page qui ne fût signée de la main d'un Rubens, d'un Murillo, d'un Lebrun, d'un Michel-Ange, d'un Velasquez, d'un Raphaël, ou de leurs frères en gloire et en génie.

Cette galerie ouvrait sur un spacieux salon, meublé dans le style Louis XV, dont l'aspect fit battre le cœur du pauvre chevalier, en lui rappelant ces appartements somptueux et coquets du dernier siècle, dans lesquels il avait passé les plus belles heures de sa vie.

— Et maintenant, M. le chevalier, dit Antoine Daquin lorsque les valets se furent éloignés, et après avoir attendu pour s'asseoir que M. de Saint-Laurent se fût assis lui-même, nous voilà seuls... Causons.

## VIII

### Combat nocturne.

Tandis que le chevalier de Saint-Laurent et le vieil Antoine Daquin, enfermés tous deux dans le salon de réception du magnifique hôtel de la rue Saint-Guillaume, traitent ensemble de la mystérieuse condition qui cause de si cruelles angoisses au chevalier, l'un des personnages dont nous n'avons pré-

senté jusqu'ici que la silhouette doit reparaître dans cette histoire, et occuper quelques instants nos lecteurs.

Nous ne nous dissimulons cependant pas l'aridité de notre tâche, car le personnage en question est un de ceux qui offrent peu d'attraits dans la vie ordinaire, et à plus forte raison dans un récit.

Les amoureux, héros obligés de tous les romans, inspirent un intérêt à peu près sûr aux lecteurs de leurs aventures; mais il est plus difficile d'obtenir cet intérêt à l'endroit des époux et de leurs malheurs.

Le sort de ces derniers n'est pourtant pas uniquement plaisant, au milieu de leurs tribulations d'intérieur, et je connais peu d'amants dont la situation soit aussi poignante que celle d'un mari plein d'honneur et de mérite, mais âgé, disgracieux, et tendrement épris d'une femme, que les circonstances, et souvent même le choix de cette femme, ont jetée dans ses bras, et qui, après avoir essayé sans succès tous les moyens de plaire et de se faire aimer, voit sans cesse près de lui, malheureux Tantale de l'hymen, des fruits charmants qu'il ne peut approcher, et que

d'autres sont à chaque instant prêts à cueillir.

Telle n'était cependant pas identiquement la destinée du maréchal d'A... et de sa femme.

Le duc avait en effet cherché, dans les premiers temps de son mariage, à s'attirer l'affection et l'amour de la duchesse, par ses soins et sa confiance ; mais intimidé, presque malgré lui, par les charmes et la distinction de Stéphanie, repoussé par la froideur de celle qu'il adorait, il avait fini par laisser percer le maître impérieux et mécontent, là où l'homme amoureux avait vu échouer ses désirs et ses espérances.

Nous avons dit plus haut quelle était la position respective des deux époux, au commencement de cette histoire, et lorsque arriva le drame intime du pavillon dans les jardins de la reine Hortense.

Six mois s'étaient écoulés, et le duc, vivant de cette vie errante et guerrière que l'empereur imposait à ses généraux, n'avait pas touché barre une seule fois à Paris depuis cette époque.

La guerre avec l'Espagne venait d'éclater ; guerre terrible où tout un peuple courageux

et brave disputait son pays à la France, pas à pas, de haies en haies, de buissons en buissons.

Le duc d'A... commandait un nouveau corps d'armée dans cette campagne.

Napoléon, toujours pressé d'en finir avec ses ennemis, venait d'envoyer l'ordre au maréchal de s'ouvrir un passage dans la direction d'Astorga, en livrant une bataille décisive, et Napoléon n'ordonnait jamais en vain la victoire.

Par une nuit d'avril, froide et pluvieuse, au milieu d'un immense bivac qui occupait une lieue carrée de pays, s'élevait une tente de campagne, sous laquelle étaient réunis les principaux officiers de l'armée.

Des aides de camp allaient et venaient, portant des ordres, ou chargés de recueillir des renseignements sur les positions et le campement de l'ennemi.

Tout était préparé pour livrer le combat au jour levant, et la veille de ces grands événements-là était toujours une occasion de fête pour l'armée française.

Les plans de l'affaire bien arrêtés, toutes les chances prévues, tous les moyens de

succès assurés, on semblait oublier pendant quelques heures les dangers que l'on allait courir.

Tandis que les soldats se préparaient au combat en rêvant à leurs familles, qu'ils ne devaient peut-être plus revoir, ou à leurs amours qui pleuraient loin d'eux, les officiers supérieurs, assemblés sous la tente du maréchal, jouaient et buvaient gaiement à la victoire prochaine.

— Messieurs, dit le général Jeannin, l'un des plus braves entre les braves, je porte la santé de notre glorieux maréchal !

— Portons celle de l'empereur, messieurs, répondit le duc, de l'empereur notre chef, notre père, notre dieu !... de celui dont le nom ne périra jamais, car il l'aura gravé en lettres ineffaçables sur tous les champs de bataille de l'Europe !

Et tous, se découvrant avec respect, portèrent cette santé si chère, moins avec les lèvres encore qu'avec le cœur.

— M. le maréchal, dit alors un de ses aides de camp favoris, que nous connaissons, que nous aimons tous, qui lira peut-être cette histoire dans le vieux château de ses pères

dont Napoléon fit une baronnie pour le récompenser de son admirable dévouement, et qui devint plus tard un de nos célèbres généraux, M. le maréchal me permettra de porter également une santé à la plus belle, à la plus gracieuse des femmes, à madame la duchesse d'A... !

Le maréchal fronça le sourcil, prit son verre, salua son état-major, but, ainsi que tout le monde, à la santé de sa femme, et ne répondit rien.

Les bols de punch se succédaient et se vidaient rapidement ; une sorte de joyeuse ivresse s'emparait déjà de tous les cerveaux.

Jouissant de cette liberté des camps, que le maréchal autorisait parmi ses officiers dans les moments où la discipline pouvait se taire, ces messieurs se provoquaient tumultueusement, le verre de punch à la main, et après avoir trinqué à la santé de tous leurs amis, ils auraient peut-être fini par boire à celle des ennemis, sans un incident qui interrompit cette scène.

Un courrier venant de Paris entra dans la tente et remit à l'officier de service une dépêche pour M. le maréchal.

Le duc pâlit en la recevant; mais il contint la vive émotion qu'elle lui causait et congédia ses hôtes en leur ordonnant de se tenir prêts à l'attaque aux premières lueurs du jour.

Les rideaux de la tente étaient à peine baissés sur la sortie du dernier officier, que le maréchal, cédant à la violente impression qu'il éprouvait, ouvrit précipitamment la dépêche, et y jeta les yeux avec tant d'ardeur, qu'il semblait vouloir en lire le contenu d'un seul coup d'œil.

— C'est de lui, dit-il, c'est de Pierre, ce gardien en chef des jardins du palais de la reine Hortense, cette âme vile, achetée par moi pour surveiller ce qui m'intéresse le plus au monde, l'honneur de la duchesse, et le mien!...

Puis, la main qui tenait l'écrit s'abaissa, et le rouge de la honte au front, il s'écria :

— Fatale jalousie!... odieuse passion, qui me fait me mépriser moi-même!... pourquoi n'ai-je pas eu la force de te vaincre, pourquoi ne t'ai-je pas bannie de mon cœur la première fois que tu t'y es glissée!... Ah! continua-t il avec désespoir, c'est qu'elle ne m'aime pas! c'est qu'elle ne m'a jamais

aimé !... c'est que je lui suis odieux !... et que, belle comme elle l'est, un autre peut l'aimer, lui plaire... et alors il faudrait la tuer !... et mourir !...

Il lut tout haut ce qui suit :

« M. le maréchal,

« C'est avec regret que je me vois forcé de « vous apprendre qu'il se passe d'étranges « choses chez madame la duchesse.

« J'ai vu plusieurs fois, en faisant ma « ronde du matin, des pas d'homme em- « preints, pendant la nuit, sur le sable de « l'allée qui conduit au *Caprice;* c'est le pa- « villon qu'habite madame la duchesse.

« J'avais été fort surpris, il y a quelques « mois, le lendemain de cette nuit où M. le « maréchal est venu voir madame la du- « chesse, d'apercevoir des traces sanglantes « depuis le pavillon jusqu'à la porte des « cours de l'hôtel ; mais mademoiselle Rose, « la femme de chambre, m'a raconté que « M. le maréchal s'était grièvement blessé, « en essayant sur sa main la lame d'un poi- « gnard qu'il ne croyait pas affilée... et je

« ne me suis pas occupé davantage de cette
« découverte.

« Mais il y a huit jours, j'ai trouvé dans
« la plate-bande de fleurs qui entoure le
« pavillon le paquet de lettres que je vous
« envoie.

« J'ai pensé que ces lettres pouvaient in-
« téresser monseigneur, vu qu'elles sont
« adressées à madame la duchesse.

« Veuillez m'excuser, si je me suis trompé,
« M. le maréchal, et croyez au dévouement
« sincère de votre très-humble et très-res-
« pectueux serviteur.

« PIERRE,

« Gardien du palais de la reine de Hollande. »

Tremblant de rage, le duc d'A... ouvrit la première de ces lettres accusatrices, y cherchant, avant tout, une signature, comme un but à sa vengeance.

La première lettre n'était pas signée ; mais le duc y lut clairement la preuve d'une intrigue, ou plutôt d'une ardente passion, partagée par la duchesse.

La phrase suivante excita surtout sa déchirante curiosité :

« Un mystère impénétrable couvrira tou-
« jours ce que vous savez, Stéphanie, une
« seule personne au monde pourrait le révé-
« ler; mais vous verrez, dans mes prochaines
« lettres, comment je m'y suis pris pour
« m'assurer de son silence... »

Le duc allait avoir le mot de cette énigme... Les lettres dont on parlait devaient être celles que le hasard lui livrait... le nom de son rival était sans doute aussi dans ses mains... Quelques secondes encore, et son bras saurait où frapper, lorsqu'un violent tumulte se fit entendre au dehors, le boute-selle sonnait, tout était en rumeur, les officiers couraient en foule au-devant de leur général.

L'ennemi, que l'on devait attaquer, avait pris l'offensive et tombait à l'improviste, et de tous côtés, sur l'armée française.

L'époux offensé redevint aussitôt le grand homme de guerre; toutes ses douleurs privées disparurent devant les devoirs du général.

La gloire de l'armée, le salut de ses troupes, effacèrent jusqu'aux traces sinistres de

haine qui se lisaient peu d'instants avant sur son front.

Le duc, retrouvant à l'instant son sang-froid, saisit son épée, donna ses ordres, assigna des postes, indiqua les positions à prendre.

Le calme se rétablit dans les rangs à la voix du commandement suprême.

Chacun alla se mettre à la tête des siens. Un immense bataillon carré se forma autour de la tente du maréchal.

Seul un instant, il courut à sa caisse, prit les valeurs et les papiers secrets qu'il ne pouvait abandonner au hasard, puis, recueillant précieusement les lettres funestes qu'il venait de recevoir, il les plaça dans une des poches les plus sûres de son uniforme, avec un mouvement de fureur, s'élança sur son cheval de bataille et courut au combat.

Ce fut un admirable et terrible spectacle que celui de cette nuit sombre, dans laquelle scintillaient seuls quelques feux de bivac près de s'éteindre, et qu'éclairaient par intervalles le feu des mousquets et l'éclair des canons ; puis tout retombait dans une obscurité profonde.

Les Français, étonnés d'abord, avaient bientôt repris cette attitude imposante et régulière, que les attaques les plus imprévues ne troublaient jamais qu'un instant ; et l'ennemi, qui croyait s'adresser à des adversaires en désordre, retrouvait avec effroi des rangées de baïonnettes serrées, des pièces d'artillerie stratégiquement disposées, et des soldats préparés à vaincre, au lieu d'adversaires épouvantés prêts à fuir.

Les deux armées ne se reconnaissaient, au milieu de la nuit, qu'aux feux épars de leurs pelotons ; et ce combat nocturne, où chacun pouvait frapper les siens en croyant s'adresser à ses ennemis, fut l'un des plus effrayants épisodes de cette guerre sanglante et meurtrière.

Bientôt la mêlée devint générale. Une fureur égale s'était emparée des combattants.

Les uns défendaient leur patrie et les foyers de leurs pères ; les autres voulaient triompher ou mourir, car l'empereur l'avait ordonné ainsi.

Les Espagnols, un instant repoussés, reprirent tout à coup le dessus. De nouveaux renforts, commandés par le général Santol-

cidès, habilement distribués sur les ailes de l'armée française, et que le maréchal ne supposait pas aussi près de lui, fondirent sur nos troupes en y semant la terreur et la mort.

Le duc d'A... vit la bataille perdue, et n'écoutant que son indomptable courage, il se précipita, suivi de quelques officiers, au milieu d'un gros d'ennemis, pour le traverser et rallier ses troupes qui commençaient à se disperser.

Les rangs s'ouvrirent devant le maréchal et les siens, mais pour se refermer bientôt sur eux.

Entourés d'un mur d'hommes, pris dans une ceinture de fusils dressés contre leurs poitrines, ces braves se défendirent avec un magnifique sang-froid, frappant dans l'ombre, et n'ayant la preuve de la sûreté de leurs coups que par les cris et les gémissements de leurs victimes...

Mais le nombre devait triompher... Et le nombre, cette raison brutale qui fait si facilement les vainqueurs, le nombre triompha de tant d'héroïques valeurs.

Ces nouveaux Spartiates tombèrent tous, dans ces autres Thermopyles de fer, où ils

s'étaient engagés à la suite de leur chef...

Le maréchal seul était encore à cheval, et comptant avec raison sur la prodigieuse ardeur de sa monture qu'excitaient encore le bruit et la poudre, il l'enleva de terre par une violente secousse. Le généreux coursier, repoussant d'un vigoureux coup de poitrail les ennemis les plus proches, bondit sur lui-même, franchit deux rangs d'hommes et dégagea ainsi le maréchal du plus affreux danger qu'il eût jamais couru.

Les Espagnols surpris firent une décharge sur le maréchal, qu'accompagna dans sa course rapide un nuage de poudre gonflé de balles dont aucune ne l'atteignit...

Encore une fois, l'un des meilleurs généraux de l'empire était sauvé.

Mais l'ange des combats ne veilla pas longtemps sur lui... Cet homme, qu'une chance providentielle avait préservé de mille morts, devait tomber sous la balle isolée d'un soldat fuyard.

Tandis que le maréchal, entouré de toutes parts, défendait sa vie contre des ennemis acharnés, le sort de l'affaire générale avait encore une fois changé.

Les Français, par un effort suprême, venaient de refouler à la baïonnette les bataillons ennemis qui leur faisaient face, tandis que l'artillerie, commandée par le général Vergès, décimait les rangs serrés des Espagnols.

Le désordre s'y mit bientôt et fut suivi d'une complète déroute.

Un tirailleur ennemi, se croyant poursuivi par le maréchal qui retournait vers les siens de toute la vitesse de son cheval, fit feu sur lui d'une façon si imprévue, que le duc, atteint d'une balle dans le côté, fut renversé violemment et vint tomber sur un monceau de morts dans lequel il demeura comme englouti...

Le maréchal, évanoui quelque temps, reprit enfin connaissance, mais ce fut pour comprendre toute l'horreur de son sort.

Le sang qui s'échappait à grands flots de sa blessure tarissait à chaque minute les sources de la vie.

Un voile sanglant couvrait ses yeux ; son oreille percevait encore les bruits vagues et lointains du combat qui finissait ; mais ces bruits, d'abord distincts, se changèrent bien-

tôt en un bourdonnement sourd qui porta de plus en plus le trouble dans ses esprits affaiblis.

Une pensée unique, une pensée ferme, nette, claire, puissante, surgissait encore et restait seule debout au milieu des derniers vestiges de cette intelligence d'un mourant.

Cette pensée, c'était la vengeance !... la vengeance de la trahison de la duchesse, de cette trahison dont il avait les preuves placées près de son cœur ulcéré, et dont il allait connaître les odieux détails !...

La honte d'une défaite, le massacre de ses braves soldats qu'il croyait accompli, tout disparaissait devant la perte de cette juste vengeance que le trépas allait lui ravir !

Aux douleurs atroces qu'il éprouvait se joignait un étrange supplice, plein de dégoût.

Noyé dans un vaste océan de morts et de mourants, son sang se confondait avec le leur ; les derniers spasmes de ceux qui expiraient autour de lui les rejetaient parfois sur son corps, et c'était avec des peines infinies, et au prix d'horribles souffrances, qu'il parvenait à les empêcher de l'écraser sous leur poids.

La nuit était toujours obscure ; quelques heures avaient suffi pour donner une victoire de plus à la France et couvrir le sol de cinq cents cadavres.

Le maréchal, après des tourments inouïs, était parvenu à se soulever sur son bras gauche, et son regard presque éteint cherchait à percer le sombre espace qui l'environnait pour y découvrir un sauveur.

Une petite lumière parut à l'horizon de cette plaine ensanglantée.

Faible, incertaine d'abord, elle allait, venait, s'arrêtait, puis reprenait sa marche, et le maréchal, qui l'appelait de tous ses vœux, la vit enfin approcher de lui.

C'était une lanterne portée par un homme suivi d'un autre ; espèce de paysans armés, dont les figures sinistres étaient éclairées par le fauve reflet de leur falot, qui ajoutait encore à l'expression sauvage et repoussante de leurs traits.

Le duc d'A... les vit s'avancer vers un groupe de mourants, et, après avoir promené la lumière sur ceux dont ils étaient proches :

— Pas une grosse épaulette ici !... dit l'un

d'eux en espagnol, langue familière au maréchal ; ce ne sont que des soldats, des gueux qui n'ont sur eux ni argent, ni bijoux.

Le maréchal reconnut bientôt la profession de ces misérables, vils corbeaux, infâmes oiseaux de proie, attirés par le vol sur les champs de bataille pour dépouiller les victimes et spolier le trépas.

Les deux bandits s'approchèrent de lui...

Sans force, sans armes, que pouvait-il faire ? Le moindre signe de vie était l'arrêt certain de sa mort.

Faisant un effort immense sur lui-même, il croisa ses bras autour de sa poitrine, ferma les yeux et attendit.

— Caramba !... s'écria le bandit qui n'avait pas encore parlé, en découvrant les insignes du maréchal, en voici un, enfin !... ses poches doivent sans doute être bien garnies, et ce bon mort-là payera pour les autres !

Puis, joignant le geste à la parole, il enfonça brutalement ses mains dans les poches du moribond et en retira une bourse pleine d'or.

— A la bonne heure, Piétro, voilà une

aubaine !... et ses épaulettes sont en or fin, sans doute !...

Et il arracha les épaulettes.

— Je sens mieux que cela, reprit l'autre en palpant la poitrine du maréchal ; des papiers, des billets de banque, peut-être !...

Et il s'efforça de détacher les bras que le maréchal serrait convulsivement autour de lui !...

Car tout était là !

Ces lettres si précieuses pour lui, ces lettres pour la lecture desquelles il aurait donné tout ce qu'il possédait au monde, les scélérats allaient s'en emparer !...

— Le mort résiste... dit Piétro ; ne serait-il qu'à moitié trépassé ?... Dans ce cas, ce serait une bonne œuvre d'achever le pauvre diable !... Passe-moi ton couteau, Nunès, que je lui rende ce petit service...

— A quoi bon salir mon couteau et perdre notre temps à cela ? répondit Nunès, nous avons autre chose à faire ; et d'ailleurs, dit-il, en arrachant les papiers cachés sous l'uniforme du maréchal, je tiens le magot !... Laisse le Français crever tout seul... et s'il tarde trop, j'aperçois venir là-bas un train

d'artillerie qui ne peut manquer de lui passer sur le corps, grâce à la nuit d'enfer que le diable nous donne !

Et les deux misérables s'en allèrent.

Le duc d'A... releva péniblement le bras droit, et l'introduisant, au prix d'une affreuse étreinte, dans son uniforme entr'ouvert :

— Les brigands..., dit-il d'une voix affaiblie, grâce au ciel, ils n'ont enlevé que mes valeurs... les lettres me restent !...

Et il retomba mourant sur le sol humide de sang, au moment où le train d'artillerie s'approchait.

## IX

### Dévouement.

Ce qui fut dit entre Antoine Daquin et le chevalier de Saint-Laurent, dans l'hôtel de la rue Saint-Guillaume, Dieu seul le sut !

Le *tentateur* Antoine Daquin avait-il triomphé de l'indignation du chevalier ? avait-il séduit, amolli, vaincu sa rigide conscience ?

C'est ce que nous apprendra la suite de cette histoire.

Le soir du lendemain de ce jour, trois personnes étaient réunies dans le salon démeublé de madame de Montaran.

La marquise, aveugle et sourde, assise près de la cheminée, dans un vieux fauteuil, le seul qui restât de l'antique mobilier, les mains jointes et dans une attitude triste et réfléchie, présentait la plus noble, la plus touchante image de la résignation sur la terre.

Blanche brodait, à la lueur d'une modeste lampe, d'où s'échappait une demi-lumière douteuse et pâle, qu'un abat-jour, à la hauteur du visage de la jeune fille, projetait sur ses traits comme dans le beau tableau de la Femme à la Bougie de Rembrandt.

Le chevalier de Saint-Laurent, placé devant un feu sordide, qui fumait sans brûler, dans l'âtre, avait ce soir-là un air solennel et apprêté, que Blanche ne lui connaissait pas encore ; il cherchait évidemment une manière d'entrer en conversation, et le sujet devait être délicat, à en juger par les tournures embarrassées de ses phrases préparatoires.

— Il était un âge, disait-il, où le mariage devenait une nécessité dans l'existence d'une femme, quand il offrait la plupart des condi-

tions du bonheur, telles que la considération et la fortune... Par malheur, rien n'était complet dans ce monde... Il fallait se contenter de l'à peu près, et s'en trouver heureux encore, surtout lorsqu'il pouvait être la cause du salut de tout ce qu'on aimait !

Pendant cette éloquente tirade, que le chevalier semblait adresser aux deux tisons de la cheminée, quoiqu'elle fût évidemment destinée à Blanche qu'il ne regardait pas, le bon chevalier ne s'était point aperçu que la jeune fille avait quitté sa chaise, et qu'après s'être avancée sur la pointe des pieds jusqu'au siége de son vieil ami, sa jolie tête blonde s'était posée sur son épaule, d'où sa voix fraîche et enfantine murmura presque gaiement ces mots à son oreille :

— Mais on ne refuse pas de se marier, *mon bon papa* (c'est le nom d'amitié que Blanche lui donnait), si vous me trouvez un mari jeune et beau, pour moi... riche et bon, pour ma mère !...

— Trouvé ! mon enfant, il est trouvé !... répondit le chevalier ; et il dépend de toi d'être mariée dans huit jours !

A cette déclaration, à cette réponse si po-

sitive, si imprévue, à cette pensée d'un mari *tout trouvé*, qui n'attendait que son aveu, la pudeur de la jeune fille se réveilla dans son âme chaste et candide; elle devint tremblante, et d'un ton qui trahissait à la fois l'émotion, la crainte et le plaisir :

— Vous voulez rire, n'est-ce pas, mon bon ami? lui dit-elle; qui voudrait épouser une pauvre fille comme moi, qui ne possède rien au monde, et dont la mère infirme serait un fardeau pour celui qui me donnerait sa main?...

Et ses yeux se remplirent de larmes à cette pensée.

— Écoutez-moi, mon enfant, lui dit le chevalier en l'asseyant sur ses genoux comme il eût fait de sa fille.

« Le mariage qui se présente pour toi est magnifique... Un grand nom, un époux jeune et beau, un titre de princesse, et trois cent mille livres de rente te sont offerts ! »

— C'est un conte de fée que vous me dites là, répondit Blanche en souriant.

— C'est une histoire des plus vraies, reprit le chevalier, quoique des plus invraisemblables; mais je ne voudrais à aucun

prix, ma chère petite, t'arracher à la triste réalité de ton sort actuel, pour te donner des espérances brillantes et trompeuses.

— Riche ! s'écria Blanche, riche ! Je serais riche !... ma mère ne serait plus malheureuse !...

Et elle s'élança des genoux du chevalier sur ceux de la marquise qu'elle pressa tendrement dans ses bras.

L'aveugle reconnut sa fille à ses baisers et lui rendit ses caresses, heureuse de la sentir encore par le cœur, quand ses yeux ne pouvaient plus l'admirer, ni son oreille l'entendre.

Ce titre pompeux, ce mari charmant, que le chevalier annonçait à Blanche, tout disparaissait pour elle devant une seule pensée... le bonheur de sa mère, et les moyens de l'arracher à sa cruelle situation.

Ému de cet élan touchant de tendresse filiale, le chevalier fut au moment de tout dire à mademoiselle de Montaran, de lui révéler *le terrible mystère*, prix secret de cette superbe union.

Mais il douta du courage de Blanche ; il craignit que même son amour pour sa mère

ne reculât devant cet aveu, et se confirma dans sa résolution de changer le sort de ses deux amies, malgré elles, en assumant sur lui toute la responsabilité de l'action qu'il allait commettre.

Blanche revint près du chevalier qui réfléchissait et se taisait.

Le cœur de la bonne fille s'était exprimé d'abord; celui de la jeune fille à qui l'on annonçait un mari éprouvait une curiosité bien naturelle, un vif désir de reparler d'un sujet si intéressant.

Mais aborder seule cette délicate question semblait fort difficile à mademoiselle de Montaran, et le chevalier ne paraissait pas disposé à l'y aider beaucoup.

S'armant enfin de toute son énergie, elle passa ses jolis doigts dans une des boucles poudrées et parfumées des cheveux du chevalier, et, d'un ton qu'elle voulut rendre le plus indifférent du monde :

— L'avez-vous vu, demanda-t-elle, ce beau prince des Mille et une Nuits? Car ce doit être au moins un sultan des Indes, à la recherche d'une fée, bien cachée, qui doit le délivrer de quelque mauvais génie.

— Je ne l'ai pas vu, répondit M. de Saint-Laurent, mais on m'a montré son portrait, et, sur mon honneur, je n'ai jamais rencontré de plus noble figure et des traits plus aimables!

— Ah! tant mieux, s'écria Blanche, cédant malgré elle à un transport de joie qu'elle ne put retenir.

Puis, honteuse et confuse, elle rougit comme une belle cerise, et embrassa le chevalier pour qu'il ne s'en aperçût pas.

— Ma fille, lui dit alors gravement le vieillard, ce n'est pas sans raison que je parlais devant toi, tout à l'heure, d'un mariage à peu près heureux ; car celui que je te propose est tout à fait dans ce cas... au moins quant au présent... L'époux dont il est question ne peut te donner que sa fortune et son nom... car, le jour même de votre union, il te quittera pour longtemps, pour toujours, peut-être!... Ta vie nouvelle te laissera aussi solitaire que celle que tu mènes depuis ton enfance; il faudra te contenter de la tendresse de ta mère et de ma vive affection!... Réfléchis donc à ce sort étrange, à ce veuvage anticipé, qui doit commencer au sortir

de l'autel pour attrister ton existence entière, et finir sans doute avec elle !

Blanche, saisie de surprise, presque d'effroi, écoutait, pâle et tremblante.

Chaque parole du chevalier refoulait dans son âme les sentiments frais et heureux que la première partie de sa confidence y avait fait naître.

Cet horizon si beau, si coloré, d'une douce vie à deux, cet espoir d'être aimée d'un époux, rêves charmants qui viennent s'épanouir comme de belles fleurs au printemps de la vie dans le cœur des jeunes filles les plus chastes et les plus innocentes, tout cela s'évanouissait en un instant pour la pauvre Blanche...

Il ne restait de cet édifice de bonheur, si promptement élevé, qu'un titre et de l'argent !

— Mais pourquoi me quitterait-il ainsi ? articula-t-elle d'une voix pleine de trouble et d'émotion.

— Hélas ! ma belle petite, dit tristement le chevalier, notre situation est telle dans cette bizarre affaire, qu'il nous est possible de refuser, mais non de questionner et d'obtenir

le mot de cette singulière énigme !... J'ai bien bataillé, je te le jure, sur toutes les conditions de ce mariage ; *sur toutes*, entends-tu bien... (et il appuya sur ce mot); mais une volonté de fer n'en a rien voulu rabattre !... On payera ta main d'un titre brillant et d'une immense fortune... C'est à toi de voir, c'est à ton amour pour ta mère de sentir si tu veux céder un pareil trésor à ce prix-là !

— Ma bonne mère !... dit Blanche avec un profond soupir, cherchant dans son âme la force et le courage d'accepter un sort qui l'épouvantait malgré elle.

— Ta mère, reprit le chevalier qui gardait une dernière arme, une arme décisive pour la victoire, ta mère, grâce à cette fortune, trouverait peut-être le terme de sa double infirmité !...

Et M. de Saint-Laurent redit à Blanche tout ce que le docteur Louis lui avait raconté du médecin allemand et de ses cures merveilleuses.

Le chevalier de Saint-Laurent avait frappé juste.

A l'espoir qu'il fit luire aux yeux de Blanche, la jeune fille se leva tout à coup, lui

montra sa mère en s'écriant avec l'accent d'une tendresse sublime :

— Ne craignez plus pour moi de malheurs dans ce mariage, mon ami ; le bonheur que je lui devrai les effacera tous, et j'accepte, sans hésiter, l'époux que vous me proposez !...

— Mon enfant, dit la marquise d'une voix faible, je suis un peu fatiguée... je sens qu'il doit être tard... Et puis, ajouta-t-elle se croyant seule avec Blanche, nous avons assez brûlé d'huile ce soir ; il faut économiser... Le mois commence à peine, et il nous reste tout au plus deux louis pour le finir !

— Garde ta lampe, mon enfant, dit M. de Saint-Laurent à Blanche en sortant et en l'embrassant sur le front ; dans huit jours, tu auras trois cent mille livres de rente !

Le plus beau soleil d'hiver, un de ces soleils moqueurs qui jouent parfois au printemps, en plein mois de février, et font sortir de leurs cases quelques téméraires pantalons d'été, stupéfaits de voir commencer leur règne aussitôt, un de ces soleils qui ressemblent aux primeurs, dont ils n'ont que l'apparence trompeuse, dardait ses rayons sur

les fenêtres de l'atelier de mademoiselle Prudence.

Les jeunes ouvrières s'épanouissaient à cette douce chaleur, comme les roses de mai que leurs doigts agiles imitaient si bien, et tandis que l'imposante maîtresse du magasin allait par la ville recevoir ses factures, ces demoiselles se dédommageaient des longues heures de silence par un caquetage des plus animés.

Mademoiselle Victoria, le bonnet sur l'oreille, et dans une toilette qui indiquait des projets de conquête très-résolus, épiait tous les bruits du dehors, pour distinguer la première les pas du bel Anatole Simonet.

C'est qu'Anatole Simonet, qui ne s'était pas vanté de la triste ambassade de sa chère tante, après avoir gémi pendant trois semaines sur le double échec éprouvé par son amour et son amour-propre, deux frères siamois, qui ne marchent jamais l'un sans l'autre, avait fini par se faire une raison, ainsi qu'il l'affirmait à sa tante, alarmée d'abord de ses regrets.

Et la raison du bel Anatole consistait à commettre mille folies, pour griser son cœur,

disait-il, pour s'étourdir sur ses peines secrètes, pour oublier, enfin!

Mais comme il fallait à ce cœur sensible un amour honnête pour les jours de déception, de pluie, ou de solitude, un amour *pot-au-feu*, qu'il pût retrouver au foyer paternel de sa tante, M. Anatole avait jeté les yeux sur la sentimentale Victoria.

C'est à elle qu'il avait destiné l'emploi flatteur de remplir les vides de son âme et de combler les lacunes de ses passions extérieures.

Mademoiselle Victoria se croyait uniquement aimée et vivait dans l'aveugle foi que les fleurs de l'hymen remplaceraient un jour pour elle celles des amours!...

Tout à coup la porte de l'atelier s'ouvrit, et Anatole, entrant comme un ouragan, jeta son chapeau sur le comptoir et s'écria d'une voix de chantre enroué :

— En voilà, une farce, une vraie farce!... Le père Daquin qui se marie!... Ce vieux colimaçon sorti de sa coquille, et qui ne peut manquer de jouir, à ce titre, d'un des plus charmants attributs du mariage!... Le père Daquin prend une femme!...

« Vous me direz peut-être, continua-t-il en imitant le ton d'un vendeur d'orviétan, qu'est-ce qu'il en fera ?

« Ce qu'il en fera, mesdemoiselles, tout ce que l'on peut faire de ce sexe aimable, quand on possède trois douzaines de printemps, et autant d'hivers, sans compter les automnes !... quand on jouit d'une collection de rhumatismes à faire le bonheur de tout un hôpital !... quand on y joint un catarrhe, un asthme, et quelques autres agréments de même nature !... Eh bien, messieurs et mesdames, cette vénérable momie va unir son sort à celui d'une créature quelconque de la plus belle moitié du genre humain !... et j'en ai la preuve, car l'honnête Antoine Daquin est venu lui-même hier commander un contrat chez mon respectable patron, M. Bonami ! »

Un rire général suivit la pompeuse harangue de M. Simonet.

Et toutes ces demoiselles se récrièrent à la fois sur le bonheur de la nouvelle épouse, dont Anatole ignorait le nom.

— Je donnerais tout au monde pour la connaître !... dit Julienne.

— Et moi pour lui faire mon compliment !... ajouta Joséphine.

— Et moi pour l'encourager à épouser ce brave homme !... dit Victoria, qui, sauf le physique de M. Daquin, avait un goût prononcé pour les millions qu'on lui supposait ; car si l'argent d'un vieux ne sert pas à enrichir une vertueuse jeune fille, à qui donc profitera-t-il ?

— Mais à toutes les jeunes filles, en général et en particulier !... reprit Anatole, se dessinant en vrai Fronsac ; ça serait plus juste, et plus gai... on s'arracherait le Crésus, on le mijoterait, et il expirerait dans six mois, de truffes et de bonheur, en laissant dix veuves éplorées qui se partageraient ses jaunets et ses vieilles perruques !... Voilà un sort digne d'envie !

— M. Anatole, dit Victoria d'un air pincé, vous prêchez là une affreuse morale, et vous n'êtes qu'un gros luxurieux, pour le quart d'heure !... Mais, plus tard, on verra...

Le don Juan de l'étude de M. Bonami n'eut pas le temps de répondre à la pudibonde Victoria, car une des jeunes filles, sortie depuis quelque temps de l'atelier pour

une commission, y rentra tout essoufflée, en criant :

— Mesdemoiselles ! mesdemoiselles ! le voici ! c'est lui !... l'homme aux pralines et au chocolat !... notre vieil ami, le père Daquin !...

— Le père Daquin ?... dirent toutes les ouvrières en s'élançant les unes à la fenêtre qui donnait sur la rue, les autres sur le palier du premier étage.

C'était en effet Antoine Daquin qui sortait d'un magnifique équipage, attelé de deux superbes chevaux gris et conduits par un cocher en grande livrée.

Mais une métamorphose complète s'était opérée dans la figure, les manières, et jusque dans le costume du vieillard.

Ses traits, toujours caustiques et malins, avaient pris une expression de dignité qu'on ne leur connaissait pas ; sa taille paraissait moins courbée ; le vieil habit marron avait été remplacé par un frac noir à la française, sur lequel s'étalait un riche jabot de point d'Angleterre.

Une plaque de diamans, d'un ordre étranger, brillait sur sa poitrine.

Précédé d'un laquais, il gravissait lentement l'escalier de la fleuriste, lorsque, arrivé au premier étage, il se trouva tout à coup entouré par les jeunes filles, qui, le saluant de leurs cris de joie, de mille reproches confus sur son absence, s'attendaient à le voir entrer, comme de coutume, dans l'atelier, pour y vider ses vastes poches, vrai magasin de confiseur.

Mais, à l'aspect du laquais galonné, de la tenue imposante de leur vieil ami, et de sa riche décoration, toutes les langues s'arrêtèrent, et ces demoiselles restèrent confondues en voyant Antoine Daquin monter le deuxième étage de la maison, qui conduisait chez la marquise de Montaran, après avoir répondu par un simple salut affectueux à tous les empressements qu'on venait de lui prodiguer.

— J'y suis ! s'écria le second clerc en rentrant dans l'atelier et frappant du poing sur le comptoir avec un geste de dépit furieux, je connais la colombe en question ! C'est votre ex-compagne, *mademoiselle la marquise*, que le vieux vautour épouse !... Les millions ont produit leur effet !

Pendant ce temps, Marianne ouvrit la

porte du second étage à M. Antoine Daquin, qui entra dans le salon de madame de Montaran, où Blanche, la marquise et le chevalier se trouvaient rassemblés.

— Mademoiselle, dit Antoine Daquin après avoir fait à Blanche le plus profond et le plus respectueux salut, je regrette que la position de madame la marquise de Montaran ne me permette pas de m'adresser à elle dans la circonstance qui m'amène en ce moment près de vous ; mais M. le chevalier de Saint-Laurent, qui vous tient lieu de tuteur et de père, a bien voulu m'autoriser à vous faire connaître les vœux dont je suis l'interprète.

Puis, s'approchant de la jeune fille de l'air le plus noble et le plus digne, il ajouta :

— J'ai l'honneur de vous demander votre main pour mon ancien pupille, et mon ami, monseigneur le prince Odoart Metzerski.

## V

### L'article secret.

Nous avons laissé quatre de nos principaux personnages en présence, dans le salon de madame de Montaran, au moment où la toile s'est baissée sur la scène précédente de notre drame, et nous les retrouvons, lorsqu'elle se relève, dans la même situation que les bourgeoises de cette comédie, qui sont censées

s'être fait des révérences, à la porte d'un salon, pendant tout un entr'acte.

Antoine Daquin, ou plutôt le comte Voromsoff, avait brièvement expliqué les titres en vertu desquels il venait faire une demande officielle de mariage.

Parent du prince Odoart, qui fut orphelin dès son plus jeune âge, le comte lui avait servi de père, et ne l'avait jamais quitté.

Sous le nom vulgaire d'Antoine Daquin, il avait pu se rapprocher de mademoiselle de Montaran, apprécier ses vertus et ses charmes, et trouver en elle une personne digne en tout de s'unir aux Metzerski, l'une des plus illustres familles de la Russie.

Blanche, les yeux baissés, d'un ton froid et modeste, avait simplement répondu qu'elle acceptait la main du prince ; et pendant cette entrevue solennelle, la bonne mère, immobile et muette, ne se doutait pas que sa fille unique, que son enfant adorée, engageait ainsi, pour elle, sa liberté, son cœur et son avenir !

Le comte se leva, dit quelques mots à part au chevalier, s'inclina respectueusement devant les deux dames, et sortit.

L'atelier tout entier des fleuristes, mademoiselle Victoria en tête, guettait son passage sur le palier du premier étage.

Cette fois il s'arrêta.

— Mademoiselle de Montaran, dit-il aux jeunes ouvrières, se marie dans huit jours ; je vous prie de vouloir bien composer pour elle la plus belle couronne nuptiale que vous ayez jamais faite ; vous y joindrez le bouquet obligé... Voici le prix de ma commande, dans ce portefeuille, et s'il renferme, par hasard, plus des *cinq cents francs* que je destine à mon acquisition, vous voudrez bien permettre à un vieil ami de vous en offrir le surplus au nom de votre ancienne compagne ; ce sera son présent de noce.

Et il regagna sa voiture, tandis que les jeunes filles, cédant à une nouvelle curiosité, rentraient tumultueusement dans l'atelier, ouvraient le portefeuille, et y trouvaient *douze mille francs !*

Quelques heures après le départ du comte Voromsoff, Blanche, la tête appuyée sur sa jolie main, assise sur un tabouret, aux pieds de la marquise, la regardait pour la première fois sans la voir.

Ses pensées avaient franchi l'étroit salon de la rue Culture-Sainte-Catherine, pour errer dans un monde inconnu.

Son esprit et son cœur vivaient de cette demi-vie qui n'est ni le réveil ni le songe.

Ce mariage étrange, ce titre, cette fortune immense, tout cela lui apparaissait comme ces fantastiques illusions de la nuit, si colorées et si frappantes, qu'elles vous laissent en s'évanouissant, et suivant leur nature heureuse ou funeste, toutes les terreurs, ou tout le plaisir que causerait la réalité.

La pauvre enfant ne sentait que l'amertume de ce rêve doré.

La fortune, dont elle n'avait jamais connu les jouissances, ne venait compenser, pour son âme aimante et craintive, ni les terreurs que lui inspirait cette bizarre union, ni la profonde et cruelle humiliation qu'elle ressentait, sans se l'expliquer, de l'abandon qui devait la suivre.

Depuis que son sacrifice était accompli, depuis qu'elle avait promis sa main, elle se surprenait à éprouver presque de la haine pour l'être mystérieux qui achetait ainsi, de son or, son avenir et sa liberté !

Ce fut au milieu de ces douloureuses pensées que Blanche vit entrer dans le salon de sa mère un inconnu qu'introduisait Marianne.

— N'est-ce pas à mademoiselle de Montaran que j'ai l'honneur de parler? lui dit cet homme avec un accent allemand très-prononcé.

Blanche le salua.

— Je suis envoyé près de vous, mademoiselle, continua l'étranger, par S. E. M. le comte Voromsoff, de la part de monseigneur le prince Odoart Metzerski, pour offrir mes soins à madame votre mère, affligée de la double perte de l'ouïe et de la vue.

— C'est vous, monsieur, répondit Blanche d'une voix émue, c'est vous dont M. le docteur Louis nous a tant de fois vanté le mérite et les talents?

— M. le docteur Louis, reprit le médecin allemand, est indulgent comme tous les hommes de mérite, mais je serai fier et heureux de justifier sa confiance et la vôtre.

Puis il s'approcha de la marquise, que lui désignait Blanche, l'examina scrupuleusement, s'assura de l'état de ses yeux, intro-

duisit dans son oreille un cornet acoustique, sans pouvoir parvenir à faire percevoir aucun son à la malade ; mais malgré tous ces tristes symptômes :

— Du courage, mademoiselle, dit le médecin à Blanche en la quittant ; ce sera long, peut-être, mais j'ai bon espoir !...

Et le médecin était à peine sorti, que la jeune fille tombait à genoux pour remercier Dieu de cette consolante visite.

C'était son premier instant de bonheur depuis longtemps, et elle fut presque chagrine de penser qu'elle le devait au prince Metzerski.

Ce soir-là même, le comte Voromsoff et le chevalier de Saint-Laurent étaient réunis dans le cabinet de M. Bonami, le notaire.

On y rédigeait le contrat de mariage du prince Odoart et de mademoiselle Blanche de Montaran.

Le notaire recevait toutes les instructions du comte sur les superbes avantages que le prince faisait à sa jeune épouse.

Le capital des trois cent mille livres de rente, dont une partie avait été déjà placée par ses soins, se trouvait complété par une

somme immense en numéraire et d'autres excellentes valeurs, qui devenaient, ainsi que le reste, l'entière et absolue propriété de la princesse.

Jusque-là, tout était pour le mieux, et M. Bonami s'extasiait sur la générosité du prince, lorsque le comte Voromsoff, reprenant la parole, fit connaître au notaire l'article secret du contrat, si douloureusement accepté par le chevalier.

Pendant cette communication, M. de Saint-Laurent baissa tristement la tête et cacha dans ses mains son visage abattu et pâle, d'où s'échappaient des gouttes de sueur glacée.

L'une des plus nobles, l'une des plus importantes fonctions de notre état social est assurément celle du notaire.

Dépositaire de tous les secrets des familles, confident de toutes les douleurs intimes, l'espèce de sacerdoce qu'il remplit participe à la fois de la sainte mission du prêtre et du caractère touchant du père de famille. Conseil et ami de ses clients, il tient dans ses mains leur fortune et souvent leur honneur. La dernière parole du mourant est déposée

dans son cœur, et la société tout entière doit son estime et sa reconnaissance à celui qui accomplit dignement tous les devoirs de cette honorable profession.

M. Bonami, quoique habitué par état à d'étranges confidences, ne put retenir un vif mouvement de surprise en entendant celle du comte Voromsoff.

Il interrompit sa rédaction, regarda le chevalier de Saint-Laurent, dont la violente émotion ne lui échappa point, puis, voyant son regard interrogateur rester sans réponse, il abaissa la plume qu'il tenait, sur son papier, et il écrivit ce que lui dictait l'étranger.

Seulement, quelqu'un de moins préoccupé que le comte et le chevalier aurait pu remarquer dans la main du notaire une agitation nerveuse, causée sans doute par une impression secrète que trahissaient au reste le désordre et l'irrégularité des caractères qu'il traçait.

— Dans trois jours, monsieur, dit Voromsoff à M. Bonami, vous voudrez bien prendre la peine d'apporter ce contrat à Son Excellence qui le signera.

— Mais il est d'usage, répondit le notaire, que les mariés signent leur contrat ensemble.

— Je vous prie, dit le chevalier, de transgresser cet usage en notre faveur, et de faire signer cet acte, de son côté, à mademoiselle de Montaran.

« Je serai là !... ajouta-t-il en regardant le vieux comte d'un air significatif. »

Puis il le salua et quitta vivement le cabinet du notaire.

Il était temps, l'air lui manquait, le brave homme étouffait.

A peine dehors, il s'assit sur une borne et fondit en larmes...

La nuit de Blanche fut bien agitée.

Un songe charmant lui présenta cet époux invisible, sous les dehors brillants, et avec tous les avantages extérieurs dont le chevalier lui avait assuré qu'il était doué.

Elle le voyait tendre, empressé, lui offrant avec transport ce rang et cette opulence qu'il lui rendait en réalité... Elle le remerciait de tout le bonheur qu'il lui promettait, et sa pauvre mère, qui la savait heureuse, joignait ses actions de grâces à celles de sa fille en embrassant ses deux enfants...

Tout était donc convenu pour le mariage du prince et de mademoiselle de Montaran; le bruit s'en répandit bientôt depuis la rue Culture-Sainte-Catherine jusqu'à la place Royale, et le Marais s'en glorifia comme d'un nouvel hommage rendu à ses mœurs honnêtes et patriarcales.

Les jeunes ouvrières, stupéfaites d'une semblable union, loin de s'en montrer jalouses, en témoignèrent, au contraire, la joie la plus vive.

Cela rendait célèbre un magasin où l'on trouvait, à juste prix, des fleurs magnifiques, et de jolies princesses !... et ces demoiselles se persuadèrent si bien que tous les princes de l'Europe allaient venir chercher des épouses dans leur atelier, qu'il n'y entra pas un seul homme, pendant un an, qu'elles ne vissent en lui quelque monseigneur déguisé; ce qui valut à d'excellents bourgeois, très-peu altesses de leur nature, un accueil si encourageant, qu'ils ne savaient trop qu'en penser.

Une seule chose intriguait fort les jeunes voisines de mademoiselle de Montaran, c'est que le prince, ce prince si impatiemment attendu, ne paraissait pas.

La vieille Marianne était traquée de tous côtés par ces demoiselles, pour savoir s'il n'était pas venu, s'il n'avait pas encore fait sa visite; et Marianne prenait un air diplomatique pour répondre :

*C'est des secrets qui ne regardent personne! et madame la princesse m'a priée de taire mon bec là-dessus.*

Blanche, prévenue par M. de Saint-Laurent qu'elle ne devait voir son futur que le jour même de son union, s'était soumise à cette singulière condition comme à toutes les autres exigences de la position qu'elle avait acceptée; et lorsque, blessée dans son cœur et dans sa dignité de l'offensante indifférence qu'on lui témoignait, elle sentait son courage prêt à l'abandonner, elle regardait sa mère, et lui faisait, sans murmurer, un nouveau sacrifice, en pensant au bonheur, à la guérison peut-être, que l'excellente femme lui devrait.

Le jour où la jeune fille devait signer son contrat de mariage était arrivé.

Mademoiselle Prudence venait d'entrer, pour la remercier au nom de ses ouvrières, du présent que *le père Daquin*... que M. le

comte, son ancienne pratique, s'était-elle hâtée de dire en se reprenant, leur avait fait en son nom; et Blanche allait lui en exprimer sa surprise, lorsque deux grands valets tout galonnés furent annoncés par Marianne, enchantée de faire voir à la fleuriste un échantillon des gens futurs de sa jeune maîtresse.

Les laquais entrèrent, et après force saluts, déposèrent sur la vieille table du salon une immense corbeille en satin blanc, qu'ils apportaient à mademoiselle de Montaran, de la part de S. E. le prince Metzerski.

Les laquais se retirèrent.

Le premier mouvement de Blanche avait été de refuser; mais M. de Saint-Laurent, présent à cette scène, lui fit un tel signe de prière, et à la fois de détresse, que Blanche se contint et se tut.

— C'est royal! s'écria mademoiselle Prudence en courant à la corbeille, et si mademoiselle voulait me permettre de l'aider à ranger tout ce que ce charmant sultan doit renfermer, je serais trop heureuse de lui offrir mes services.

— Et vous nous obligerez, mademoiselle, répondit le chevalier, tandis que Blanche re-

gardait la corbeille de l'air le plus indifférent du monde.

La maîtresse fleuriste ne se le fit pas répéter, et détachant lestement le couvercle, elle s'arrêta tout ébahie à la vue des splendides cadeaux offerts à mademoiselle de Montaran.

Douze châles de cachemire des Indes de la plus grande beauté, des dentelles d'un prix énorme, des étoffes admirables, excitèrent d'abord les transports de mademoiselle Prudence; mais son enthousiasme et son saisissement furent au comble quand elle découvrit, au rez-de-chaussée de ce splendide bazar, dix écrins, contenant chacun une parure de rubis, de perles, d'émeraudes, de saphirs, et un dernier, surtout, où resplendissaient les plus beaux et les plus admirables diamants qu'on pût voir.

Cet écrin-là pouvait valoir deux cent mille francs à lui seul.

L'admiration de mademoiselle Prudence éclata dans des termes si exaltés, que Blanche ne put s'empêcher d'en sourire. Un instant même, elle fut éblouie par toutes ces richesses; mais, faisant bientôt un prompt retour sur elle-même :

— Mon ami, dit-elle tout bas au chevalier, il faut qu'on me réserve un sort bien triste, pour chercher à l'adoucir par de semblables présents !

Le chevalier ne répondit pas et détourna la tête pour cacher sa subite rougeur.

M. Anatole Simonet parut.

Cette fois, ce n'était plus le don Juan de l'atelier des fleuristes, le Richelieu du boulevard du Temple ; sa tenue était grave et digne ; habillé de noir des pieds à la tête, le cou emprisonné dans une haute cravate de mousseline blanche, très-empesée, il avait un air important et ministériel, qui laissait deviner le futur successeur de M. Bonami.

— Mon patron, dit-il à M. de Saint-Laurent, s'étant trouvé très-sérieusement indisposé ce matin, m'a chargé, en qualité de second clerc, de venir faire signer à mademoiselle de Montaran son contrat de mariage, que j'ai du reste *recopié moi-même!* (et il insista sur ce mot); je viens donc vous l'apporter, monsieur, et me mettre aux ordres de mademoiselle, et aux vôtres.

— Donnez, monsieur, dit le chevalier prenant le contrat des mains d'Anatole, ma-

demoiselle connaît le contenu de cet acte et n'aura qu'à placer sa signature au bas.

— Mais il faudrait au moins le lire, fit Anatole, cela se passe ordinairement ainsi.

Le chevalier devint d'une pâleur extrême et regarda la jeune fille ; mais celle-ci, pour toute réponse, prit une plume, signa le contrat et le remit à son vieil ami.

Anatole, confondu, salua, et s'apprêtait à sortir, précédé de sa tante.

Mais, tandis que Blanche rentrait dans la chambre de la marquise, M. de Saint-Laurent saisit le bras du clerc, et le faisant violemment rétrograder de quelques pas :

— Monsieur ! lui dit-il d'une voix pleine d'émotion et de menaces, je croyais que certain article de ce contrat ne serait jamais connu que de votre patron, et de ceux qu'il intéresse !... Mais puisque le hasard vous en a livré le secret, rappelez-vous que si vous en dites jamais un seul mot... je vous tuerai !...

## XI

### Mariage.

Le grand jour était arrivé !... Ce jour où Dieu et les hommes rivent à la même chaîne deux volontés, deux âmes, deux existences, pour ne leur donner, trop souvent, qu'un long et cruel supplice en commun.

Pauvres forçats de l'hymen, obligés de traîner ensemble le lourd boulet des peines

et des misères de la vie !... Là, tout est chagrin !

Mais quelquefois aussi, comme deux amis faisant ensemble un long voyage, les époux vont s'appuyant l'un sur l'autre, s'arrêtant avec joie dans les sites fleuris qu'ils rencontrent, ou se prêtant force et courage dans les embarras ou les dangers de la route... Ici tout est bonheur !

Mademoiselle de Montaran n'était destinée à connaître ni les douleurs, ni les plaisirs de cette double face de l'hymen.

Jeune fille, sous son voile de noce, elle devait rester jeune fille après l'avoir quitté.

Dès le matin du jour qui vient de naître, tout était en mouvement dans le modeste logement de la marquise.

Mademoiselle Prudence avait été priée par le chevalier de présider à la toilette de la jolie mariée ; et la vieille demoiselle, toute fière du rôle important qu'elle remplissait près de la future princesse, s'en acquittait avec un maternel empressement.

Mademoiselle Victoria, mademoiselle Joséphine, et la grosse Juliette elle-même, servaient d'aides de camp à la maîtresse

fleuriste qui commandait en général expérimenté toutes les évolutions de cette grande affaire.

Mais tandis que mademoiselle de Montaran était habillée, parée, coiffée, par les soins de ses anciennes compagnes, son esprit, indifférent à tout ce qui se passait, sentait augmenter, à chaque instant, son trouble et son agitation.

C'est qu'elle allait connaître enfin cet homme mystérieux, ce génie caché, qui depuis quinze jours présidait à sa vie et décidait en maître de son avenir ; c'est qu'elle allait accepter un époux qui semblait ne la demander que pour avoir le droit ensuite de la dédaigner et de la fuir !

Le mariage civil et la bénédiction religieuse devaient avoir lieu le jour même.

Le prince, annoncé par le comte Voromsoff, était attendu d'un moment à l'autre ; et chaque minute qui rapprochait Blanche de cette première entrevue faisait battre plus violemment son cœur.

Le chevalier de Saint-Laurent avait revêtu son plus bel uniforme ; sa jambe, un peu sèche, se dessinait, fière et fringante, dans

un bas de soie blanc, jauni par les années ; une superbe coiffure à frimas complétait cette élégante toilette.

Il devait tenir lieu de père à la mariée, et cette pensée toute simple, qui dans une autre circonstance l'aurait comblé de joie, attristait son visage toutes les fois qu'elle se présentait à lui.

Marianne, prenant sa part des événements dont ce jour était gros, et instruite de la visite du prince, avait voulu rendre au salon de sa maîtresse un peu de son ancien aspect.

Choquée des vides qu'y causait l'absence des principaux meubles vendus au marchand du Temple, ne se préoccupant ni de la nature des objets, ni de leur forme, la bonne fille, *pour boucher les trous*, comme elle le disait elle-même, venait de réunir, d'entasser dans cette pièce tout ce qu'elle avait pu distraire des autres chambres de l'appartement.

C'est ainsi que trois chaises de paille, enlevées à la salle à manger, étalaient leur maigre tournure à côté du vieux fauteuil en lampas de la marquise.

Une sorte de buffet de noyer, ciré, poli,

lustré, avait été traîné à grand'peine par la servante, jusque dans le salon, où il tenait la place d'un antique et charmant cabinet de Boule, disparu avec le reste du mobilier.

Une soupière en porcelaine de Chine, dont les anses trahissaient malheureusement les fonctions ordinaires, s'étalait sur le haut du buffet, avec la prétention de représenter un superbe vase de Sèvres, qui avait suivi le cabinet de Boule.

Mais Marianne, voulant à toute force donner à sa soupière une physionomie d'objet de luxe, l'avait bourrée de toutes les vieilles fleurs artificielles qu'elle avait trouvées dans la maison, essais informes des premiers travaux dans ce genre de mademoiselle de Montaran.

Puis la pauvre fille, trouvant avec raison la table de merisier qui occupait le milieu du salon un peu simple pour la circonstance, l'avait recouverte, par un dévouement magnifique, de la plus précieuse parure qu'elle possédât... une ancienne mante de soie noire, que lui avait autrefois donnée la marquise; mais l'exécution de cette combinaison indus-

strieuse ne répondait pas aux bonnes intentions de Marianne; car les larges festons découpés du mantelet, tombant inégalement de tous les côtés de la table, en faisaient la chose la plus plaisante et la plus grotesque du monde.

C'était dans ce capharnaüm ridicule et misérable, que S. E. le prince Odoart Metzerski, l'un des plus riches et des plus puissants seigneurs de la Russie, possesseur d'un million de rente, parent du czar, allait venir chercher sa jeune épouse, mademoiselle Blanche de Montaran.

Tout est spectacle à Paris.

Les commères de la rue Culture-Sainte-Catherine et des environs guettaient donc depuis le matin avec une vive impatience, à leurs croisées ou sur leurs portes, les événements extérieurs de cette journée dont elles pourraient prendre leur part, tels que l'arrivée du mari, le départ pour l'église, la toilette de la mariée.

L'imagination de ces dames s'exaltant de plus en plus, par les différents rapports de chacune d'elles, avait fini par faire du nouvel époux le digne pendant du prince de Cen-

drillon, avec lequel on lui trouvait plus d'un rapport...

La voiture du mariage devait être entièrement dorée ; ses chevaux, comme ceux du sacre de l'empereur, coiffés de panaches blancs ; et des pages se tiendraient à toutes les portières.

Ce fut donc avec une émotion difficile à décrire, que, vers dix heures du matin, les dignes habitants de la rue Culture-Sainte-Catherine entendirent le bruit d'un équipage roulant avec vitesse, et venant troubler les pacifiques échos de ce silencieux quartier.

Mais la déception fut grande lorsqu'on vit paraître une voiture fort simple, dont tous les stores étaient baissés, et qui s'arrêta presque en face de la maison où l'on attendait le futur.

Le cocher, immobile sur son siége, paraissait avoir reçu des ordres sur ce qu'il avait à faire, car aucune intelligence ne s'établit entre l'hôte de la voiture et lui.

La toilette de Blanche était terminée ; mademoiselle Prudence posa la couronne de fleurs d'oranger sur le front de la jeune fille, à qui sa robe de dentelle, son écharpe dia-

phane, donnaient l'air de ces gracieux fantômes, sylphides de l'air et de la nuit, que le romantique pinceau de Laurence nous montre souvent dans ses poétiques tableaux.

La marquise de Montaran, revêtue, par les soins de sa fille, des derniers débris de son opulence, fut conduite dans le salon et placée dans son unique bergère.

Pauvre et inerte créature, rôle muet dans ce drame imposant dont elle aurait dû être l'âme...

Blanche était assise auprès de sa mère, les mains jointes, les yeux baissés, craignant au moindre bruit de voir paraître celui dont l'attente lui causait une si mortelle terreur.

Quant au chevalier, debout devant la cheminée où petillait par extraordinaire un feu tout à fait inusité, il se chauffait par pure contenance, car la sueur inondait son visage, et son cœur battait presque aussi fort que celui de la jeune fille.

Bientôt un bruit confus éclata sous les fenêtres de la maison. Plusieurs équipages arrivaient successivement; le bourdonnement des voix, le piaffement des chevaux

fougueux, subitement arrêtés, tout annonçait l'approche du prince ; et les commères, cédant à leur curiosité, se précipitèrent en foule à sa rencontre, au risque de se voir renversées par les coursiers effrayés qui se cabraient sous les rênes de leurs habiles cochers.

Le prince descendit le premier; le vieux Voromsoff le suivit.

A ce moment, un des stores de la voiture solitaire qui stationnait en face fut écarté par une main fine et blanche, puis se referma subitement... et tout dans cette voiture reprit son aspect calme et tranquille.

Le prince Odoart fut introduit dans le salon de la marquise.

Blanche se leva, et, sentant la force lui manquer, tremblante, prête à se trouver mal, elle s'appuya contre le fauteuil de sa mère.

Le prince était mis avec la plus grande simplicité ; le ruban d'un ordre étranger ornait seul la boutonnière de son habit noir.

Il était fort pâle et semblait lui-même très-ému.

— Mademoiselle, dit-il en s'avançant vers

Blanche, je regrette vivement que des circonstances indépendantes de ma volonté ne m'aient pas permis de venir vous remercier plus tôt de l'honneur que vous daignez me faire en m'accordant votre main.

L'accent dont furent prononcés ces mots était si touchant et si plein de charme, que Blanche ne put s'empêcher de lever les yeux sur le prince ; mais troublée par le regard doux et mélancolique d'Odoart, elle les baissa aussitôt.

— Monseigneur, dit le comte Voromsoff en s'adressant au jeune homme, j'ai souvent parlé à Votre Excellence de M. le chevalier de Saint-Laurent, l'un des gentilshommes les plus distingués que j'aie jamais rencontrés... J'ose espérer qu'il voudra bien me permettre de vous le présenter.

Le chevalier salua ; mais son front, triste et chargé de nuages, ne se dérida pas.

— M. le chevalier, dit Odoart, je suis déjà votre obligé pour l'affection paternelle dont vous avez entouré mademoiselle de Montaran depuis son enfance, et vous ajouterez encore à ma reconnaissance, en la continuant à madame la princesse Metzerski.

Puis s'approchant de la marquise, et s'inclinant devant elle :

— Dieu m'est témoin, continua-t-il, que je donnerais tout au monde pour rendre à cette vénérable dame les facultés dont le sort la prive en ce moment !... J'espère que des soins éclairés amèneront un heureux résultat et qu'elle voudra bien me pardonner un jour de n'avoir pu attendre sa bénédiction pour m'unir à sa fille.

Se courbant alors jusqu'à la main de la noble infirme, il la prit dans la sienne et y posa ses lèvres de l'air le plus respectueux.

En voyant l'action du prince, en entendant les paroles pleines de convenance et de sentiment qui l'accompagnaient, un profond étonnement se peignit dans les traits de la jeune fille ; car elle ne s'était pas figuré ainsi cet homme, dont la seule pensée ne lui avait causé jusque-là que de l'éloignement et de l'effroi.

M. de Saint-Laurent ne se laissa pas si facilement désarmer et se contenta de répondre au prince quelques paroles froides et polies, tandis que les yeux du jeune homme se portaient presque machinalement d'abord,

et ensuite avec un intérêt mêlé d'une secrète pitié, sur les misères que renfermait le salon de la marquise.

Blanche, qui, pour la seconde fois, s'était hasardée à regarder le prince, surprit le coup d'œil qu'il jetait à toutes leurs pauvretés et le sourire presque imperceptible qui effleura ses lèvres, au moment où il découvrit l'ingénieuse combinaison du mantelet de Marianne, devenu tapis, grâce à l'imagination de la servante.

La jeune fille s'aperçut alors de tous les ridicules arrangements du salon et rougit excessivement en songeant que le prince pouvait lui supposer d'aussi petites idées et un si misérable goût.

Mais l'esprit du prince avait reçu de tout autres impressions que celles-là.

Frappé de la noblesse, de la haute distinction de la marquise, touché des grâces modestes, de la ravissante et frêle beauté de sa fille, Odoart se sentit saisi d'un remords secret, car il comprit en voyant ces deux femmes si dignes de respect et d'admiration, que rien ne pourrait racheter le mal qu'il allait leur faire...

— La cérémonie est pour une heure, dit Voromsoff, et nous sommes attendus à la mairie à midi.

— Je suis aux ordres de mademoiselle... répondit Odoart en saluant sa fiancée.

Dans cette heure solennelle où Blanche allait quitter, jeune fille, la maison de sa mère pour n'y rentrer qu'avec le titre d'épouse, et après avoir disposé, seule, de sa vie et de sa main, l'agitation de mademoiselle de Montaran fut au comble.

Un instant, le courage lui manqua... Tombant aux genoux de la marquise, ses lèvres murmurèrent une fervente prière; elle demandait à Dieu d'inspirer à sa mère une pensée pour sa fille, en ce moment de trouble et d'hésitation.

Ses vœux furent peut-être exaucés; car, à la grande surprise des témoins de cette scène, la pauvre mère leva les bras vers le ciel, les étendit sur la tête de son enfant qui reposait sur ses genoux, et la bénit...

On partit.

Il fallut traverser pour monter en voiture une haie serrée de curieux et de commères, dont les langues se turent à la vue des époux.

Toutes les formules d'admiration furent épuisées ensuite en leur honneur.

Le comte Voromsoff, *l'ex-père Daquin*, attrapa bien quelques égratignures dans la mêlée ; ses jambes surtout, qu'il avait cru devoir exposer encore une fois au grand air, dans sa tenue officielle, ses jambes obtinrent un véritable succès de gaieté, le meilleur et le plus sûr de tous les succès.

L'épicier les réclama pour sa case aux bâtons de guimauve, un tambour de la garde nationale pour les baguettes de sa caisse, messieurs les fils de la portière pour compléter leur jeu de quilles.

Mais si ces piquantes critiques furent entendues par le vieillard, sa stoïcité à l'endroit de son physique n'en laissa rien paraître.

Il prit place, dans le carrosse d'Odoart, à côté de son pupille, tandis que le chevalier montait, ainsi que Blanche, dans un splendide équipage qui précéda celui du prince.

La voiture aux stores fermés quitta son poste d'observation et alla se placer rue du Temple, en face du portail de l'église Sainte-Élisabeth, où devait se faire le mariage religieux.

La cérémonie civile fut sans intérêt.

Le prince, visiblement ému depuis sa présentation à mademoiselle de Montaran, recueilli en lui-même, semblait éprouver un combat intérieur qu'exprimaient seules l'agitation de ses traits et une soudaine sévérité qui les avait envahis.

Muet et sombre, il n'avait adressé que quelques mots de politesse banale à sa future, à qui l'aspect grave et triste d'Odoart avait rendu toutes ses terreurs.

L'église était envahie par la foule.

Le prince et sa fiancée, agenouillés devant le prêtre, tous deux jeunes et beaux, tous deux doués, en apparence, des brillants avantages que donnent l'amour et la richesse, semblaient, aux spectateurs de cet hymen, les plus fortunés des époux.

On eût dit qu'ils entraient dans cette vie nouvelle par la porte d'ivoire. Et pourtant, dans ces deux âmes heureuses en apparence, l'inquiétude et la crainte de l'une, les regrets... le remords peut-être de l'autre, formaient un étrange contraste avec leur recueillement et leur calme apparent.

La sainte voix du prêtre les unit; et,

l'orgue célébra par des accords joyeux le serment qu'ils venaient de prononcer devant le ciel.

Blanche, tremblante, se leva la première ; et, comme par un triste instinct de sa séparation prochaine, elle saisit presque convulsivement la main que lui offrit le prince pour la conduire hors de l'église ; mais au moment où la main de son époux prit la sienne, elle ne put réprimer un mouvement d'effroi en s'apercevant que cette main était mutilée, et qu'un de ses doigts lui manquait !...

Tandis que le prince et la jeune princesse descendaient lentement les marches du portail pour regagner leur voiture, un crieur public, traversant la rue du Temple, faisait entendre ces mots :

« *Voilà le septième bulletin de l'armée française !... contenant le détail du grand combat nocturne et de la victoire remportée par nos troupes dans la plaine d'Astorga !... La mort du maréchal d'A... trouvé frappé d'une balle sur le champ de bataille !...*

Ces paroles étaient à peine prononcées,

que le prince sembla prêt à défaillir, et qu'un cri de désespoir retentit dans la mystérieuse voiture qui stationnait devant l'église Sainte-Élisabeth.

## XII

### L'hôtel.

Le prince maîtrisa pourtant sa vive émotion et reconduisit sa jeune épouse jusqu'à la voiture qui l'attendait ; Blanche y monta la première, et ce fut avec un sentiment presque heureux qu'elle vit, au travers de son voile baissé, ou plutôt qu'elle sentit quelqu'un prendre place à son côté.

Mais quand elle eut le courage d'écarter la

dentelle qui couvrait ses traits, elle se trouva seule dans la voiture avec son vieil ami, le chevalier de Saint-Laurent...

— Et le prince ? s'écria-t-elle avec un accent plein de surprise et de douleur qu'elle ne put dissimuler.

— Le prince, mon enfant, lui dit le chevalier, tu ne dois plus le revoir.

— Plus le revoir !... répondit Blanche qui cherchait à s'abuser elle-même sur l'offensante conduite de son époux ; mais ce n'est pas possible... Il ne m'aurait pas quittée ainsi...

— Ma fille, reprit M. de Saint-Laurent avec tristesse, l'éloignement du prince au sortir de l'autel était une des conditions de votre mariage. Plût à Dieu, ajouta-t-il entre ses lèvres, qu'elle en eût été la seule !... Nous avons *tout accepté*... Il ne reste plus qu'à se soumettre.

Blanche baissa la tête ; une larme furtive, s'échappant de sa paupière, vint tomber sur son bouquet de fleurs d'oranger, qu'elle perla comme une goutte de rosée, le matin d'un beau jour.

Tandis que le chevalier réfléchissait et se

taisait, la voiture brûlait le pavé, et le trajet de l'église à la demeure de la nouvelle mariée devait être déjà parcouru depuis longtemps, sans que le cocher semblât s'occuper d'arrêter ses chevaux, lancés de toute leur vitesse.

M. de Saint-Laurent, s'arrachant enfin à ses pensées, mit la tête à la portière, suivit de l'œil quelques instants le chemin qu'on leur faisait prendre, et ne reconnaissant aucune des rues qu'il traversait :

— Cet homme est ivre ou fou !... dit-il en tirant avec force le cordon attaché au bras du cocher, nous ne sommes pas dans notre quartier !...

Soit que l'Automédon s'attendît à la brusque secousse qu'il reçut, ou que son bras robuste n'en ressentît pas l'impression, il donna, sans se retourner, un vigoureux coup de fouet à ses chevaux, et ceux-ci, redoublant d'ardeur, entraînèrent la voiture avec une nouvelle rapidité.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria le chevalier furieux. Voilà un maraud bien impertinent ! De mon temps, on aurait roué de coups un pareil drôle !... Mais où diable

nous mène-t-il, je vous le demande ?... Nous sommes fort loin de la rue Culture-Sainte-Catherine... la marquise doit s'étonner de notre absence !...

Et il tira cette fois le cordon avec une telle violence, qu'il lui resta dans la main.

Au nom de sa mère, Blanche avait relevé la tête ; l'idée de l'inquiétude que devait éprouver madame de Montaran lui fit partager l'émotion du chevalier.

— Faites-nous reconduire près de ma mère, je vous en prie !... lui dit-elle ; je n'en veux pas rester éloignée un instant de plus !...

Le chevalier baissa rudement les glaces du devant de la voiture et interpella le cocher d'un ton de colère et de menace, dont bien évidemment celui-ci ne voulut pas tenir compte, car, tournant presque à fond de train l'angle d'une rue près de laquelle il se trouvait, le brillant équipage entra triomphalement dans une vaste place et s'arrêta quelques secondes en face d'un fort bel hôtel qui s'ouvrit comme par magie devant lui.

— Mais ce n'est pas ici que nous demeurons !... criait le chevalier, se démenant

dans la voiture, en passant successivement sa tête par toutes les portières... rue Culture-Sainte-Catherine, misérable!... tu en es à deux lieues au moins!

La voiture, après avoir suivi une assez longue cour, arriva devant un fort beau perron, sur lequel M. le comte Voromsoff attendait, entouré de nombreux valets.

Le marchepied s'abaissa, et le comte, s'approchant avec respect de Blanche, lui offrit son bras pour descendre, en lui disant :

— Madame la princesse veut-elle me permettre de l'introduire moi-même dans son hôtel?

— Ma mère? Monsieur, ma mère?... répondit Blanche; c'est près d'elle que je voudrais être conduite.

— Madame la marquise vous attend ici, dans son appartement, reprit Voromsoff; elle y a été amenée par nos soins pendant la cérémonie de votre mariage...

Et faisant signe à un des valets de pied d'ouvrir une double porte tapissée, sous le vestibule même où il se trouvait avec Blanche, il la précéda dans un bel appartement du rez-de-chaussée donnant sur un vaste jardin.

— Son Excellence, dit Voromsoff, en me chargeant d'acquérir cet hôtel pour madame la princesse, a pris la liberté, sauf l'approbation de madame, d'en distribuer lui-même les logements qui ont été décorés d'après ses ordres. On a choisi le rez-de-chaussée pour madame la marquise, en songeant que le jour adouci, tamisé, en quelque sorte, par le feuillage épais des grands arbres qui entourent cette partie de l'hôtel, serait plus convenable pour les yeux encore faibles de madame de Montaran, dès qu'on serait parvenu à lui rendre la vue.

Cette attention délicate et presque filiale, pour la marquise, surprit Blanche qui ne pouvait la concilier avec la conduite du prince envers elle.

Après avoir traversé deux salons meublés avec une rare élégance, la princesse et le chevalier, toujours guidés par Voromsoff, pénétrèrent dans une assez grande chambre à coucher, dont l'aspect confortable décelait des soins minutieux et bien entendus.

Un épais tapis couvrait le parquet; le meuble, en lampas gris perle rehaussé d'agréments bleu de ciel, la tenture en soie grenat

clair, les portières ouatées, les doubles rideaux du lit, tout cela respirait un bien-être que complétait une atmosphère douce et embaumée par quelques fleurs rares placées sur les consoles dans des vases du Japon.

Blanche, en retrouvant sa mère au milieu de toutes ces jouissances si recherchées et si parfaites, ressentit l'une des plus douces émotions de sa vie, et remercia dans le fond de son âme celui qui en était l'auteur.

Le chevalier lui-même ne put s'empêcher de s'écrier :

— Par la mordieu ! voilà qui est merveilleux !... On croirait revoir l'ancienne chambre à coucher qu'occupait madame la marquise dans son hôtel de la place Beauveau !

— *Vous y êtes,* reprit le comte Voromsoff, avec le sourire malin et narquois du *père Daquin*.

— Pas possible ! dit le chevalier... Je n'ai rien reconnu en entrant ici.

— C'est qu'il a fallu changer bien des choses, reprit le comte. D'abord toutes celles que la terreur et la révolution avaient saccagées, et il n'en manquait pas ! Mais le prince, songeant qu'il serait agréable à madame, con-

tinua-t-il en saluant Blanche, de redevenir propriétaire de l'hôtel de ses pères, a pu réussir à l'acquérir, au prix d'assez grands sacrifices ; et quelques états de l'ancien mobilier de l'hôtel nous ayant guidés pour l'ameublement, on est parvenu à le rétablir tel que vous l'avez jadis connu.

M. de Saint-Laurent, cédant à un premier mouvement de reconnaissance pour un pareil procédé, fit un pas vers le comte et lui tendit la main. Mais avant que Voromsoff eût le temps de lui donner la sienne, le chevalier, frappé d'une triste réflexion, s'éloigna du vieillard et s'approcha de la marquise.

Le comte sourit, et voulant utiliser son geste, plongea ses doigts dans la tabatière de M. de Saint-Laurent, qui l'ouvrait en ce moment pour se donner une contenance.

— Mon enfant, dit la marquise à Blanche en prenant sur son sein la jolie tête blonde de la jeune mariée, tu fais des folies... Je ne suis plus là dans mon ancien fauteuil, je le sens bien... celui-ci est plus doux, plus moelleux... C'est une autre étoffe, continua-t-elle en palpant, avec ce tact si fin des aveugles, le tissu qui recouvrait son siége. Je suis sûre

que tu t'es privée de bien des choses, pour que je sois mieux assise... et puis, qu'est-ce que cet autre logement où l'on m'a transportée?... Tu me diras tout cela plus tard, quand je pourrai t'entendre... si je le puis jamais!... ajouta-t-elle avec douleur, et comme épuisée par l'effort qu'elle venait de faire...

En parlant ainsi, elle s'affaissa dans son fauteuil et s'assoupit.

La jeune fille baisa ses cheveux blancs et courut tirer les rideaux d'une des croisées de la chambre, par laquelle un rayon de soleil venait se jouer autour de la figure vénérable de sa mère, comme l'auréole lumineuse d'une sainte martyre.

— Venez, madame, dit Voromsoff à la jeune princesse, venez visiter l'hôtel de votre famille. Nous autres, étrangers, nous ne sommes pas habitués à toutes vos recherches si distinguées, mais votre grâce française corrigera nos erreurs moscovites.

Blanche et le chevalier suivirent le comte.

Le premier étage ouvrait sur une spacieuse bibliothèque, servant à la fois de parloir et de cabinet d'étude ; quelques riches instru-

ments de physique étaient disposés dans cette pièce et semblaient n'attendre que la main du praticien pour produire leurs merveilles.

— C'est, ma foi, bien ça ! dit le chevalier ; voici notre salon de travail, c'est ici que nous faisions nos expériences, le pauvre marquis et moi ; voilà notre mappemonde sur laquelle nous nous rappelions nos longs voyages de mer ; voici nos cartes... notre belle boussole...

Et le bon chevalier, s'asseyant à son ancienne place, mit sa tête dans ses mains, et se trouva, pendant quelques secondes, plus jeune de vingt années.

Le comte ouvrit une porte dont les panneaux étaient ornés de précieuses peintures, et Blanche se vit tout à coup transportée au milieu d'un Eden fleuri, d'une ravissante serre, dans laquelle les plantes des contrées les plus éloignées semblaient retrouver leur sol et leur température.

Cette serre avait la forme et l'apparence d'une allée de jardin, ayant pour dôme une voûte de fleurs.

— Ceci, dit le comte, est d'invention un peu moderne, j'en conviens, et le mauvais

goût russe a dénaturé la gravité du style français ; mais nous avons pensé qu'il fallait une avenue au temple élevé à la déesse de ces lieux, et nous demandons pardon de notre création en faveur du motif.

— Monsieur, répondit Blanche, je ne suis pas habituée à de telles magnificences, et je serais honteuse de toutes les peines que l'on s'est données pour une pauvre fille aussi simple que moi, si vous et monseigneur n'eussiez pas eu la généreuse idée d'ajouter tant de féeries à la magie bien puissante des souvenirs, et de réunir tout cela dans la demeure de mon père.

Ce que le comte de Voromsoff appelait le temple de la déesse méritait ce titre ambitieux, moins par sa richesse que par l'exquise et vaporeuse élégance de cette chambre délicieuse.

Une tenture de satin rose, recouverte d'une transparente mousseline de l'Inde, régnait de toutes parts.

Au plafond étaient peintes des figures aériennes à moitié perdues dans des nuages d'azur, et dont un groupe principal qui en occupait le milieu semblait, par la puissance

du pinceau de l'artiste, se détacher en relief et s'élancer dans l'espace.

Ce groupe céleste soutenait un immense globe d'albâtre, chargé de répandre une lumière douce, calme et mystérieuse, dans ce séjour du sommeil et des songes.

Quelques jolis meubles de bois de rose, ornés de médaillons en porcelaine de Sèvres, complétaient le mobilier de cette fraîche demeure.

Un instant, il faut le dire, les tristes préoccupations de la jeune fille se dissipèrent devant ce nid charmant où l'innocente colombe devait passer sa vie sans bonheur et sans amour.

Mais sa surprise fut au comble lorsque Voromsoff, poussant une fausse porte perdue dans la tenture, Blanche vit étalés, dans le boudoir le plus coquet, les couronnes et les bouquets de fleurs artificielles qu'elle avait composés elle-même dans l'atelier de mademoiselle Prudence, pour la fameuse commande du *père Daquin*.

— Ah ! monsieur, dit-elle au vieux comte avec un sourire angélique, vous n'avez pas voulu que la princesse oubliât l'ouvrière,

pour être bien sûr de la reconnaissance de toutes les deux dans le cœur d'une même personne !

Ce mot de *reconnaissance* blessa sans doute vivement le chevalier, car il fronça le sourcil avec un air d'humeur fort prononcé.

Le Russe s'en aperçut et s'empressa d'engager la jeune femme à l'accompagner au second étage de son hôtel.

Là, tout était simple et sévère. Une première salle d'attente, décorée de quelques portraits de famille, donnait entrée à un appartement principal, celui qu'habitait autrefois le marquis de Montaran, dont on avait religieusement reproduit l'ameublement dans ses détails les plus exacts.

— Je les reconnais !... je les reconnais !... s'écria le chevalier. Blanche, mon enfant, voici le lit de ton père, son bureau, son antique fauteuil ! Voici mieux que tout cela, dit-il en jetant un cri de surprise et de joie, son portrait, peint par Dumont, notre célèbre Dumont...

Et il détacha de la cheminée une fort belle miniature, qu'il mit dans les mains de Blanche.

— Ce médaillon, dit Voromsoff, m'a été

cédé par l'ancien suisse de cet hôtel, vieux et brave serviteur à qui nous avons rendu son poste, et qui avait jadis sauvé le portrait de son maître, lors d'une visite domiciliaire qui fut faite dans cette demeure.

Tant d'attentions, de recherches affectueuses, firent évanouir enfin les dernières préventions de la jeune princesse contre celui qui venait de lui donner son nom ; et ne trouvant pas de paroles pour rendre tout ce qu'elle éprouvait, elle prit la main du vieillard et la serra dans les siennes avec une touchante expression de gratitude.

M. de Saint-Laurent n'en vit rien, car il était, depuis un moment, immobile et comme pétrifié devant une porte qui faisait face à celle de la chambre dans laquelle il se trouvait, et sur laquelle étaient gravés ces mots, dans un riche écusson :

*Appartement de M. le chevalier de Saint-Laurent.*

— Qu'est ce à dire ?... fit-il tout à coup. Est-ce une plaisanterie ? Et pourquoi s'est-on permis d'écrire mon nom sur cette porte ?...

— Pour que vos amis puissent savoir sans peine où vous demeurez, monsieur, répondit simplement Voromsoff. N'est-ce pas d'ailleurs cette chambre que vous donnait votre digne camarade, lorsque vous veniez vous reposer à Paris de vos campagnes navales ?

— C'est vrai ! reprit le chevalier ; mais alors j'étais chez un ami !...

— Vous serez chez deux amies, lui dit Blanche : ma mère et moi... ou plutôt vous serez chez vous, et nous ne nous quitterons jamais !

L'attendrissement gagnait le chevalier ; mais son étonnement fut sans bornes, lorsqu'il retrouva dans ce logement tous ses meubles favoris de la rue du Pas-de-la-Mule.

— C'est un peu fort !... dit-il avec un ton colère et satisfait à la fois ; on m'a déménagé sans ma permission !

— Pour vous emménager ici, M. le chevalier, répondit le comte, la bonne Marianne, que j'avais prise pour confidente, et qui est connue dans votre demeure, m'a servi de complice en cette occasion.

— Ma montre !... mes bijoux !... ma canne à pomme d'or !... s'écria M. de Saint-Lau-

rent, pour le coup véritablement blessé de l'espèce de présent qu'on osait lui faire en lui restituant tous ces objets, vendus pour subvenir aux pressants besoins de la marquise.

— Silence, monsieur... lui dit tout bas Voromsoff ; votre jeune amie serait au désespoir d'apprendre les sacrifices que vous vous imposiez pour elle et sa mère... Au reste, tout cela n'est qu'une avance dont il vous sera facile de vous acquitter, car l'empereur Napoléon, qui n'a besoin que de connaître le mérite pour le récompenser, vous offre le grade de contre-amiral, et l'arriéré de votre paye de capitaine de vaisseau, depuis cinq ans, ce qui vous donne trente mille francs à toucher, sur votre simple quittance, au ministère de la marine.

— Non, monsieur, non, lui dit M. de Saint-Laurent à voix basse et avec fermeté ; rien de vous, ni par vous !

— Je ne donne ni grade ni argent, moi, monsieur, reprit le comte, je vous les annonce, et voilà tout... vous vous arrangerez avec l'empereur !...

Puis, faisant un respectueux salut à la jeune femme, il ajouta :

— Ma mission est remplie... Votre Altesse est installée dans son hôtel... ses gens attendent ses ordres ; voici la clef du secrétaire de sa chambre, qui renferme ses contrats de rente et ses titres de propriété. Je n'ai plus qu'à présenter mes humbles hommages à madame la princesse Metzerski, et à me retirer.

Comme il faisait quelques pas pour sortir, Blanche le retint d'un geste presque suppliant.

— M. le comte, lui dit-elle avec un accent profondément ému, n'ai-je pas l'espoir de revoir le prince pour lui exprimer au moins ma gratitude ?

— Le prince, lui répondit Voromsoff, quitte cette nuit même Paris, et retourne en Russie.

Blanche fut frappée au cœur par cette nouvelle, et le comte s'éloigna.

## XIII

### Drame.

La voiture mystérieuse qui stationnait devant l'église Sainte-Élisabeth, et d'où s'échappa le cri de douleur qui retentit à l'annonce du bulletin de l'armée, ramena la duchesse d'A... au palais de la reine Hortense.

C'était en effet la belle maréchale qui avait accompagné les mariés depuis la de-

meure de Blanche jusqu'à l'autel, assistant, comme une fée invisible, à tous les détails de cette cérémonie qui déchirait peut-être son âme, mais qu'elle avait suivie pour ainsi dire, pas à pas, de minute en minute, préférant aller elle-même au-devant du calice d'amertume, que d'attendre qu'on le lui apportât; car, pour beaucoup d'organisations nerveuses et sensibles, la solitude double les peines, et l'imagination, qu'elle exalte, leur prête des formes plus cruelles que celles de la réalité...

Stéphanie, tout en pleurs, courut à son oratoire... à cet oratoire que le sang d'Odoart lui rendait plus cher encore, et tombant à genoux, elle offrit au ciel l'immense désespoir qui l'accablait, la perte du plus doux avenir, du bonheur le plus désiré, au moment où le sort semblait les lui donner!...

Mais une idée la frappant tout à coup, elle s'écria :

— Je suis folle, mon Dieu!... Quand Odoart eût été libre, la mort du maréchal n'aurait pu m'en rapprocher... un motif terrible et sacré ne l'empêchait-il pas, pour toujours, de s'unir à moi!...

Et ses larmes recommencèrent à couler.

— Le maréchal existe encore, dit une voix au fond de l'oratoire, et je venais vous l'apprendre !

Tremblante, éperdue, la duchesse tourna les yeux du côté d'où partait la voix, et vit, à quelques pas d'elle, la reine Hortense qui lui tendait les bras.

— Ah ! madame, dit Stéphanie en courant tomber aux pieds de la bonne princesse, vous savez mon secret, et vous allez me mépriser !

— Je vais vous plaindre, mon amie !... répondit la reine. Quant à votre secret, il y a longtemps que je l'ai deviné, et que mon cœur en souffre avec vous.

— Il est marié !... dit Stéphanie dont les sanglots redoublèrent.

— Je le sais, reprit Hortense, et ce n'est pas là, ma chère Stéphanie, le seul malheur qui vous atteigne aujourd'hui, car il vous reste un devoir à remplir, un devoir d'où dépendent votre réputation, votre honneur... et auquel l'empereur ne vous pardonnerait jamais de vous soustraire.

Prenant alors la duchesse presque mou-

rante dans ses bras, la reine la conduisit dans le boudoir du pavillon, et, après en avoir soigneusement refermé la porte, elle lui parla ainsi :

— Les bulletins de l'armée sont souvent inexacts ; celui de ce jour s'est un peu trop pressé de publier le décès de votre époux.

« Frappé d'une balle, sur le champ de bataille d'Astorga, le duc allait être broyé sous les roues d'un train d'artillerie qui s'approchait, lorsqu'un mouvement qu'il fit bien à temps, effrayant les chevaux, ils se détournèrent brusquement, et le maréchal fut sauvé de la mort horrible qui le menaçait.

« Tous ces détails viennent de m'être apportés par un exprès que m'a dépêché le ministre de la guerre, en me priant de vous annoncer l'erreur du bulletin officiel.

« Le ministre ajoute que le maréchal, transporté à grand'peine dans une misérable chaumière des environs d'Astorga, est en ce moment dans le plus grand danger ; que la gravité de sa blessure est telle, qu'il peut périr d'un instant à l'autre.

« Et maintenant, ma chère duchesse, votre conduite est tracée : vous devez à votre

époux, au monde, à vous-même, de partir aujourd'hui, sans retard, d'aller rejoindre le maréchal, lui donner vos soins, le rendre à la vie, ou recevoir son dernier soupir! »

— J'irai, madame, dit Stéphanie avec une courageuse résignation, j'obéirai à Votre Majesté!

— Je ne commande pas, mon amie, reprit la reine avec bonté, je conseille... et au besoin, je prie... car je veux que vous conserviez l'estime générale et gardiez pour moi seule la confidence de vos chagrins.

Deux heures après cet entretien, une voiture de poste entraînait la maréchale sur la route d'Espagne; et lorsque, vers le soir, Odoart se présenta chez elle, on lui remit un billet qui ne contenait que ces mots :

« *Je pars... songez à votre serment!* »

Quinze jours s'étaient écoulés depuis le combat nocturne dont nous avons rendu compte.

Le duc d'A..., reconnu par les siens, avait été conduit au hameau le plus proche du champ de bataille, et cet endroit, ainsi que le mandait le ministre à la reine, était une pauvre cabane de paysans espagnols, aban-

donnée par ses habitants, et où régnait la plus affreuse misère.

L'armée française, occupée tout entière au siége d'Astorga, n'avait pu laisser qu'une garde peu nombreuse pour veiller à la sûreté du maréchal, que l'on espérait au reste, chaque jour, pouvoir transporter au quartier général.

Larrey, le célèbre Larrey, cet homme à la main de fer, à la tête de feu, qui marchait à la suite de nos gloires impériales et commençait son œuvre de salut au moment où le canon achevait son œuvre de destruction, Larrey venait d'entrer dans la chaumière du maréchal.

— Impossible, dit-il au valet de chambre du blessé, d'extraire encore aujourd'hui cette maudite balle... l'inflammation est trop forte, le malade est trop faible... les lèvres de la plaie me prouvent que la balle était mâchée... moyen infâme qu'emploient trop souvent la rage et l'exaspération de nos ennemis !...

« On ne peut songer à l'opération en ce moment, le maréchal n'y résisterait pas... et je crains même beaucoup pour cette nuit!...

« Retenez bien ce que je vais vous dire, continua-t-il : je m'aperçois à de graves symptômes qu'un accès de fièvre cérébrale est inévitable... ne vous épouvantez pas des effets cruels qui vont se développer sous vos yeux, du délire, des spasmes violents, des cris de douleur que causent de pareils accidents.

« Je voudrais qu'il me fût permis de ne pas quitter notre brave maréchal; mais vous entendez d'ici le canon d'Astorga, qui fait de nouvelles victimes et m'appelle dans leurs rangs !...

« Au reste, sachant d'avance qu'il n'y avait aucun secours à espérer dans ce pays dévasté, où cette chaumière est la seule qui ait échappé à la ruine de toute la contrée, et prévoyant la situation où je trouverais le malade, j'ai fait préparer la mixture contenue dans cette fiole; *là est son salut!...* car, songez-y bien, si vous omettez d'en faire prendre une cuillerée toutes les heures au maréchal, son sang se glacera dans ses veines, et demain il aura cessé de vivre !

Le canon grondait de plus en plus dans la direction d'Astorga. Larrey s'élança sur son

cheval et courut au galop vers la ville assiégée.

Le jour baissait, et la campagne désolée prenait à chaque instant un aspect plus triste, à mesure que l'ombre descendait sur les plaines jonchées de ruines.

Le tonnerre roulait au loin. Quelques éclairs, perçant la nue, venaient donner aux monceaux de débris qui entouraient la chaumière une physionomie fantastique. De larges gouttes de pluie commençaient à tomber.

Le duc, étendu sur le pauvre grabat de cette masure, ressentait, avec l'extrême susceptibilité des natures souffrantes, les effets du fluide électrique dont l'atmosphère était chargée.

Chaque commotion de la foudre lui imprimait une secousse dangereuse; mais les yeux du moribond ne se détournaient pas un seul instant de son uniforme, déposé sur un escabeau, dans un des coins de la chaumière. On eût dit que son âme tout entière se concentrait dans les regards animés et fiévreux qu'il jetait sans cesse de ce côté.

— Baptiste... murmura-t-il d'une voix

faible, et avec un effort où il semblait dépenser ce qui lui restait de vie ; que t'a dit Larrey ?... Dois-je mourir ici ?...

— M. le maréchal sera sauvé, répondit le valet de chambre, s'il veut prendre exactement le breuvage que voici.

— Donne !... donne !... s'écria le duc en se soulevant sur son séant et tendant la main ; je boirais de l'eau de mer... j'avalerais du feu !... Je veux vivre... pour me venger !...

Baptiste ne comprit pas ; et le malade retomba sur sa couche, brisé, anéanti, par la douleur et l'excès de son émotion.

Un sommeil lourd, profond, presque léthargique, s'empara de ses sens, et le silence de la chaumière ne fut plus interrompu que par des gémissements sourds et étouffés.

Baptiste venait de ranimer les charbons à demi éteints d'un brasero, et d'allumer une lampe grossière, dont le vent qui s'engouffrait par les ais mal joints de la porte menaçait à chaque instant d'éteindre la lumière, lorsque tout à coup il s'arrêta, surpris par un bruit inaccoutumé.

Le roulement d'une voiture se faisait en-

tendre dans le lointain, et se rapprochait évidemment de la chaumière.

Le valet de chambre sortit et aperçut, à la lueur d'un éclair, une chaise de poste roulant avec précaution au milieu des arbres arrachés, des maisons détruites, et des vestiges du combat qui encombraient la route.

Cette chaise de poste s'avançait du côté de la maison et n'en fut bientôt plus qu'à quelques pas.

Alors elle s'arrêta.

Le postillon descendit de son cheval, ouvrit la voiture, et le valet de chambre vit une femme, enveloppée d'une mante épaisse, venir à lui.

— Vous ici... madame la duchesse?... dit Baptiste stupéfait en reconnaissant sa maîtresse.

— Où est le duc?... demanda madame d'A...; le Français, qui me sert de postillon, m'a certifié que le maréchal était dans une pauvre habitation perdue au milieu de cette vaste plaine, et qu'il pourrait m'y conduire.

— Il est là, répondit le valet de chambre en montrant la masure, et madame a bien fait de venir rejoindre monseigneur, car je le

trouve bien faible... et j'ai grand'peur d'un malheur pour cette nuit !...

En ce moment l'orage éclata dans toute sa force ; un violent coup de tonnerre retentit, et la duchesse jeta un cri d'effroi, auquel répondit un cri de douleur dans l'intérieur de la chaumière.

La duchesse s'y précipita, suivie de Baptiste...

Le maréchal était sans connaissance.

Une sueur glacée coulait de son front livide, ses dents étaient serrées, ses yeux ouverts et fixes.

L'orage avait avancé l'accès redoutable prévu par l'habile chirurgien.

— Que faire ?... s'écria la maréchale, dans le cœur de laquelle la pitié pour une telle souffrance effaçait tout autre sentiment.

— Lui donner toutes les heures une cuillerée de cette potion, répondit le valet, en indiquant la fiole ; mais il vient d'en prendre une à l'instant, et dans trois quarts d'heure, seulement, il faudra renouveler la dose ; sa vie en dépend, m'a dit M. Larrey, le moindre retard le ferait mourir !

— C'est bien, reprit la duchesse en regar-

dant sa montre et la déposant sur la table de la chambre, je m'en charge. Allez dire au postillon de dételer les chevaux et de m'attendre ; peut-être nous sera-t-il possible d'emmener demain le duc hors de cet affreux endroit.

Baptiste sortit.

Une pluie froide, qui tombait à grands flots, avait changé l'atmosphère, et la porte qu'ouvrit le domestique en s'éloignant laissa pénétrer dans la cabane un courant d'air humide qui pénétra la jeune femme.

Elle s'entoura de sa mante, s'assit près du lit et attendit le moment d'administrer au moribond le salutaire breuvage.

Des rafales de vent soufflaient tumultueusement autour de la chaumière ; l'ouragan semblait prêt à la renverser sous ses coups.

L'averse battait les murailles ; et l'eau, qui clapotait contre les vitres, ajoutait encore par son bruit monotone à la tristesse de cette scène lugubre.

La duchesse éprouvait une indéfinissable épouvante. Épuisée par les fatigues d'un rapide et pénible voyage, elle était dans cette disposition de corps et d'esprit où les hallu-

cinations les plus bizarres deviennent presque des réalités, où la frayeur se glisse dans l'âme la plus forte... où l'on ressent, tout éveillé, les terribles émotions des cauchemars du sommeil.

Ce fut donc sans comprendre d'abord, qu'elle entendit une voix sourde prononcer son nom presque à son oreille... et ce nom fut suivi d'une horrible malédiction...

— Misérable!... continua la voix; me tromper!... me trahir!... lâchement!... en mon absence!...

Et le duc, se dressant subitement, rejetant ses draps, comme un mort qui secouerait son suaire, se tourna vers sa femme, en attachant sur elle ses yeux hagards qui ne la voyaient pas.

La duchesse, saisie d'effroi, voulut fuir; mais les forces lui manquèrent, et elle retomba sur son siége...

— Écoute, lui dit le duc en saisissant sa main, je sais tout!... L'infâme s'est donnée!... Donnée, entends-tu?... Elle m'a tout pris... sa foi, qui ne lui appartenait pas!... mon honneur, qui m'appartenait!... Sa foi! je n'en veux plus... c'est la foi d'une parjure,

d'une femme perdue !... Mais mon honneur, je le vengerai !... Il y a du sang entre cette femme et moi... et ce sang, c'est le sien !... Je la tuerai !... Je suis son juge devant Dieu... je serai son bourreau devant les hommes !...

Et le duc, proférant un effroyable blasphème, prit le ciel à témoin de son serment.

Stéphanie se mourait.

Sa main délicate, pressée comme dans un étau de fer par la main nerveuse du maréchal, éprouvait une douleur qui seule l'empêchait de s'évanouir.

Bientôt les doigts du moribond se détendirent, ses yeux se fermèrent, le spasme était passé... et la duchesse fut libre.

Elle se leva, et s'appuyant contre les murailles, elle gagnait en chancelant la porte de la chaumière, lorsqu'en passant près de la table où brûlait la lampe, ses yeux tombèrent à la fois sur la fiole qui renfermait le salut du maréchal, et sur la montre dont chaque heure était l'écueil de sa destinée !...

L'heure où le breuvage devait être pris venait de sonner.

Un combat violent s'engagea dans l'âme de l'infortunée duchesse.

Cet époux offensé, qui connaissait son crime, était là, livré sans défense à celle dont il avait juré la mort...

Le laisser sans secours la sauvait !...

Lui rendre l'existence, c'était mourir !!!

La noble femme ne faiblit pas dans ce combat cruel ; et, par un mouvement de résignation sublime, elle saisit la fiole, l'approcha du mourant et en versa quelques gouttes entre ses lèvres serrées et pâles, où bientôt reparut le coloris de la vie... de la vie prête à l'abandonner !...

Quelques instants de silence succédèrent à cette scène ; mais le drame n'était pas fini !... La duchesse devait en connaître la plus terrible péripétie.

Après avoir rempli le devoir sacré que son honneur lui traçait, après avoir retenu sur le bord de la tombe *son bourreau,* comme il le disait lui-même, l'instinct si naturel de la conservation se fit entendre à la malheureuse duchesse...

Elle voulut fuir cette funèbre chambre et s'élança vers la porte pour s'échapper ; mais,

à ce moment elle se sentit saisie par sa robe et ramenée vers le mourant par une force irrésistible.

Le maréchal, dans les yeux duquel semblaient être revenues l'intelligence et la raison, poussa un cri de surprise en reconnaissant sa femme près de lui...

— Stéphanie ici!... dit-il avec un rire ironique et féroce ; Stéphanie!... l'honnête et vertueuse Stéphanie!... l'épouse fidèle et sage!... qui venait assister, sans doute, aux convulsions de mon agonie, pour s'en réjouir ensuite avec son amant!... Par l'enfer! ajouta-t-il d'une voix rauque et tremblante de fureur, ce spectacle-là lui manquera!... Pour cette fois, nous changerons de rôles... ce ne sera pas moi, mais bien elle qui va mourir!...

— Monsieur, dit la duchesse tombant à genoux devant le lit, on vous trompe... écoutez-moi...

— Madame, répondit le duc, les paroles trompent souvent... mais j'ai mieux que des paroles... j'ai des écrits... des écrits que vous reconnaîtrez sans peine... des lettres qui vous ont fait sans doute verser de bien dou-

ces larmes... car elles sont de la main de votre complice !

La duchesse se sentit perdue.

— Cloué depuis quinze jours sur ce grabat de tortures, continua le maréchal, on me croyait en délire toutes les fois que je demandais à mains jointes qu'on m'apportât cet uniforme dont on m'a dépouillé pour panser ma blessure ; mais aujourd'hui j'aurai la force de le reprendre moi-même, car j'ai ma raison pour vous confondre, et mon bras pour vous punir !...

Ce fut alors une lutte effroyable, inouïe, entre les deux acteurs de ce sombre drame.

Le duc s'était précipité hors de sa couche, sanglant, presque nu, traînant après lui la duchesse qui se cramponnait à son bras pour l'empêcher de gagner l'escabeau sur lequel étaient placés ses vêtements, et malgré les efforts de Stéphanie, il avançait à chaque instant d'un pas, vers ce but où tendaient sa rage et sa vengeance.

Rejetant enfin la duchesse loin de lui, par un suprême mouvement de fureur, il atteignit l'habit, le déchira pour s'emparer plus vite des redoutables papiers, s'en saisit enfin,

s'approcha de la lampe, et poussant à leur vue un cri de rage, il s'écria :

— Par l'enfer ! les brigands ont dérobé mes lettres et m'ont laissé mes valeurs !...

Le paroxysme de la colère fut tel, dans cette nature épuisée par la violence de la fièvre et celle de ces émotions, qu'il retomba sur le plancher, sans connaissance et comme frappé de la foudre.

Hors d'elle-même, presque folle, la duchesse s'enfuit de la chaumière.

Peu d'instants après, la fraîcheur du sol sur lequel était étendu le maréchal ranima ses sens.

Jetant autour de lui des regards incertains et troublés, il se demanda si tout ce qui s'était passé n'était pas un rêve affreux... Mais la vue de son uniforme en lambeaux, les papiers épars qui l'entouraient, lui rendirent bientôt la conscience de la cruelle vérité.

Ses doigts, crispés, tenaient encore le fragment d'une lettre, déchirée par l'effort précipité des bandits, lorsqu'ils crurent lui arracher ses valeurs.

Le duc, l'approchant de ses yeux affaiblis, lut ces mots :

— « *Place Beaureau, hôtel de Montaran...*
« *C'est là seulement qu'on aurait la clef de*
« *notre impénétrable mystère!* » . . . . . .
. . . . . .

— Tout n'est pas perdu !... s'écria le maréchal.

A ce moment, on entendit une voiture s'éloigner rapidement de la chaumière.

FIN DU PREMIER VOLUME.

# TABLE

DU PREMIER VOLUME.

---


CHAP. I. Un bal chez la reine Hortense. . . P. 5
II. Nuit d'angoisses . . . . . 25
III. Mademoiselle la marquise. . . . . 59
IV. Le chevalier de Saint-Laurent. . . . 57
V. Une ambassade. . . . . 81
VI. Scène de comédie. . . . . 101
VII. Capitulation de conscience. . . . . 117
VIII. Combat nocturne. . . . . 135
IX. Dévouement . . . . . 155
X. L'article secret. . . . . 175
XI. Mariage. . . . . 189
XII. L'hôtel . . . . . 207
XIII. Drame . . . . . 225


FIN DE LA TABLE.

UN

# MARIAGE

## DE PRINCE.

---

TOME SECOND.

Imprimerie de J. Stienon.

UN

# MARIAGE

## DE PRINCE

PAR

**M. DE SAINT-GEORGES,**

AUTEUR DES MOUSQUETAIRES DE LA REINE, ETC.

---

TOME SECOND.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET C^ie^, LIB.-ÉDITEURS.

**LIVOURNE.** MÊME MAISON | **LEIPZIG.** J. P. MELINE.

1851

# I

## Une prière à deux.

Trois mois s'étaient écoulés depuis le mariage de mademoiselle de Montaran et du prince Odoart Metzerski, et depuis le jour de cette cérémonie, la jeune épouse n'avait plus entendu parler du prince, que le vieux Voromsoff assurait être reparti pour la Russie.

Blanche s'était facilement acclimatée à sa nouvelle fortune. Ce luxe, cette élégance

s'harmoniaient merveilleusement avec toute sa personne.

Elle en jouissait bien peu pourtant, ne quittait son hôtel que pour faire de rares promenades en voiture avec sa mère et le chevalier et continuait tristement sa vie intime... sa vie de jeune fille, sous les lambris dorés de la princesse.

Guidée par les conseils de l'excellent M. de Saint-Laurent, elle employait une partie de ses immenses revenus en bonnes œuvres, que lui dépistait chaque jour le chevalier et dont ce noble cœur suivait les traces avec tant d'ardeur, qu'il s'appelait en riant *le limier des charités de la princesse*. C'était, se disait-il à lui-même, la petite expiation d'une bien grosse faute!

Et lorsqu'il voyait parfois la jeune femme témoigner son admiration pour quelques-unes des merveilles qui l'entouraient : Que deviendra-t-elle, pensait-il aussitôt, lorsqu'elle saura ce que tout cela lui coûte?

Cette idée secrète occupait sans cesse le chevalier; il ne goûtait aucun des agréments de son existence actuelle, et s'il était heureux du bien-être qui entourait ses amies, un re-

gret venait bien vite gâter pour lui ces courts instants de bonheur.

Des sentiments bien contraires se partageaient aussi son âme. Grâce aux soins constants et à l'habileté du médecin allemand, madame de Montaran éprouvait une amélioration sensible dans son état.

Les organes de l'ouïe et de la vue se dégageaient chaque jour davantage des corps étrangers qui en paralysaient les fonctions.

Déjà le docteur annonçait une guérison prochaine des yeux de la malade ; l'autre cure suivrait de près la première ; et le chevalier, tout en sympathisant avec les espérances de Blanche, redoutait l'instant où recouvrant toutes ses facultés, son amie lui demanderait compte de l'union de sa fille !

C'est qu'une mère est si clairvoyante !... C'est que rien ne lui échappe ! Douce et tendre Providence pour ceux qui lui doivent le jour !... La moins douée des qualités de l'intelligence se trouve ingénieuse, forte et habile, dès qu'il s'agit de l'intérêt ou de l'avenir de ses enfants !

Que répondrait-il donc à cette femme supérieure, à cette mère d'une raison si éle-

vée, lorsque viendrait le jour où elle l'interrogerait sur les motifs de la subite opulence de Blanche, lorsqu'elle lui demanderait la cause d'une alliance aussi brillante qu'inespérée?...

Ce jour était prochain.

Le médecin avait déclaré que le nerf optique de la malade se détendrait subitement; que la révolution intérieure qui s'opérait graduellement, et depuis trois mois, dans l'organe de la vue, éclaterait tout à coup, et qu'enfin, d'un moment à l'autre, *la lumière se ferait* pour la marquise.

Par une belle et chaude matinée de juillet, Blanche brodait assise près d'une des fenêtres de la chambre de sa mère, M. de Saint-Laurent lisait attentivement un article du journal de l'empire, et madame de Montaran paraissait endormie dans son vaste fauteuil.

Un léger cri, poussé derrière la jeune femme, lui fit relever la tête... Le chevalier, absorbé par sa lecture, n'entendit rien.

La marquise, les yeux tournés vers le ciel, semblait sortir d'un rêve, tandis que ses lèvres murmuraient les mots entrecoupés d'une fervente prière.

Le cœur de Blanche battit avec force ; l'expression béatique des traits de sa mère, ce regard si longtemps morne et glacé, maintenant plein de feu et de vie, était-ce le miracle promis par le docteur ?... Lazare allait-il sortir du tombeau ?... l'aveugle allait-elle voir ?...

Ce moment d'indécision dura peu...

Par cet admirable instinct de nature, par cet aimant magnétique de l'âme, qui attire l'amour vers l'amour... la mère devina la place qu'occupait sa fille, et se tournant vivement de son côté, leurs yeux se rencontrèrent, leurs bras s'ouvrirent, et Blanche se précipita sur son sein en s'écriant :

— Ma mère!... Ma mère!... Elle me voit!...

Et ses larmes, ses baisers, se confondirent dans un même transport.

M. de Saint-Laurent accourut... ses craintes du passé, ses terreurs de l'avenir, tout s'effaça devant ce spectacle touchant et solennel, et il baisa avec ivresse la main que lui tendit son amie.

Cette première émotion passée, la marquise promena ses yeux sur tout ce qui l'environnait, puis les referma subitement, comme si

la clarté du jour était trop vive pour eux.

— Ma mère !... s'écria Blanche alarmée, ne serait-ce qu'un éclair de bonheur?... et ne m'aurait-elle vue un moment que pour ne plus me revoir?...

Madame de Montaran se leva, les yeux toujours fermés, et, cherchant un appui contre chaque meuble, elle fit lentement le tour de la chambre, en palpant avec soin les murailles et tous les objets.

Ses traits exprimaient une surprise de plus en plus forte à chaque pas de cette étrange promenade...

Regardant alors tour à tour sa fille et le chevalier :

— Je croyais rêver, dit-elle ; mais je suis éveillée... mais tout ce que je vois existe !... Je me retrouve ici, dans cet appartement, comme il y a vingt ans... comme dans mes plus beaux jours !...

Blanche avait tout deviné, et tandis que la noble dame achevait ses pérégrinations et ses découvertes, courant à un pupitre, elle traça quelques mots sur une large feuille de papier, puis s'agenouillant devant la marquise, ainsi que l'ange présentant les tables

de la loi sainte à Moïse, elle déroula son écrit devant les yeux de son excellente mère.

Et celle-ci lut :

*Je suis mariée !... riche, et princesse !...*

Le regard de madame de Montaran s'anima, un sentiment de fierté maternelle le traversa; mais, faisant signe à Blanche de lui donner la plume, elle écrivit au bas du papier cette simple question, qui résumait toutes les pensées de son âme :

*Et heureuse ?...*

Un fer aigu perça le cœur de Blanche ; elle fit un signe affirmatif à sa mère et s'enfuit pour cacher ses larmes.

C'est que la pauvre enfant était loin d'être heureuse !...

Avant qu'il fût question de mariage pour elle, ses années s'étaient écoulées dans une ignorance complète des plus douces jouissances de la vie.

Le mot de mariage, inséparable pour une jeune fille de ceux d'amour et de bonheur, était venu porter le trouble dans cette âme candide et naguère si calme !

Mais bientôt les conditions bizarres de son union, en la dépouillant de tout charme et

de toute espérance de félicité, n'avaient plus laissé dans l'esprit de Blanche que découragement et terreur.

C'est dans de pareilles dispositions qu'elle avait attendu le jour de son hymen ; mais la vue du prince, sa physionomie noble et douce, sa voix sympathique et tendre, cette délicatesse exquise de formes et de langage avec elle et sa mère, ses procédés, ses touchantes attentions, ses égards, ses soins, sa magnifique générosité, tout avait fait naître au cœur de la princesse un sentiment indéfinissable pour elle, de tristesse, de regrets, de charme et d'amertume, que le souvenir d'Odoart augmentait chaque jour, et qui n'était autre chose que de l'amour !...

Un amour d'autant plus dangereux pour la jeune abandonnée, que ne s'en défiant pas, que l'ignorant même, elle se livrait à toutes ses sensations sans chercher à les combattre ou à les vaincre.

Pas un détail de son entrevue avec Odoart qui ne fût présent à sa mémoire, pas une parole du prince qui ne retentît à son oreille !... Cet homme, après avoir traversé sa vie comme l'insaisissable fantôme d'un rêve, lui appa-

raissait sans cesse, évoqué par tous les objets dont son goût délicat l'avait environnée.

Blanche aimait enfin de ce premier amour de vierge, si beau, si doux, si pur, qu'il semble émané de Dieu même !

Cette chambre délicieuse, où tout appelait le bonheur, ne retentissait que de tristes souvenirs, et n'était témoin que de larmes amères... Et la pauvre fleur, qui devait s'épanouir chaque jour plus belle sous les regards brûlants d'un époux, se fanait et mourait oubliée, à l'ombre de la solitude et de l'abandon...

Blanche, trop fière pour laisser paraître le chagrin profond qui la dévorait, affectait vis-à-vis du chevalier une résignation qui trompait et rassurait son vieil ami.

Il la croyait indifférente, car il ne comprenait plus les symptômes de la passion !

Les théories du cœur s'oublient si vite, quand on ne se livre plus à la pratique... aussi la jeune femme, sûre de n'être pas devinée, employait-elle, comme tous les amoureux, sa finesse à ramener la conversation sur son unique pensée.

Elle forçait, par mille détours ingénieux,

le bon chevalier à lui parler du prince; mais la froideur de M. de Saint-Laurent était si marquée sur ce chapitre, ses réflexions à l'endroit d'Odoart dénotaient tant de mauvaise humeur et de prévention, que l'intéressante affligée finit par renoncer à ce cher joujou de son âme souffrante.

Trois mois s'écoulèrent ainsi.

Blanche, dévorant ses pleurs, passant des nuits sans sommeil, dépérissait tous les jours sous les étreintes de cette fatale passion.

La prière, ce refuge des âmes pieuses, ne lui apportait plus le calme, et, après avoir désespéré du bonheur, elle n'espérait même plus en celui qui console des souffrances de ce monde !

La semaine sainte allait finir, et la princesse n'avait pas été s'agenouiller une seule fois au pied des autels.

Le vendredi de cette religieuse semaine, elle voulut accomplir un des devoirs de sa vie de jeune fille, et demanda sa voiture pour se rendre à l'église; mais son cœur découragé sentait qu'une foi bien plus ardente que la foi céleste l'absorberait, même dans le temple du Seigneur... lorsqu'une idée su-

bite vint l'illuminer d'une bien douce joie.

Allons prier pour lui, dit-elle, mais dans le saint lieu où Dieu nous a bénis... là seulement je retrouverai du courage et de la ferveur !

Quelques instants après, elle entrait dans l'église Sainte-Élisabeth.

Le jour commençait à baisser ; ses derniers rayons tombaient des hautes fenêtres du temple sur les fidèles prosternés.

Quelques cierges, pieux *ex-voto,* brûlaient dans les parties sombres de la nef; un silence imposant régnait de toutes parts, et l'autel, dépouillé de ses ornements sacrés, témoignait ainsi du deuil de la chrétienté, pleurant la mort du Dieu fait homme.

Blanche alla se prosterner dans cette chapelle qui lui rappelait son premier et son dernier instant de joie...

Abîmée dans ses pensées, elle se transportait à ce moment solennel où, sa main dans la main du prince, elle jurait d'aimer toujours celui qui ne devait jamais l'aimer !... Elle croyait le revoir, le sentir près d'elle, et la voix si douce d'Odoart retentissait encore à son oreille...

A ce souvenir, ses yeux se mouillèrent de larmes; un soupir douloureux s'échappa de sa poitrine oppressée...

Mais, soit illusion, soit réalité, il lui sembla qu'un autre soupir répondait au sien...

Saisie d'une indicible terreur qu'augmentait encore l'obscurité qui l'environnait, elle se leva toute tremblante, jetant furtivement les yeux du côté où elle avait cru entendre un écho à sa douleur, et, à la faible lueur d'une lampe qui répandait sa pâle clarté dans la chapelle, elle vit près d'elle un homme qui priait et pleurait...

Elle allait s'éloigner... lorsque cet homme lui dit d'une voix pénétrante et triste :

— Puisque Dieu réunit dans les vœux qu'ils lui adressent ceux dont il a joint les destinées sur la terre, ne renoncez pas encore à cette sainte communion de prières et laissez nos deux âmes mêler leurs pensées devant lui...

Blanche avait reconnu le prince Metzerski, et, retombant sur sa chaise, sans force et sans voix, elle se sentit défaillir et perdit connaissance.

Le prince la reçut dans ses bras.

Écartant rapidement le voile qui cachait ses traits, il la regarda pendant quelques instants, comme fasciné par la beauté de cette angélique figure et oubliant l'état de Blanche dans cette involontaire admiration.

Rappelé bientôt à lui-même par l'effrayante pâleur de la jeune femme, il l'assit avec les plus affectueuses précautions, s'agenouilla devant elle et lui fit respirer un flacon de sels qui ramenèrent la vie dans ses traits décolorés.

Blanche, en rouvrant les yeux, rencontra ceux d'Odoart attachés sur les siens avec l'expression de la plus tendre inquiétude.

L'église était presque déserte. Le groupe charmant, perdu dans l'ombre, échappait à la vue des rares fidèles qui priaient encore, et n'avait que le ciel pour témoin de ses violentes agitations.

— Vous sentez-vous mieux?... dit Odoart à Blanche, en approchant ses lèvres de l'oreille de la jeune princesse pour que le son étouffé de sa voix ne troublât point le silence du temple.

— Mieux... répondit Blanche; je ne me suis jamais trouvée si bien!...

Et, comme épouvantée de cet aveu de son âme, elle se détourna pour cacher sa vive rougeur.

— Je n'ose croire, reprit Odoart, qu'une même pensée nous ait conduits tous deux dans le même lieu ; mais j'espérais trouver ici du bonheur, et mes pressentiments, ajouta-t-il en prenant la main de sa jeune épouse, ne m'ont pas trompé !

L'âme de Blanche suffoquait. Cette entrevue si désirée, le sort la lui présentait enfin !... Elle revoyait celui qu'elle adorait, celui à qui elle appartenait devant Dieu et devant les hommes !... Elle allait savoir le secret de son éloignement et de son silence !...

Appelant à son aide son amour et sa douleur, elle voulait parler, lui dire de reprendre ses dons, sa fortune, son titre, ou de venir les partager avec elle...

Odoart à ses genoux semblait l'interroger par les plus tendres regards, lorsqu'une femme... une ombre plutôt, enveloppée de longs voiles noirs, passant légèrement près du prince, le toucha de la main, lui montra la porte de l'église, et disparut.

Odoart, surpris et comme dominé par un

irrésistible pouvoir, allait fuir sur les pas de cette sombre apparition, quand Blanche, s'apercevant de son mouvement et sentant qu'elle allait le perdre encore, se laissa tomber à ses pieds, et, ne pouvant trouver une parole pour rendre son désespoir, joignit les mains devant lui, dans une muette et déchirante prière.

Le prince la releva vivement, la prit dans ses bras, et l'y pressant avec passion :

— Blanche, lui dit-il, *je t'aime!...*

Et il la quitta.

La vie était changée pour la jeune épouse. Chagrin, regrets, terreur de l'avenir, tout s'était évanoui par la magie d'un mot!

C'est que ce seul mot remplissait le cœur de Blanche... c'est qu'il en avait ému toutes les fibres! C'est qu'il avait métamorphosé tout son être!

Blanche était aimée, Blanche n'aimait plus seule!... Que lui importait de souffrir maintenant? Ils souffriraient à deux, puisqu'il lui avait dit : Je t'aime!... et que pourtant il avait dû la fuir.

Désolée en entrant dans le temple divin, elle en sortit pleine d'espérance; et, de re-

tour près de la marquise, elle la serra sur son cœur avec un transport d'ivresse qui semblait répondre à la question tracée par madame de Montaran :

« Ne craignez plus rien pour moi, ma mère, *je suis heureuse !* »

Le lendemain de ce jour, Blanche était appuyée sur le balcon de sa chambre, d'où sa vue distraite parcourait les jardins de l'hôtel.

Tout à coup elle fut tirée de ses pensées par un éclat de rire frais et joyeux, de ce bon rire d'enfant qui met la joie dans les familles et dont tous les âges envient l'insouciance et la gaieté.

Au milieu d'un petit bosquet dont l'ombrage épais faisait une retraite contre les feux du jour, deux beaux enfants, de trois ans au plus, un garçon et une fille, assis sur le gazon, se tenant embrassés, entrelacés comme deux anges du Corrège, paraissaient fort occupés de la composition d'un bouquet de marguerites des prés, que leurs petites mains cueillaient et rassemblaient avec un touchant accord.

Blanche, étonnée de ce gracieux tableau,

mais gênée par le feuillage, voulut voir de près ces deux charmantes figures.

Elle descendit rapidement au jardin, et craignant de déranger ses innocents visiteurs par un apparition trop brusque, elle se glissa sous une allée couverte, afin de s'approcher, sans être vue, des deux jolies créatures qu'elle n'avait fait qu'entrevoir.

Cachée par une touffe de roses sauvages, Blanche admirait depuis quelques minutes les jeux des deux enfants et les douces caresses qu'ils se prodiguaient, lorsqu'un rayon de soleil venant à éclairer le visage du jeune garçon, elle éprouva la plus vive émotion et ne put retenir un cri de surprise en reconnaissant dans ses traits les traits frappants du prince, dont cet enfant paraissait être la vivante miniature.

## XV

### Invitation.

Au cri que jeta la princesse, les deux enfants accoururent.

Blanche saisit le petit garçon, l'enleva de terre, l'approcha de sa figure, sur laquelle il appuya ses lèvres, croyant qu'on lui demandait cette caresse, tandis que la jeune femme, après l'avoir regardé pendant quel-

ques instants avec un trouble croissant, s'écriait : « C'est lui !... c'est bien lui !... Voilà ses traits, ses yeux, ses cheveux blonds bouclés... on croirait le voir !... » Et cette fois, dans un transport qu'elle ne put retenir, ce fut elle qui embrassa l'enfant.

A ce moment parut une femme de trente ans environ, qu'à ses manières et à sa tournure un peu roide il était facile de reconnaître pour une Anglaise.

— Pardon, madame, dit cette femme à Blanche avec un accent très-prononcé, j'ai l'honneur d'être locataire de Votre Altesse depuis six mois ; j'habite le pavillon qui dépend de cet hôtel, avec ces deux enfants, mon neveu et ma nièce... depuis longtemps ils me tourmentent pour venir visiter ce beau jardin qu'ils aperçoivent de nos fenêtres, et cédant enfin à leur désir, j'ai fait demander à votre intendant la permission de les y conduire... mais je m'éloigne, en priant madame d'excuser la liberté que j'ai prise.

Blanche écoutait à peine ; les yeux attachés sur le petit garçon, elle oubliait tout, en découvrant à chaque instant de nouveaux

points de ressemblance avec celui dont l'image était gravée dans son cœur.

— Ces enfants sont de votre famille ? dit-elle à celle qui lui parlait.

— Ce sont deux orphelins, répondit l'Anglaise, que j'ai adoptés à la mort de mon pauvre frère, et que j'élève de mon mieux en France, où la vie est plus douce et moins dispendieuse qu'en Angleterre...

Et, saluant la princesse, elle allait se retirer, lorsque les deux petits êtres, avec cet instinct de l'enfance qui lui fait deviner ceux qui l'aiment et la protégent, enlacèrent Blanche dans leurs bras, décidés à ne quitter ni elle, ni le beau jardin.

— Restez, madame... dit celle-ci à l'étrangère ; cette demeure est bien solitaire... trop solitaire !... ajouta-t-elle avec un soupir ; et la présence de ces enfants lui donnera de la vie et de la gaieté.

Puis, écartant les cheveux blonds du garçon, elle baisa de nouveau son joli front d'ivoire et fit quelques pas pour s'éloigner, afin de ne pas gêner par sa présence les joyeux ébats de ses nouveaux hôtes ; mais la petite fille, courant après elle, saisit sa robe.

et tendant sa joue fraîche et rose, lui dit d'un petit air de reproche adorable :

— Et moi?

Blanche s'aperçut de sa prédilection et en fut presque honteuse. Prenant dans ses mains la tête de Méry, comme son frère la nommait, elle l'embrassa tout aussi fort, sinon, peut-être aussi tendrement que celui-ci.

Ce jeu bizarre de la nature, ce hasard étrange, qui remettait sous ses yeux un abrégé délicat, une sorte de contre-épreuve de celui qu'elle aimait, remplirent l'âme de Blanche d'hésitation et de bonheur.

Chaque matin, elle attendait avec une vive impatience le moment de revoir ses pensionnaires; et lorsque leurs cris de joie les lui annonçaient, elle volait à leur rencontre, s'unissant à leurs jeux, excitant leur douce jalousie lorsqu'elle ne partageait pas également entre eux ses caresses.

Leur tante, bien sûre des soins et de la surveillance de la princesse, les lui envoyait tous les jours et se dispensait souvent de paraître au jardin, à la grande satisfaction de Blanche, qui n'éprouvait pour cette femme qu'une fort médiocre sympathie.

Plusieurs fois elle avait essayé de la questionner sur cette singulière ressemblance, de jour en jour plus sensible pour elle ; mais l'étrangère comprenait difficilement le français et paraissait ensuite tellement surprise des demandes qui lui étaient faites, que Blanche cessa de lui en adresser.

Chacun dans l'hôtel aimait et gâtait les petits voisins, excepté M. de Saint-Laurent pourtant, qui parut fort mécontent en les voyant, et fit tous ses efforts pour en éloigner Blanche, donnant pour raison qu'il ne pouvait souffrir les enfants, et que leurs jeux, leur bruit, troubleraient la maison.

Blanche, par égard pour le chevalier, relégua les deux orphelins dans le jardin; mais ils n'en devinrent pas moins un sujet constant d'occupation pour la pauvre délaissée.

Ses préférences étaient bien un peu pour Edgar, on nommait ainsi le garçon ; mais lorsque, tenant la jolie tête de Méry, elle jouait avec ses longs cheveux bruns, lorsqu'elle admirait ses yeux si purs, il lui semblait retrouver encore dans cet ensemble gracieux comme un vague souvenir d'Odoart.

Se concentrant alors dans ses pensées, les

yeux fermés, pour que rien ne fît évanouir l'ombre aimée qui lui apparaissait, elle restait ainsi de longues heures assise, repassant dans son cœur la courte histoire de son éphémère bonheur, et trouvant toujours pour consolation à ses regrets et à ses douleurs ces mots si chers qu'elle n'avait entendus qu'une fois :

« *Blanche, je t'aime ! !* »

Puis, deux baisers des enfants qui jouaient près d'elle venaient rafraîchir ses joues brûlantes et son extase finissait par cette douce réalité.

Ce fut au milieu d'une de ses mélancoliques rêveries que le chevalier vint lui annoncer un jour la visite du comte Voromsoff.

— Que diable peut-il nous vouloir ?... disait M. de Saint-Laurent en ramenant Blanche du jardin à l'hôtel ; je croyais, je comptais même que nous étions débarrassés pour toujours des politesses du vieux Moscovite, et sa présence ne m'annonce rien de bon!

— Et pourquoi cela, mon cher papa ?... répondait Blanche en lui donnant, pour le calmer, ce titre qu'il aimait tant autrefois ; je reverrai M. de Voromsoff avec plaisir...

et d'ailleurs, continua-t-elle en rougissant, peut-être nous apporte-t-il des nouvelles... de lui !

— Du prince... de ton semblant d'époux ?... reprit le chevalier avec une colère croissante ; je ne puis comprendre que tu y songes encore... et je te croyais plus de résolution et de fierté !

— J'ai promis de l'aimer... répondit Blanche ; et, ajouta-t-elle en souriant, une honnête femme n'a que sa parole.

— Quant à lui, dit M. de Saint-Laurent, il tient fidèlement la sienne... il avait annoncé qu'il ne te reverrait pas et n'a point reparu depuis votre mariage.

— Vous croyez?... fit malignement Blanche qui n'avait rien raconté de son entrevue au chevalier, tant elle redoutait son antipathie pour Odoart.

— Comment ! si je crois ?... Mais à moins qu'il ne te fasse des visites mystérieuses, sous la forme d'un gnome ou d'un sylphe, je pense que tu ne l'as pas aperçu plus que nous ?

Blanche ne répondit rien, car elle avait horreur du mensonge et manquait de cou-

rage pour exposer le prince aux sarcasmes de son vieil ami.

Heureusement on arrivait au salon.

— Madame, dit Voromsoff, je viens vous trouver en ambassadeur; je suis chargé pour vous d'un message de Son Excellence.

Blanche sentit son cœur tressaillir de joie à ces paroles.

— Son Excellence, reprit le chevalier à qui le comte ne s'adressait pas le moins du monde, mais qui était charmé de faire tomber sa mauvaise humeur sur quelqu'un, Son Excellence a daigné se rappeler, en Russie, qu'elle était mariée en France?... C'est véritablement bien aimable à elle!

— Son Excellence ne peut oublier, dans aucun pays, répondit Voromsoff de l'air le plus galant, la charmante épouse qu'il a choisie... mais son souvenir n'a pas eu tant de chemin à faire.. le prince est à Paris.

On ne se douterait guère, continua le chevalier qui voulait à toute force tirer sur l'ennemi, que la même ville renfermât un couple aussi bien assorti, à en juger par les assiduités du mari près de sa femme!

— Monsieur, dit Voromsoff, je regrette

que vous me forciez à vous rappeler les différentes clauses du contrat de mariage de monseigneur et de madame la princesse ; mais, si vous daignez les relire de nouveau...

— C'est bien, monsieur, c'est bien... répondit vivement M. de Saint-Laurent que cette riposte suffoqua, et qui, sous le prétexte assez maladroit d'un éternument qui n'arriva pas, se détourna pour cacher son trouble ; il ne s'agit pas ici de contrat, mais de message... et nous attendons le vôtre.

— Ce n'est pas ma faute, fit malignement le petit vieillard, si le mien n'est pas encore rempli, mais la conversation de M. le chevalier a tant de charmes, qu'il est bien difficile de ne pas s'écarter de son but en l'écoutant...

— Madame, continua-t-il en se retournant vers Blanche qu'une seule pensée captivait, l'espoir de revoir le prince, Son Excellence vous prie de lui accorder une grâce à laquelle elle attache le plus haut prix.

— Une grâce?... dit Blanche de plus en plus agitée.

— Dans toute autre position que la vôtre,

reprit Voromsoff, ce ne serait qu'un plaisir et l'occasion d'exciter une admiration générale... car il s'agit d'une fête brillante à laquelle monseigneur vous supplie de vouloir bien assister.

— Une fête?... s'écria la jeune femme stupéfaite.

— Le prince donne une fête?... reprit l'incorrigible chevalier avec un sourire plein de fiel. Est-ce pour célébrer enfin ses heureuses noces avec mademoiselle de Montaran?

— Le prince ne donne pas de fête, monsieur; mais il doit assister à celle que M. le comte Frochot, préfet de la Seine, offre à la capitale, dans les salons de l'hôtel de ville, en l'honneur du baptême de S. M. le roi de Rome.

— Le prince y sera?... dit Blanche avec un mouvement de joie involontaire.

— Il espère, répondit Voromsoff, avoir l'honneur d'y rencontrer madame la princesse. S. E. l'ambassadeur de Russie, M. le prince Kourakin, doit s'y trouver, et comme il s'étonne qu'un sujet, qu'un parent de S. M. l'empereur de Russie, ne lui ait pas en-

core fait connaître sa jeune et belle épouse, monseigneur désire profiter de cette occasion pour la lui présenter !...

— Très-bien, monsieur, reprit le chevalier, c'est une affaire de pure diplomatie, une question d'étiquette, à traiter de puissance à puissance.

— C'est plus que cela, monsieur, répondit sévèrement le comte, et vous savez, mieux que personne, de quels graves intérêts il s'agit.

Le chevalier se tut encore une fois.

— Que répondrai-je au prince ? demanda Voromsoff à Blanche.

— J'irai, monsieur, répondit-elle avec simplicité, puisque monseigneur le désire.

— Dans trois jours, dit le comte en se retirant, j'aurai l'honneur de venir chercher Votre Altesse, si elle daigne m'accorder la faveur de lui servir de chevalier.

— Tu iras à cette fête, mon enfant, continua M. de Saint-Laurent après le départ de Voromsoff, et tu iras seule, sans ton époux ?... au bras d'un étranger ?... Par le ciel ! est-ce ainsi que la fille des Montaran devait faire sa première entrée dans le

monde ?... Et c'est moi qui suis cause de cette nouvelle humiliation !... Je suis sûr que de là-haut ton noble père me maudit pour avoir fait cet indigne mariage !...

Et courbant son front à cette pensée, le bon chevalier parut en proie à la plus déchirante émotion.

— Mon ami, répondit Blanche en prenant la main du vieillard, le comte est un homme honorable, l'ami de mon mari, et je ne pense pas qu'il y ait rien d'inconvenant à m'en faire accompagner dans cette occasion... Et puis, ajouta-t-elle entraînée par un irrésistible besoin d'épancher son cœur, et appuyant sa tête sur l'épaule du chevalier pour dissimuler sa rougeur, il m'en coûte trop d'avoir un secret pour vous... je l'aime !... Je l'aime de toutes les forces de mon âme, celui que vous accusez sans cesse, et à qui vous regrettez de m'avoir unie !...

Et elle lui raconta la scène de l'église Sainte-Élisabeth.

Ainsi qu'un confesseur indulgent et bon, M. de Saint-Laurent entendit les aveux de celle qu'il appelait sa fille, et l'embrassant avec tendresse, il lui dit :

— Dieu doit sa protection à tant de souffrances, à tant d'amour, mon enfant !... Lui seul peut réparer les fautes les plus irréparables... confions-nous donc à Dieu !

Le lendemain de ce jour, des marchands de toutes sortes arrivèrent à l'hôtel de la princesse, chargés de présents, toujours envoyés par la main magnifique du prince.

Mais, cette fois, il n'en fut pas de ces dons brillants comme de ceux du mariage. Blanche regarda les soyeuses étoffes, les examina, les palpa, les discuta, fit une importante affaire du choix de sa toilette.

Toute simple et candide qu'était la jeune épouse, un secret pressentiment lui disait qu'il s'agissait pour elle d'une bataille décisive ; qu'il fallait vaincre le mauvais sort qui la séparait d'Odoart, briser les chaînes invisibles qui le retenaient loin d'elle et le ramener à ses pieds. Blanche se sentit femme ; elle voulut être belle ; elle voulut plaire et triompher.

Madame de Montaran, surprise du mouvement inaccoutumé de l'hôtel, en avait reçu l'explication dans quelques mots tracés par la main de sa fille.

Elle apprit qu'il s'agissait d'une fête où devait se rendre la jeune mariée ; et la mère, la bonne mère, ce jour là, voulut parer elle-même sa fille.

L'un des premiers soins de la marquise, en apprenant l'union de Blanche, avait été de demander à connaître son époux ; mais le chevalier, qui redoutait de plus en plus une explication positive, l'avait encore éludée, en écrivant sommairement à son amie que le prince s'était vu forcé de faire un long et lointain voyage aussitôt après son mariage. Au reste, ajoutait-il par manière de *post-scriptum*, et mettant comme le disait madame de Staël toute sa pensée dans la dernière ligne de sa lettre, « au reste, il sera toujours bien temps de vous expliquer ce qui s'est passé, lorsque vous pourrez nous entendre. »

Ce fut donc la marquise elle-même qui choisit le costume de sa fille, avec cette intelligence d'auteur qui met en relief tous les détails brillants de son ouvrage et en fait valoir toutes les perfections.

Rien de plus éblouissant, et en même temps de meilleur goût que la ravissante toi-

lette de la princesse Metzerski pour la fête de l'hôtel de ville.

Sa robe, d'une dentelle lamée d'argent, était ornée de plusieurs nœuds de diamants, semés sur le devant de la jupe comme les étoiles dans la voie lactée. Un diadème de pierreries couronnait son beau front dont il semblait l'ornement naturel, tant ce front était empreint de noblesse et de majesté.

Un manteau de cour, s'ajustant à la taille malheureusement un peu haute, selon la mode exagérée de cette époque, ajoutait encore à la royale élégance de cette belle personne.

Le comte Voromsoff, en la voyant, fut stupéfait de tant de charmes.

C'était bien là le véritable type de la grande dame; et tout prince qu'était le prince Metzerski, la dignité russe devait s'éclipser devant la noble et imposante tournure de la simple fille de qualité française.

Le comte Voromsoff le sentit; et malgré son habitude du monde et sa vieille rouerie de courtisan, ce fut avec une sorte d'embarras qu'il s'apprêta à remplir le rôle du chaperon de la jeune princesse.

Ils partirent pour l'hôtel de ville.

Les abords de la place de Grève, les quais, les rues voisines, tout était encombré d'une foule immense que la voiture de la princesse mit plusieurs heures à traverser, pour arriver jusqu'au perron de l'hôtel.

Lorsque les curieux amoncelés virent descendre Blanche de sa voiture, il se fit dans leurs rangs une telle rumeur d'admiration, que la princesse, confuse, rougit excessivement et s'empressa de se soustraire à cette ovation populaire en se précipitant dans le vestibule, où le comte eut toutes les peines du monde à la suivre.

— C'est la princesse Borghèse ! disait un des badauds.

— Non, répondait un autre, c'est la bonne reine Hortense !

— Vous n'y êtes pas, reprenait un troisième, c'est l'impératrice de Russie, venue incognito pour assister à la fête de notre préfet; et le vieux qui la suit, je l'ai reconnu, c'est M. de Talleyrand, un malin, qui mène l'empereur par le bout du nez.

L'orateur n'avait pas fini sa phrase, peu orthodoxe par le temps d'enthousiasme im-

périal qui courait, qu'un poing vigoureux s'appesantit sur son chapeau, ce qui enferma la tête de l'imprudent conteur comme dans un tuyau de cheminée, et une voix formidable lui dit ces mots :

— On ne mène l'empereur ni par le nez, ni par autre chose, entendez-vous, jacobin que vous êtes !... et, comme le plus malin, c'est lui qui mène les autres !

Tandis qu'une discussion semée d'arguments plus ou moins frappants s'engageait au dehors, Blanche et le comte Voromsoff pénétraient dans les appartements où se donnait la fête.

A peine furent-ils entrés, que le murmure d'étonnement qui avait commencé sur la place sembla se propager dans les salons de l'hôtel.

Partout on se montrait avec transport la belle jeune femme. Une haie de curieux se formait sur son passage, et ce fut au milieu de cette avenue improvisée que Blanche et Voromsoff entrèrent dans la salle de réception où se tenaient le préfet et les grands dignitaires de l'empire.

Tout à coup, un jeune homme vêtu d'un

magnifique uniforme, couvert d'ordres étrangers et français, courut au-devant de Blanche, lui prit la main et la conduisit, ou plutôt l'entraîna devant un homme de petite taille, assez replet, et portant l'habit de général.

— Sire, dit-il à Napoléon, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté madame la princesse Metzerski !

## XVI

### Scandale.

La fête donnée par la ville de Paris, à l'occasion du baptême de l'héritier de l'empereur, n'était pas une fête dont les invités, comme ceux du bal de la reine Hortense, eussent été passés au tamis de l'étiquette et de la distinction.

Là, tous les rangs confondus formaient un immense pêle-mêle, une brillante cohue où

se rencontraient les sommités de la ville dans tous les rangs et dans toutes les professions, depuis les sénateurs et les maréchaux de l'empire, jusqu'aux marchands de Paris, dont les épouses, heureuses et fières de jouer une fois dans leur vie à la dame de cour, étalaient un luxe de toilettes, de parures, et surtout de bijoux, d'un goût souvent fort équivoque, mais pour la plupart d'une très-grande valeur.

C'était pour ces rares occasions où Napoléon se trouvait en rapport avec la bourgeoisie de Paris, qu'il gardait le plus de charme et d'amabilité, qu'il dépensait le plus de ces mots heureux dont nous avons tous gardé la mémoire, qu'il développait enfin toutes ses qualités les plus séductrices.

Parlant à chacun de ce qui pouvait l'intéresser, s'informant avec bonté du progrès de tel ou tel commerce, des besoins de telle ou telle industrie, entrant même dans la vie privée de certains chefs de famille, il laissait tous ceux à qui leur bonne étoile l'adressait, ravis, transportés d'en avoir obtenu quelques bienveillantes paroles, et certains de sa puissante et paternelle protection.

C'était donc pour toute la bourgeoisie de Paris une fête de bonheur et d'enthousiasme, que celle où l'on célébrait la naissance d'un enfant dont la France entourait le berceau de tout son amour.

L'empereur avait ordonné que les invitations du préfet fussent nombreuses et largement répandues dans la capitale.

On avait augmenté les appartements déjà très-vastes de l'hôtel de ville, en construisant une salle de bal immense dans une des cours intérieures qui se trouvait de plain-pied avec le principal salon, et l'on avait pu satisfaire par ce moyen au désir qu'éprouvait une partie de la population d'assister à cette splendide solennité.

L'une de nos anciennes connaissances, M. Anatole Simonet, devenu premier clerc de M. Bonami, son patron, n'avait pas été des derniers à se mettre en campagne pour obtenir l'éclatante faveur de paraître à ce bal.

Un pareil honneur devait le placer si haut dans l'estime de MM. les clercs de son étude, et il considérait cet événement comme si glorieux pour son existence entière, que cette idée fixe ne le quittait ni jour ni nuit...

Sa tante, confidente de sa peine secrète et craignant que le bel Anatole ne pût supporter un échec dans ses orgueilleuses espérances, tremblant qu'il n'en n'eût peut-être le spleen ou la jaunisse, sa tante, devenue son alliée dans cette circonstance, et employant habilement ses plus hautes protections, courut chez une danseuse de l'Opéra, qu'elle couronnait de fleurs dans tous les ballets nouveaux, mais dont la mémoire, en fait de payements, était pour le moins aussi légère que les jambes, et faisant bon marché des guirlandes fournies à Flore, ou des bouquets à Vénus, elle obtint, par le crédit dont jouissait l'artiste auprès d'un vieux général de la garde, l'invitation si ardemment désirée par son bouillant et superbe neveu.

Ce fut ainsi que M. Anatole Simonet, premier clerc de M. Bonami, obtint l'honneur de passer la soirée avec S. M. l'empereur Napoléon, roi d'Italie et protecteur de la confédération du Rhin.

Anatole n'est pas le seul personnage de cette histoire que nous devons retrouver à l'hôtel de ville.

Un homme d'un âge mûr, dont les traits

portaient l'empreinte de longues souffrances, décoré du grand cordon de la Légion d'honneur, revêtu des insignes les plus élevés de l'armée, excitait l'attention et la curiosité générales. C'est que cet homme joignait à la plus haute réputation militaire l'attrait d'une circonstance qui avait fixé sur lui l'intérêt du pays.

Cet homme, à la suite d'une grande victoire, avait été compté au nombre des victimes du combat. Paris l'avait cru mort, sur la foi d'un imprudent bulletin, et c'était avec bonheur que tous les amis de la gloire française revoyaient le maréchal d'A... au bal du préfet de la Seine.

Le duc, après trois mois de convalescence, fut ramené dans la capitale; mais pendant ces trois mois, il avait profondément réfléchi sur les cruels événements passés en Espagne, sur les révélations qui lui avaient été faites et dont les preuves n'étaient plus dans ses mains.

Concevant dès lors un projet terrible, mais que le temps seul pouvait réaliser, il s'était armé d'une résolution puissante, inébranlable, telle que pouvait la prendre et la tenir

une âme aussi énergique que la sienne... Il s'était juré de garder pour lui seul les tourments qui le dévoraient, de n'en rien laisser paraître désormais, surtout aux yeux de la duchesse.

Il avait appliqué sur son visage courroucé un masque d'indifférence et de placidité, qu'il ne devait quitter qu'au jour de la vengeance, et ce jour, il l'attendait dans l'ombre, patiemment, comme le tigre guette sa proie, en étouffant les sourds rugissements de sa rage...

Ses lettres avaient presque rassuré la duchesse... il lui parlait de sa maladie... de la scène d'Astorga, comme d'un songe affreux qu'il avait fait dans un accès de fièvre chaude, où, la voyant près de lui, dans son délire, saisi d'une horrible jalousie, il s'était cru trahi par elle... et se rappelait, disait-il, d'avoir poussé l'égarement jusqu'à chercher en sa présence les preuves de son déshonneur, pour le lui faire expier de ses mains.

Baptiste, son valet de chambre de confiance, avait reçu l'ordre de ne jamais convenir avec lui de la visite de la maréchale en Espagne, et celle-ci paya plus tard le valet,

de son côté, pour qu'il ne révélât jamais au duc son furtif voyage.

De retour depuis quelques jours, le maréchal avait continué près de sa femme le rôle commencé dans ses lettres; et tandis qu'il montrait une tranquillité d'esprit bien éloignée de son cœur, chaque jour, chaque heure, réunissant les indices, groupant dans sa pensée tout ce qui pouvait le mettre sur la voie de la trahison, lui faire connaître le complice de Stéphanie, il augmentait ainsi l'arsenal des armes qu'il destinait au châtiment.

La duchesse, ne pouvant croire à tant d'astuce, remerciait Dieu de l'erreur qui lui sauvait l'honneur et la vie!... Quant à la bonne reine Hortense, confidente généreuse de son amie, elle partageait une sécurité qui succédait à de si cruelles alarmes.

La première idée du maréchal, en arrivant à Paris, avait été pour cet hôtel Montaran, où le fragment de lettre qui lui restait semblait promettre la révélation d'un mystère lié sans doute à la perfidie de sa femme; mais il avait tout simplement appris ce qui était connu de tout le monde, le mariage du

prince et de Blanche, l'acquisition de l'hôtel pour la jeune épouse, et la vie calme et retirée qu'y menaient ses habitants.

Le duc, qui n'espérait plus rien que du hasard, s'était rendu, quoique bien faible encore, au bal de M. le comte Frochot, où, pour la première fois depuis son retour d'Espagne, on le voyait en public avec la duchesse.

Les violentes émotions qu'éprouvait Stéphanie depuis quelques mois se traduisaient sur sa belle figure par une blancheur de marbre, à laquelle ses grands yeux noirs donnaient un aspect étrange et fantastique. On eût dit l'ombre de quelque châtelaine du moyen âge faisant une apparition au milieu d'une fête de notre temps moderne.

La réunion de cette femme et de son époux, appuyés l'un sur l'autre, au milieu de ce bal brillant, avec ces dehors affectueux qu'exige le monde et qui sauvent tant d'apparences, n'aurait pu faire supposer qu'entre ces deux âmes si voisines, si rapprochées, il y eût tout un abîme de haine, de terreur et de vengeance, que rien ne pourrait jamais combler...

Odoart, après avoir conduit sa jeune épouse devant l'empereur, dont l'accueil fut charmant, passa le bras de Blanche sous le sien et fit ainsi quelques pas dans les salons, cherchant le prince Kourakin, à qui des motifs graves, ainsi que l'avait dit Voromsoff au chevalier, lui faisaient la loi de présenter Blanche sans retard.

Mais celle-ci, qui n'avait pu contenir sa joie en voyant Odoart venir à elle, en se sentant ensuite appuyée sur lui, en comptant pour ainsi dire avec son joli bras blanc qui touchait le cœur du prince tous les battements de ce cœur qui lui avait dit : Je t'aime !... Blanche éprouvait depuis quelques instants un sentiment de peine, de crainte, d'embarras, de malaise, qui troublait son bonheur et qu'elle ne pouvait réussir à vaincre.

C'est qu'Odoart semblait lui-même contraint et gêné ; c'est qu'au lieu des regards si brûlants qu'il lui prodiguait dans l'église Sainte-Élisabeth, son œil froid et indifférent semblait voir à peine celle que des milliers d'yeux admiraient !... C'est qu'au langage si doux et si tendre du prince dans la chapelle,

avait succédé le ton du respect et de la cérémonie.

Cette soudaine métamorphose fut si douloureuse pour la jeune princesse, qu'elle se prit à regretter d'avoir revu celui qui venait dessécher ainsi par sa froideur toutes les belles fleurs de ses chers souvenirs...

Odoart n'avait pourtant que l'apparence de cette glaciale indifférence.

Depuis son mariage, depuis surtout sa dernière entrevue avec sa jeune épouse, son cœur, par un de ces brusques et tristes revirements des sentiments humains, s'était donné à celle dont il n'avait d'abord voulu faire qu'un instrument de ses projets secrets.

Le remords du mal qu'il devait causer à cette âme angélique, si pure et si chaste qu'on n'avait pas osé lui apprendre le rôle étrange qu'elle jouait dans ce drame inconnu, la pitié profonde que l'innocente enfant lui inspirait, faut-il le dire aussi, la contrainte cruelle que lui faisait éprouver un autre amour, les dangers, les douleurs incessantes, les agitations continuelles, les difficultés sans nombre dont il était environné, tout avait fait réfléchir le

prince sur d'anciens sentiments qu'il croyait naguère être éternels... et quand un amant réfléchit, quand la raison se met en tiers entre lui et la passion, il n'aime plus... ou il est bien près de ne plus aimer !...

C'était donc avec un vif empressement qu'Odoart saisit l'occasion, occasion forcée d'ailleurs par des motifs qui se révèleront plus tard, de revoir Blanche à ce bal ; mais à peine avait-il fait quelques pas avec elle, à peine avait-il pu mêler son admiration à l'admiration qu'excitait sa charmante compagne, qu'il s'était senti saisi d'étonnement et d'effroi.

Ses yeux venaient de rencontrer ceux de la maréchale d'A..., si pleins de trouble, que les paroles qu'il allait adresser à Blanche étaient expirées sur ses lèvres.

Le prince avait à peine vu la duchesse depuis le retour du maréchal, et quoique rassuré sur ce qui s'était passé entre elle et son époux, il n'aurait jamais pensé qu'elle fût venue à cette fête où le conduisait un devoir rigoureux en réalité et dont pourtant sa tendresse pour la jeune princesse était le secret complice.

Mais à la vue de cette intéressante et malheureuse femme, Odoart éprouva la plus cruelle anxiété. Placé entre deux existences, qui toutes deux attendaient de lui cet amour qu'il sentait ne pouvoir plus donner qu'à une seule... ses gestes, ses regards, ses moindres paroles, devenaient autant de coups de poignard pour l'une ou l'autre... et de là cette froideur subite, ce maintien compassé, qui navraient Blanche et lui causaient une si pénible surprise.

Au moment où la duchesse d'A... avait aperçu le prince, le frémissement involontaire qu'il éprouva, le redoublement de sa pâleur, n'échappèrent point au maréchal; et, suivant du regard le regard ému de sa femme, il remarqua le prince et intercepta presque au passage le courant magnétique qui s'établit spontanément entre les deux amants.

Ce fut un premier indice qu'enregistra sa jalousie.

— Comment nommez-vous le jeune Russe qui donne le bras à cette jolie personne? demanda-t-il du ton le plus naturel à Caulaincourt qu'il venait de rencontrer.

— Le prince Metzerski, répondit celui-ci, un Russe d'une grande naissance, homme à bonnes fortunes, dit-on, et dont la dernière aventure a fait grand bruit à Paris !

— Quelle aventure ?... demanda le duc en serrant le bras de sa femme sous le sien, car il la sentait prête à lui échapper par un mouvement subit et involontaire.

— Ma foi, dit Caulaincourt, c'est héroïque et digne d'un chevalier français !... On prétend que, surpris une nuit par un mari, le prince n'eut que le temps de se réfugier dans une pièce isolée de l'appartement où on l'enferma d'une façon si brusque et si rapide, qu'un de ses doigts fut écrasé dans la porte et qu'il eut le courage vraiment admirable de ne pas pousser un cri, pour ne point compromettre sa maîtresse.

— Voilà qui est prodigieux !... dit le duc avec le même sang-froid et en pressant de plus en plus le bras de la maréchale qui cette fois serait tombée sans cet appui. Et comment a-t-on su ce magnifique dévouement ?

— Par notre célèbre chirurgien Dubois, appelé la nuit même pour faire l'amputation

du doigt au blessé, et qui surprit cet étrange secret dans le délire de sa fièvre... Mais l'habile chirurgien, qui racontait cette aventure chez l'empereur, a obstinément refusé de nous nommer les autres acteurs de ce sombre drame.

— Tant pis! continua l'impitoyable maréchal ; nous aurions bien ri du pauvre époux ! C'est si plaisant un mari trompé, si ridicule!... Au reste, on ne voit que cela, et nous autres gens en pouvoir de femme, nous devons nous applaudir d'être aussi bien partagés que nous le sommes, vous et moi!... N'est-ce pas, M. de Caulaincourt ?

Caulaincourt salua la duchesse; mais en relevant les yeux sur elle, il la vit presque évanouie au bras de son mari.

— Madame la duchesse se trouve mal?... dit-il.

— Ce n'est rien... un peu de fatigue, sans doute... répondit le maréchal, la trop grande chaleur, peut-être... et nous allons nous retirer.

Entraînant alors la pauvre femme presque mourante, au travers des flots de la foule qui s'écartait avec respect sur son passage en le

reconnaissant, il la conduisit jusqu'au vestibule d'où il fit appeler sa voiture.

— Madame, lui dit-il en l'y faisant monter, l'excès des plaisirs ne vaut rien pour une santé aussi délicate que la vôtre... vous vous êtes assez amusée pour ce soir!... Rentrez à l'hôtel et reposez-vous... Quant à moi, qui me porte à merveille, je retourne au bal.

Et donnant l'ordre de fermer la portière, il regagna les salons, espérant obtenir de nouveaux détails sur l'aventure qu'on venait de lui raconter, car les traces sanglantes trouvées autour du pavillon qu'habitait la duchesse, et dont lui parlait Pierre, le gardien du palais, dans la lettre qu'il en avait reçue en Espagne, lui revenaient en mémoire et commençaient à porter la lumière dans ces épaisses ténèbres. . . . . .

. . . . . .

Le mouvement de la fête ayant éloigné le prince de la maréchale d'A..., Odoart se sentit un instant soulagé du poids qui l'oppressait.

Quelques mots pleins de douceur et d'affection qu'il dit à Blanche dissipèrent les nuages qui se groupaient sur le front de la

jeune princesse, son cœur se sentit renaître, elle retrouvait ces accents si doux qui la charmèrent dans leur dernière rencontre; et lorsque Odoart la présenta au prince Kourakin, elle avait repris cet éclat de beauté qu'augmentaient encore les impressions heureuses de son âme.

Une circonstance frappa Blanche d'étonnement dans cette entrevue.

Le prince, tout en lui faisant l'accueil le plus flatteur, dit à demi-voix ces mots étranges au prince Metzerski :

— « C'est mieux qu'un devoir, c'est un « bonheur de réparer ses fautes, quand celle « qui les a partagées est aussi digne d'une « pareille alliance que la charmante prin- « cesse. »

Blanche n'était pas encore revenue de la surprise que lui causait ce langage, lorsque le comte Voromsoff, accourant, dit vivement à Odoart :

— L'empereur qui va s'éloigner demande Votre Excellence.

— J'y cours, répondit celui-ci en priant Voromsoff d'offrir son bras à la jeune femme.

On se trouvait à ce moment près d'un petit

salon assez retiré, voisin d'un immense buffet où les bons bourgeois de Paris fêtaient joyeusement le champagne de M. le préfet.

Blanche et le comte entrèrent dans ce salon où la jeune princesse, émue encore de ce qu'elle venait d'entendre, pria Voromsoff de la laisser s'asseoir quelques instants.

Le comte, remarquant l'agitation de Blanche, sortit pour lui chercher quelques rafraîchissements que le buffet ne pouvait lui offrir, car les rafraîchissements des convives qui l'entouraient ne se composaient que de vins capiteux et de punch brûlant.

Plusieurs de ces messieurs, dont les propos animés témoignaient de leurs fréquents hommages au dieu Bacchus, étaient à l'une des petites tables portatives dressées çà et là près du buffet et la plus rapprochée du salon où Blanche attendait Voromsoff.

L'un des plus bruyants convives qui, après avoir dansé force contredanses et gigues, était venu retremper sa vigueur dans ce repas improvisé, M. Anatole Simonet, se faisait remarquer par sa faconde et sa jactance ordinaires.

— Avez-vous admiré la belle princesse

Metzerski? disait un des joyeux viveurs. Quelle beauté!... Quelle noblessse!... Comme on voit bien que cette femme-là doit avoir du sang royal dans les veines!

— Allons donc! reprit Anatole; mais je la connais, je ne connais qu'elle!... C'est une pauvre fille, ouvrière chez ma tante la fleuriste!

— Bah! s'écrièrent les auditeurs; Anatole rêve, il ne sait ce qu'il dit!

— Je ne sais ce que je dis?... répondit le premier clerc en avalant coup sur coup deux verres de champagne; c'est si vrai, que ma tante l'a demandée en mariage pour moi... mais elle a eu la délicatesse de me refuser et j'en remercie Dieu tous les jours!

— C'est un peu fort, reprit un des assistants, et pourquoi cela?

— Oui, pourquoi cela? dirent-ils tous en chœur; Anatole est ivre pour s'applaudir d'un pareil refus.

— Pourquoi? dit celui-ci chez qui le vin, s'unissant à la colère, faisait perdre complétement la tête; pourquoi?... C'est que je ne veux épouser qu'une honnête fille et que celle-là ne l'était pas!

Un cri de douleur, presque étouffé, se fit entendre dans le salon voisin.

— Anatole est un calomniateur !... reprirent toutes les voix à la fois; c'est affreux, c'est indigne d'attaquer ainsi l'honneur d'une femme !

— Ah ! c'est indigne ? répliqua le clerc de plus en plus animé ; je suis sûr de ce que j'avance !... J'en suis matériellement sûr, puisque j'ai copié moi-même son contrat de mariage, et qu'elle a reconnu, par ce contrat, deux enfants naturels qu'elle a eus du prince avant de l'épouser !

Ces paroles étaient à peine prononcées que la malheureuse princesse, s'élançant du salon pâle et hors d'elle-même, s'écria d'une voix déchirante à qui la honte et le désespoir prêtaient seuls des forces :

— Monsieur, vous êtes un infâme d'oser me déshonorer ainsi ! !...

Et elle tomba sans connaissance. . . . .

. . . . . .

Le duc d'A... avait été témoin de toute cette scène.

## XVII

### La loi russe.

Blanche fut ramenée dans son hôtel par les soins du comte Voromsoff.

Le bruit de l'injure faite à la princesse Metzerski se répandit promptement dans le bal, et l'auteur de cette grossière insulte, M. Anatole Simonet, encore tout étourdi de la subite apparition de Blanche, n'eut que le

temps de se soustraire par la fuite à l'indignation générale.

La nuit de la jeune femme fut affreuse. Une sorte d'anéantissement, de prostration physique et morale, accablait tellement ses forces et son intelligence, que les songes et la réalité se confondant entre eux dans son esprit, elle finit par ne plus distinguer l'erreur de la vérité, et s'endormit d'un sommeil profond et douloureux.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, après quelques heures de ce pénible engourdissement, elle vit une personne assise au chevet de son lit.

— Madame, lui dit cette personne avec un accent étranger, prévenue de l'indisposition de Votre Altesse, j'étais venue savoir de ses nouvelles, comme sa dévouée locataire; madame votre mère, qui vous quitte à l'instant, m'a priée de la remplacer près de vous pendant la visite du docteur allemand, *qui doit faire ce matin même, sur l'ouïe de madame la marquise, une expérience décisive;* et je suis si reconnaissante de vos soins pour mes jeunes parents, que je me trouve heureuse de pouvoir vous être bonne à quelque chose.

La voix de cette femme, lui rappelant les deux orphelins, frappa vivement Blanche, au moment où ses tristes souvenirs de la nuit lui revenaient en foule.

Les paroles d'Anatole résonnaient encore à son oreille... une clarté subite l'éclaira tout à coup.

— Merci, dit-elle à cette femme, attendez-moi, je vous prie, quelques instants dans mon boudoir,... j'ai à vous parler.

Puis, sonnant une femme de chambre, elle s'enveloppa dans un peignoir et s'élança vers l'appartement du chevalier.

M. de Saint-Laurent était sorti pour une affaire bien urgente, sans doute, car, après avoir appris par M. de Voromsoff l'aventure du bal et s'être assuré que l'état de Blanche n'offrait aucun danger sérieux, il avait quitté l'hôtel au petit jour, en laissant sur son bureau, et placé d'une manière apparente, un paquet de papiers assez volumineux, à l'adresse de la princesse Metzerski.

Blanche l'aperçut, rompit l'enveloppe et trouva deux écrits.

Sur l'un étaient tracés ces mots :

*Ma confession.*

L'autre portait ce titre :

*Contrat de mariage du prince et de la princesse Metzerski.*

Blanche ouvrit le contrat.

Sa main tremblait... son regard était trouble...

Quoique ne doutant pas que le neveu de la fleuriste eût fait un odieux et impudent mensonge... elle avait besoin de s'assurer, par elle-même, que rien de semblable à ce qu'avait dit cet homme n'existait dans son contrat.

Le parcourant donc avec rapidité, cherchant dans ses nombreux paragraphes celui qu'elle se croyait bien sûre de n'y pas trouver, ses yeux tombèrent enfin sur un article portant ce titre :

*Convention expresse entre les deux époux.*

« Mademoiselle Blanche de Montaran se « reconnaît, par le présent, mère de deux « enfants qu'elle a eus du prince Odoart « Metzerski, avant son mariage.

« Ces enfants, enregistrés à l'état civil avec « la déclaration de *mère inconnue,* ont été bap-

« tisés à l'église de Saint-Philippe-du-Roule,
« sous les noms d'*Edgard* et de *Méry*. »

La surprise, l'effroi, le désespoir qu'éprouva la malheureuse princesse en lisant ces mots, ne peuvent se décrire ; et ce ne fut qu'à plusieurs reprises qu'elle parvint, au travers de ses larmes, à prendre connaissance du contenu de cet infâme article !...

Tout lui fut révélé !... La ressemblance du prince et de ces enfants arrivés si fortuitement auprès d'elle, le mystère de ce mariage, si magnifique et si surprenant... l'éloignement de cet homme qui la fuyait au sortir de l'autel... car il ne l'avait choisie que comme l'instrument de ses projets secrets, et ses projets accomplis, il la répudiait sans égards, sans remords, sans pitié !...

L'infortunée rougissait de honte en songeant au méprisable rôle qu'on lui avait fait jouer. Une ardente curiosité la pressait de connaître le mot de cette odieuse énigme ; elle pensa qu'elle le trouverait dans l'écrit du chevalier, elle l'ouvrit d'une main tremblante, et lut :

*Ma confession.*

« Peut-être ne te reverrai-je plus, ma fille... mais avant de te quitter pour jamais, sans doute, je veux implorer à tes genoux le pardon de mon crime... car c'en est un bien grand d'avoir trafiqué de ta sainte innocence... de t'avoir perdue à ton insu !

« Je suis seul cause de ton malheur et je m'en accuse à Dieu et à toi.

« Je repoussai longtemps, avec une horreur profonde, les offres indignes qui m'étaient faites !... La santé de ta mère... ton vœu sublime de lui rendre les facultés dont elle était privée, au prix même de ton bonheur, l'horrible misère qui vous serrait de toutes parts dans ses griffes de fer, tout cela me trouva faible... je cédai ! Mais je n'eus pas le courage de te révéler le sacrifice qu'on te demandait... je te trompai... j'abusai de ta noble confiance, en éloignant de tes regards ce fatal contrat où tu signais, sans t'en douter, ta honte et ton déshonneur !

« Et voici le motif de cette odieuse union :

« Une loi russe, dure et implacable comme toutes les lois de ce pays, veut *qu'un père*

*ne puisse reconnaître ses enfants naturels qu'en les légitimant par le mariage avec celle qui leur donna le jour.*

« Le prince Odoart Metzerski, pressé d'ailleurs par l'empereur de Russie, dont il est parent, de se marier dans sa patrie, ne pouvait épouser la mère de ses enfants, mariée elle-même en France !...

« Pour conserver à ceux-ci ses titres et son immense fortune, il fallait trouver une jeune fille qui fût censée avoir eu de lui ces enfants avant leur union... et l'on te choisit !... »

Blanche s'arrêta, cachant sa figure dans ses mains... mais tout à coup une pensée plus amère, plus poignante encore que toutes celles qui l'accablaient déjà, perçant en quelque sorte le nuage de sainte pudeur qui entourait la pure jeune femme, vint jeter une nouvelle douleur dans son âme.

Odoart n'était pas même libre en s'unissant à elle !...

Celle qu'il avait rendue mère vivait encore... près de lui, peut-être... armée de tout son pouvoir, de toutes ses exigences !...

On lui avait prêté, à elle, pauvre victime

vouée à la honte, un époux de quelques heures... et on le lui reprenait ensuite, comme un dépôt confié sur lequel un ancien amour conservait son empire et ses droits !...

A cette idée qui révoltait plus encore son cœur que sa fierté... à cette autre injure qui rabaissait à la fois et la femme et l'épouse, Blanche sentit son accablement s'effacer devant sa dignité si cruellement blessée.

Le noble sang de ses ancêtres reflua vers son cœur, et l'humiliation, la douleur, l'amour, disparurent devant un seul sentiment... la haine !...

La haine, pour cette femme, complice de ses tourments, cause secrète du double affront qui lui était fait !...

A ce moment, un valet se présenta et lui remit un billet contenant ces mots :

« La maréchale d'A... supplie madame la princesse Metzerski de la recevoir un instant... il s'agit de la vie de tout ce qui lui est cher ! »

Sans la dernière phrase de cette lettre, Blanche aurait refusé cette visite inoppor-

tune ; mais quelque étrange que cela fût, elle pensa qu'il pouvait être question de sa mère, sa seule tendresse maintenant au monde, et, donnant l'ordre qu'on fît entrer la maréchale au salon, elle descendit.

La prétendue tante des enfants l'attendait dans sa chambre.

— Je sais tout !... lui dit Blanche avec un accent de mépris profond ; je connais la ruse infâme dont vous avez été l'agent !... Sortez d'ici et ne reparaissez jamais dans cet hôtel !

Cette femme fut au moment de répondre ; mais elle se contint et partit en lançant à la princesse un regard plein de fureur et de vengeance.

Edgard et Méry étaient venus rejoindre l'étrangère, et ne comprenant pas le congé qu'on lui donnait, ils se jetèrent joyeusement au-devant de Blanche qui, les éloignant d'elle, traversa rapidement la chambre, en ferma la porte et entra dans le salon.

Les enfants, étonnés, la regardèrent sortir avec leurs grands yeux remplis de larmes ; puis, l'insouciance de leur âge effaçant rapidement ce chagrin, ils s'assirent sur le tapis et se mirent à jouer.

Il y eut un instant de silence lorsque les deux dames furent en présence ; mais un cri de douleur, échappé de la poitrine oppressée de la duchesse, le rompit bientôt, et franchissant l'espace qui la séparait de sa jeune rivale, elle alla tomber à ses pieds en levant les mains vers elle, dans l'attitude de la plus suppliante douleur.

Blanche, surprise, voulut la relever.

— Laissez-moi, lui dit la duchesse, laissez-moi vous implorer, ainsi que je prierais un ange sauveur et miséricordieux de prendre pitié de moi !... Laissez-moi vous conjurer à genoux de m'accorder le pardon du mal que je vous ai fait !...

— Expliquez-vous, madame, répondit Blanche d'une voix émue ; je ne vous connais pas...

— Je le sais, dit la duchesse; mais un mot vous révélera ma faute et me vaudra tout votre mépris... je suis la mère des enfants du prince Metzerski !...

— Et vous osez, dit Blanche en reculant avec une terreur dont elle ne fut pas maîtresse, vous osez vous présenter devant moi?

— J'oserais tout, s'écria la maréchale avec

un accent déchirant, pour sauver la vie du père de mes enfants !

— Madame, reprit la princesse, je ne veux rien entendre de vous !... Votre présence ici met le comble à l'outrage que m'a fait celui dont vous me parlez !... Il m'a ravi plus que la vie, à moi, il m'a pris mon honneur, entendez-vous !... Mon honneur, qui vaut mieux que la vie !... Et mon cœur n'a pas de pitié pour ceux qui n'en ont pas eu de moi !...

— Écoutez-moi, lui dit la duchesse en se traînant jusqu'à elle et saisissant sa main qu'elle inonda de ses larmes... le plus sévère des juges... Dieu lui-même écouterait une coupable avant de la condamner... et je vous conjure de m'entendre !...

Blanche fit un mouvement pour s'éloigner.

— Au nom de votre mère ! continua la duchesse.

— Ne prononcez pas le nom de ma mère, madame !... répondit Blanche ; ma mère... ma pauvre mère, mourrait de douleur si elle connaissait la honte de son enfant !

— Eh bien ! reprit la maréchale, en son

nom, à lui!... à lui qui ne m'aime plus... je ne le sens que trop... et qui vous aime, vous!... qui vous aime de toutes les forces de son âme... et comme il ne m'a jamais aimée!... Au nom de ses remords de vous avoir trompée!... au nom de sa douleur en se voyant séparé de vous, écoutez-moi!...

« Ah! madame, continua la pauvre femme dont les sanglots redoublèrent, l'aveu que je vous fais de sa tendresse, moi qui l'adore encore, n'est-il pas un châtiment bien cruel déjà de mes torts envers vous?... »

— Mais que voulez-vous donc de moi, madame? dit Blanche dont le cœur se sentait ému par cette déchirante douleur.

— Ce que je veux de vous?... Sa vie, la vie d'Odoart!... de votre époux!... Le duc d'A..., mon mari, a des soupçons!... Il fut témoin, hier au soir, de votre juste indignation, en vous entendant repousser l'outrage que l'on osa vous faire... et ce matin, ces mots effrayants sont sortis de sa bouche :

« Ou le prince Metzerski a eu ses enfants de sa femme, qui les nie... ou il les a eus de vous, qui les allez voir en secret... et dans ce cas, aujourd'hui même, je l'aurai tué! »

— Le tuer !... dit Blanche avec horreur.

— Depuis trois mois, répondit la duchesse, le fer de sa vengeance est suspendu sur ma tête !... S'il ne s'agissait que de moi, j'attendrais ses coups sans frémir... à présent surtout qu'il me faudrait vivre sans être aimée !... Mais le voir périr, lui si jeune, lui si plein d'avenir !... Sauvez-le, madame !... ajouta-t-elle d'une voix suppliante ; sauvez-le, non pour moi, mais pour vous qui pouvez encore être heureuse... car comment ne serait-on pas heureuse avec son amour ?...

La maréchale achevait à peine ces mots que les pas de plusieurs personnes retentirent dans le salon voisin...

— Je vous répète, M. le comte, disait une voix forte et dure, que je veux voir la princesse... et je la verrai malgré vous, malgré tout le monde !...

— Le duc !... fit la maréchale en pâlissant. S'il me trouve ici... tout est perdu !...

— Là, madame, entrez là... dit Blanche en ouvrant sa chambre à coucher d'où s'échappèrent les deux enfants qui, passant devant leur mère sans la voir, vinrent entourer la princesse de leurs bras...

La duchesse s'arrêta un instant sur le seuil de la porte, les regarda quelques secondes avec une touchante expression de tendresse et de douleur, oubliant son danger dans cette douce contemplation... et ne disparut qu'au moment où la portière du salon se soulevait.

— Pardon, madame... dit le comte Voromsoff en entrant et précédant le duc ; j'ai rencontré M. le maréchal à la porte de votre hôtel, comme j'y venais moi-même pour m'informer de votre santé, et M. le maréchal a tant insisté pour avoir l'honneur de vous voir, que je n'ai pas cru devoir refuser plus longtemps de vous le présenter.

A ce moment la marquise de Montaran entra... Ses yeux brillaient d'une douce joie qui contrastaient avec la sombre tristesse de la jeune femme...

La bonne mère voulait causer une douce surprise à sa fille...

. . . . . .

Elle salua les deux visiteurs et vint s'asseoir près de Blanche.

— Madame, dit le maréchal à la princesse, je fus témoin, hier, de l'insulte qu'un misérable osa vous faire !... N'écoutant que mon

indignation, et en l'absence de votre mari, j'ai abordé cet homme, espérant le forcer à convenir de son lâche mensonge... mais il a eu l'audace de le soutenir... et j'ai cru devoir vous prévenir, continua le duc en examinant Blanche avec une vive attention, qu'il a offert d'en donner des preuves !...

— Monsieur, répondit Blanche, prenant dans son cœur une résolution héroïque, puisque mon malheur a voulu qu'un secret d'où dépendait mon honneur fût rendu public... j'en dois à votre généreux appui la confidence tout entière... Cet homme a dit la vérité... les enfants que vous voyez près de moi sont les miens... et le prince Metzerski est leur père !...

— Ma fille... s'écria la marquise de Montaran se levant tout à coup et jetant sur Blanche un regard foudroyant de fureur et de mépris, ma fille déshonorée !...

« Malheureuse, je te maudis ! !... »

## XVIII

### Provocation.

Le maréchal, en se présentant chez la jeune princesse, avait cru saisir enfin le fil invisible qui devait le conduire au but de sa vengeance.

Après ses premières tentatives infructueuses faites à l'hôtel Montaran, sur la foi des indications contenues dans le fragment de

lettre échappé aux mains des brigands d'Astorga, il avait renoncé à poursuivre ses investigations jalouses de ce côté, lorsqu'il fut prévenu par Pierre, ce misérable agent de sa surveillance, que la duchesse se rendait quelquefois à pied, de grand matin, place Beauveau, dans un pavillon attenant à la demeure de la princesse Metzerski.

Il crut d'abord que ce pavillon était un lieu de rendez-vous, l'un de ses temples d'amours secrètes, comme il en existe un si grand nombre à Paris; pâles copies des petites maisons d'autrefois, moins le luxe et la magnificence des Richelieu, des la Popelinière, des Lauraguais ou des Beaujon; mais il lui fut prouvé, certifié, qu'aucun homme n'entrait jamais dans cette solitaire maison, uniquement habitée par une étrangère et deux jeunes enfants.

C'était donc l'étrangère, ou ces enfants, que la duchesse allait mystérieusement visiter.

Une bonne œuvre, peut-être, attirait la maréchale dans cet endroit; et le duc fut dépisté de nouveau dans ses recherches.

Mais l'aventure amoureuse du prince Met-

zerski, que lui raconta M. de Caulaincourt au bal de la ville, en remettant dans son souvenir le nom du prince qu'il croyait habiter avec sa jeune épouse l'hôtel Montaran, le trouble qu'éprouva la duchesse à la vue du bel étranger, la coïncidence de la romanesque blessure de celui-ci avec les traces sanglantes trouvées dans le jardin du palais de la reine, tous ces indices furent en quelque sorte les premiers filons de cette mine souterraine que parcourait l'implacable époux, avec une si persistante volonté.

La scène scandaleuse du bal dont le hasard le rendit témoin, la violente indignation avec laquelle Blanche repoussa la maternité qu'on lui attribuait, tout cela porta la lumière dans les ténèbres qui entouraient le maréchal... et de là ces mots effrayants qu'il dit à la duchesse, dans un transport de fureur dont il ne fut pas le maître, oubliant ainsi le rôle qu'il s'était tracé : « *Ou ces enfants sont ceux de la princesse, qui les nie... ou ce sont les vôtres, à vous, qui les allez voir en secret !!* »

Ce fut l'espoir au cœur qu'il se rendit près de Blanche ; mais la déclaration de la jeune

femme, l'aveu formel qu'elle fit de sa faute, la colère majestueuse et terrible de la marquise, renversèrent encore une fois toutes les idées, tous les soupçons du duc... et il sortit découragé de l'hôtel Montaran.

Rien n'était en effet plus cruel pour un homme de ce caractère que cette certitude d'une trahison dont les preuves matérielles lui échappaient sans cesse... Il connaissait son déshonneur, et ne pouvait se venger !... Son bras était armé, et il ne savait où frapper !...

Un incident imprévu vint tout à coup changer cette situation et amena la scène que nous allons décrire.

Tout était calme, tout reposait dans l'hôtel qu'habitait seul le duc d'A..., pendant la nuit qui suivit la visite du maréchal à la princesse Metzerski.

Le duc seul veillait.

La tête appuyée dans ses deux mains, il paraissait plongé depuis de longues heures dans une sinistre immobilité.

Des bougies prêtes à s'éteindre, brûlant dans un candélabre de bronze, jetaient de vacillantes lueurs dans une vaste chambre

dont l'aspect froid et nu n'était coupé çà et là que par quelques panoplies d'armes précieuses suspendues aux murailles. Un lit de camp, étroit et dur, se trouvait placé dans un coin, sans avoir été défait. Un magnifique portrait de femme, peint par Gérard, décorait seul ce logement tout martial, et jamais l'artiste n'avait rencontré pour son œuvre un plus séduisant modèle.

La maréchale d'A..., peinte en pied, dans toute la splendeur de sa jeunesse et de sa beauté, rayonnait comme un foyer de lumière, au milieu de cette chambre sévère et sombre.

Le duc, relevant subitement la tête, jeta sur ce portrait un coup d'œil si plein de désespoir, que l'âme la moins sensible en eût été émue.

Deux larmes roulèrent dans ses paupières ; mais sa main, s'y portant rapidement, sembla vouloir les y retenir par un mouvement de fureur et de honte.

Puis se levant, il saisit un coffret assez lourd, le posa devant lui, l'ouvrit lentement, en tira deux pistolets dont il examina soigneusement les batteries, choisit deux balles,

et pendant quelques minutes les échos silencieux de l'hôtel retentirent des coups de marteau, secs et vigoureux, avec lesquels il chassait le plomb dans les canons de ses armes.

Prenant ensuite ses deux pistolets, il s'écria :

— Et maintenant, par qui commencerais-je?... Par elle... ou par lui?...

— Par elle !... reprit-il avec une énergie sauvage. Car c'est la plus coupable !

Mais en prononçant cet arrêt suprême, il se détourna du portrait, comme s'il eût craint que cette vue n'affaiblît son courage, ou n'ébranlât sa résolution.

Cinq heures du matin sonnèrent et l'on frappa doucement à la porte de l'appartement.

— Entre !... cria brusquement le maréchal en refermant vivement le coffre aux pistolets. Eh bien !... Que sais-tu ? Que t'a-t-on dit ? Qu'as-tu découvert ?

— Bien des choses !... répondit un homme pâle, de moyenne taille, d'une figure plate, vulgaire, et qui portait la petite livrée de la reine de Hollande. J'ai du nouveau pour monseigneur !...

Et il s'approcha du fauteuil où était assis le maréchal, après avoir tout examiné autour de lui et s'être assuré, en se faisant un abat-jour avec sa main pour se dérober la lumière des bougies et percer plus facilement les ombres des profondeurs reculées de la chambre, qu'ils y étaient seuls le duc et lui.

— Parle, mon honnête Pierre !... dit le duc en donnant à cette épithète un sens à la fois ironique et bienveillant.

— Voici... répondit Pierre.

« D'abord ça coûte un peu cher,... vu qu'il a fallu boire jusqu'à minuit avec le suisse de l'hôtel et que ce gaillard-là est un vrai tonneau percé... ensuite, monsieur le suisse m'a présenté à monsieur le premier valet de pied, qui m'a présenté à monsieur le second valet de chambre,... et de valet de pied en valet de chambre, il s'est consommé pour une dizaine d'écus de liquides... mais ce sont les frais de la guerre... monsieur le maréchal connaît ça !... »

Le maréchal fronça le sourcil à cette familiarité de son agent et lui dit brusquement :

— Je suis pressé... achève !

— M'y voilà, continua Pierre : le Russe n'a pas été une seule fois chez madame la princesse depuis leur mariage.

— Je le sais... fit le duc.

— Puis, c'est bien dans la nuit de la visite de M. le maréchal, que le prince a eu le petit doigt écrasé dans la porte.

— Je le sais encore... Après ?...

— Après... c'est que ça n'a pas été tout seul, continua Pierre ; les domestiques de ce prince-là, ça boit et ça ne cause pas... c'est incomplet !... Enfin, j'ai appris ce que signifiait le mouvement que j'avais remarqué dans l'hôtel...

— Sa femme qu'il reprend avec lui, peut-être ? dit le duc.

— Je n'en sais rien, répondit Pierre, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il quitte Paris... il retourne à Saint-Pétersbourg ; son empereur, à lui, le rappelle... et si monseigneur a par hasard deux mots à lui dire, il fera bien de se presser.

— Il part ? s'écria le duc.

— Aujourd'hui, ce matin peut-être, ajouta Pierre ; on fait les malles ; et il y en a, je

m'en flatte... c'est si riche, des Russes!... Monsieur son premier valet de chambre assure qu'il a dix mille paires de bas!... de quoi en mettre cent cinquante par jour... mais il ne les met jamais... à Paris du moins...

Le duc ne l'écoutait plus... il se promenait à grands pas, en proie à la plus vive agitation.

— Il part!... murmurait-il avec un sourire plein de fiel; ou plutôt il croit partir, ce beau prince, qui s'est laissé mutiler par amour!... Ce héros d'alcôve, ce paladin moscovite, qui sacrifie les petits doigts de ses belles mains blanches pour sauver l'honneur des dames!... Par l'enfer! je vais lui fournir l'occasion de parader devant le danger, de nous montrer en face un si beau courage!...

« A lui le premier numéro... c'est par lui que je commencerai... l'amant d'abord, la maîtresse ensuite!

Pierre avait perdu son humeur causeuse, et debout devant le maréchal, il regardait avec effroi ce visage guerrier, décomposé par la fureur.

— Va-t'en ! lui dit le duc en lui jetant une bourse ; je n'ai plus besoin de toi !... Nous voilà quittes !...

Le gardien du jardin n'attendit pas qu'on lui répétât ce touchant adieu ; et, saisissant la bourse au vol, il la plongea dans sa vaste poche, mit la main dessus pour étouffer le son des napoléons qui la garnissaient et s'enfuit.

Le duc sonna, demanda sa voiture, et après avoir caché sous sa large redingote militaire sa boîte aux pistolets, il se fit conduire à l'hôtel du prince Metzerski.

— Un pareil dameret, se disait le maréchal en se rendant à la rue Saint-Guillaume, ne doit pas se lever de bonne heure et ma visite matinale interrompra sans doute quelque beau rêve galant. Tant pis pour lui, morbleu ! Car je ne crois pas qu'il en recommence d'autres de sitôt !...

La porte cochère de l'hôtel s'ouvrit, la voiture du maréchal entra ; et comme s'il eût été attendu, quatre laquais le reçurent au bas du perron.

— Je désire parler à votre maître, quoiqu'il soit à peine sept heures du matin, dit le

duc en se nommant ; mais il s'agit d'une affaire pressée ; priez-le donc de vouloir bien se lever et me recevoir.

— Son Excellence, dit un des valets de pied, donne tous les jours ses audiences à cinq heures du matin, et la visite de M. le maréchal sera l'une des dernières que monseigneur aura reçues.

— Diable ! grommela le duc en montant l'escalier ; pas si dameret que je le supposais...

— M. le maréchal d'A..., dit l'huissier de service, ouvrant à deux battants la porte d'une vaste bibliothèque où se tenait Odoart, assis devant une table chargée de papiers et dans un costume aussi complet que s'il eût dû partir pour un bal de la cour.

En entendant le nom du maréchal, le prince pâlit légèrement ; mais, triomphant à l'instant de cette première émotion, il s'avança vers le duc, en le saluant de l'air le plus affable et le plus empressé.

Les valets approchèrent des siéges et sortirent.

— Je suis d'autant plus heureux, dit le prince, de l'illustre visite de M. le maréchal,

que demain, sans doute, je n'aurais pu jouir de cette faveur.

— Et pourquoi cela, monsieur?... demanda le duc.

— Parce que, répondit Odoart, le maréchal d'A... peut encore honorer aujourd'hui l'hôtel du prince Metzerski de sa présence et que demain son devoir le lui défendrait.

— Expliquez-vous, monsieur?... reprit le maréchal étonné.

— Demain, monsieur, continua le prince avec tristesse, vous serez instruit officiellement d'un grave événement que m'annonce cette dépêche... (et il désigna du doigt un papier déplié devant lui): la guerre est déclarée entre la France et la Russie!...

— La guerre! fit le maréchal, bondissant sur son siége et poursuivant son unique pensée devant laquelle toute autre s'effaçait: j'ai mordieu bien fait de me presser!

— Vous voyez, ajouta le prince avec amertume, que je serai même privé de vous rendre votre visite.

— Je n'y comptais pas... dit le duc; et j'attends une autre grâce de vous.

— Laquelle? demanda le prince.

— Celle de me suivre à l'instant et de venir acquitter la dette de sang que vous avez contractée envers moi !...

— Je ne vous comprends pas, monsieur... reprit Odoart faisant un violent effort pour dissimuler son trouble.

— J'espérais, dit le duc, que vous m'épargneriez la peine de vous expliquer comment votre vie est le gage sacré de ma créance ; mais puisque vous me forcez à vous exposer mes titres, les voici :

« Je sais depuis trois mois que vous êtes l'amant de la duchesse... je sais que cette heureuse passion vous a déjà valu la perte de ce doigt qui manque à votre main !... (et les yeux du maréchal s'arrêtèrent avec une expression de joie farouche sur la main mutilée d'Odoart) : je sais que deux enfants sont les fruits de cet honnête amour !... Et vous conviendrez, monsieur, continua-t-il en se levant et marchant vers le prince de l'air le plus menaçant, qu'il n'en faut pas tant au maréchal d'A... pour vouloir laver de telles infâmies dans votre sang !...

— Monsieur, répondit Odoart d'un ton calme, si tout cela était vrai, le maréchal

d'A... n'aurait pas attendu trois mois pour provoquer le prince Metzerski !

— Si le prince Metzerski existe encore depuis trois mois, dit le duc, c'est qu'on m'a dérobé sur le champ de bataille les preuves de son odieuse intrigue !... Vos lettres, entendez-vous, vos lettres, que j'aurais rachetées au prix de tout ce que je possédais au monde !... Mais puisqu'il vous faut un certificat de votre trahison, vous ne récuserez pas celui-ci, ajouta-t-il, car il est signé de votre main !...

Et le duc tirant un écrit de son sein lut ce qui suit :

« Mademoiselle,

« Je vous confie les deux petits êtres que « vous avez vus venir au monde, à l'époque « où vous étiez attachée, comme femme de « charge, à la personne de ma chère Sté- « phanie.

« Retenu chez moi par l'amputation qu'il « m'a fallu subir, à la suite de mon accident « chez la duchesse, j'ai prié mon seul et « fidèle ami de les retirer de nourrice et de « vous les amener. Soyez une mère pour

« eux, en attendant que je puisse leur en « donner une.

« Le prince Odoart Metzerski. »

— L'infâme !... exclama le prince hors de lui ; elle vous a livré mon secret !

— Elle me l'a vendu dix mille écus... répondit le maréchal ; et je dois rendre à cette délicate personne la justice de convenir que l'intérêt seul ne l'a pas guidée, et que c'est à la suite d'une insulte qui lui fut faite par *celle que vous avez donnée pour mère à vos enfants,* ajouta-t-il en appuyant ironiquement sur la phrase de la lettre du prince, et avec le désir de sortir à tout prix de son humiliante condition, qu'elle m'a fourni le moyen de vous confondre et de me venger !

— Je ne me battrai pas avec vous, monsieur... reprit Odoart en se rasseyant.

— Mais vous êtes donc un lâche ?... s'écria le maréchal d'une voix terrible.

— Voilà ce que j'attendais... répondit le prince avec le plus grand sang-froid.

Et frappant sur un timbre placé près de lui, on vit paraître le comte Voromsoff.

— Quel est cet homme? fit le duc en désignant le comte.

— Cet homme, répondit Odoart, est M. le comte de Voromsoff, mon parent, mon ami, et l'un des premiers personnages de la Russie!...

« M. le maréchal, continua-t-il en montrant le duc au vieillard, dans un transport de colère dont le motif ne regarde que lui et moi, vient de m'insulter de la façon la plus grave... il m'a traité de lâche, ici, dans mon hôtel, et je le déclare en votre présence, pour qu'on ne puisse attribuer *à aucune autre cause* le combat à mort qui doit avoir lieu entre nous!!

— Soit, monsieur, dit le duc à mi-voix, je reconnais dans cette conduite le paladin russe dont on m'a vanté l'esprit chevaleresque et galant... mais, pourvu que je vous tue, peu m'importe à présent le motif de notre duel!

— Je suis à vos ordres, monsieur... fit le prince en saluant le maréchal.

— Un duel sans témoins!... s'écria Voromsoff; c'est impossible... et cela passerait pour un assassinat!

— Deux hommes comme M. le duc et moi... répondit sévèrement Odoart, ne peuvent être soupçonnés d'un crime !... Et nous nous battrons seuls... avec Dieu pour juge et nos raisons pour excuses.

— Prenez vos armes... dit le duc ; j'ai mes pistolets.

— Je croirais vous insulter, monseigneur, en en choisissant d'autres... reprit le prince; je les accepte, ainsi qu'une place dans votre voiture, si vous voulez bien me l'offrir.

Odoart serra la main du comte, et lui indiquant du geste une liasse de papiers placés sur son bureau :

— J'avais prévu ce malheur, lui dit-il à part ; n'oubliez pas que tout est là... brûlez ces lettres et songez à mes enfants !...

. . . . . .

Les deux adversaires partirent ; et le vieil ami du prince tomba sur un siége, abîmé de douleur, d'inquiétude et d'effroi.

Puis, après quelques secondes d'anéantissement, il se leva, reprit spontanément ses sens, et rassemblant ses forces, retrouvant toute sa vigueur passée, il s'élança hors de la bibliothèque et disparut.

## XIX

### Duel.

Il existe dans le bois de Boulogne, ce bois que le génie de Dieu a créé, comme toutes les belles pages de la nature, et qu'un autre génie, le génie militaire, a coupé, morcelé, haché, dévasté, pour y planter des forts là où Dieu avait planté des arbres; il existe, dis-je, un endroit retiré, jadis sanctifié par

les prières des fidèles et profané depuis par les mondains qui en ont fait, les uns, le but de leurs promenades et de leurs plaisirs, les autres, un lieu secret de rendez-vous pour y vider de sanglantes querelles.

Chacun a reconnu Longchamps, qui n'existe, pour beaucoup d'honnêtes Parisiens, que depuis la place Louis XV jusqu'à l'Arc de Triomphe, et encore pendant les trois jours les plus saints de l'année, mais qui n'en était pas moins jadis une riche abbaye, où de pieuses solitaires servaient le Seigneur en croquant les beaux perdreaux du bois de Boulogne et en savourant les succulents carpeaux de la Seine, dont les eaux fertilisaient les environs du saint monastère.

A l'époque où se passe cette histoire, il ne restait du monument que quelques ruines, quelques arceaux presque aériennement soutenus par des piliers couverts de mousse et découpés à jour par la dent rongeuse du temps.

Un vieux mur, entre autres vestiges, était particulièrement recherché des duellistes, en ce que, les protégeant d'abord contre l'œil

des curieux et la soudaine apparition de la maréchaussée, il présentait ensuite l'avantage, pour les affaires qui se vidaient au pistolet, de servir d'alignement aux coups des champions, en leur offrant des chances pareilles, sous le double point de vue du soleil et de la visée.

C'est vers ce mur si fatalement renommé que, sur l'ordre du maréchal, dont il était connu de vieille date, se dirigeait la berline enfermant les deux adversaires.

Le trajet de la rue Saint-Guillaume au bois de Boulogne s'était fait en silence de part et d'autre; et ces deux hommes, au regard calme, à la physionomie placide et froide, assis côte à côte dans la même voiture, pouvaient passer, aux yeux de ceux qui les voyaient ainsi, pour deux amis se rendant à quelque joyeuse partie de campagne et non pour des ennemis résolus à se donner la mort.

Le duc fit arrêter la berline à trois cents pas environ des ruines de l'abbaye.

Le prince et lui descendirent.

— Monsieur, dit le maréchal à son adversaire, cette voiture attendra celui de nous deux qui doit survivre à l'autre.

Et, prenant à la main son coffre à pistolets, il s'enfonça dans le taillis, suivi d'Odoart.

Le jour était brillant et pur ; les herbes et les plantes du bois, encore chargées de la rosée nocturne, recevaient avec délices les bienfaits de cette première chaleur du jour et répandaient ce parfum vivifiant qui rafraîchit les sens en portant au cerveau ses douces et balsamiques senteurs...

Tout invitait à vivre... et l'un de ces hommes, tous deux si pleins d'énergie, de valeur, de volonté... l'un de ces hommes allait mourir !

L'aspect charmant de ce réveil de la nature agit plus puissamment sur l'âme tendre et impressionnable d'Odoart, que sur celle du maréchal qu'animait seule la fièvre de la vengeance...

Ces deux amours, l'un sur son déclin, entouré de tous ses souvenirs, l'autre à son aurore, paré de ses plus riantes espérances !...

Ces deux enfants, fleurs à peine écloses, dont sa tendresse devait féconder à jamais l'avenir !...

Cette femme infortunée qu'il laissait ex-

posée à la fureur de son époux... tout ce qu'il allait quitter dans la vie vint s'offrir à la fois à l'esprit, au cœur du jeune homme, et un long soupir, résumant toutes ses douleurs, s'échappa de sa poitrine oppressée.

Plongé dans cette cruelle rêverie, il s'acheminait sur les pas du maréchal, qui le conduisait vers le funèbre but de leur course, au travers de l'épais taillis...

La voix dure et brève de son guide le rendit à lui-même.

— Cette place vous convient-elle?... lui disait-on en indiquant les ruines de l'abbaye au milieu desquelles ils se trouvaient.

Odoart releva la tête, jeta les yeux autour de lui et répondit avec une indifférence complète :

— Parfaitement.

— Choisissez vous-même votre arme, monsieur... lui dit le maréchal en lui présentant les deux pistolets; comme ils m'appartiennent, cela doit être ainsi.

Odoart prit le pistolet qui se trouvait sous sa main, sans le choisir, sans l'examiner, uniquement parce qu'il était le plus près de lui.

— Et maintenant, continua le duc, la distance ordinaire...

Et il mesura vingt pas.

Puis, s'approchant du prince et changeant tout à coup de ton, d'air et de langage, il lui dit avec une explosion de fureur, d'autant plus violente qu'il la contenait depuis une heure :

— Vous avez bien compris que c'était pour vous tuer que je vous amenais ici, prince Metzerski !... Vous avez bien compris que c'est un duel à mort et sans merci !... que l'un de nous est de trop dans ce monde, et qu'il faut qu'il en sorte !

Odoart le salua froidement.

— Mais il est un droit, un droit sacré, continua le duc, celui de tout homme outragé, que je maintiens, que je réclame et que j'exige au besoin... le premier feu m'appartient !...

— J'allais vous le rappeler... répondit simplement Odoart.

Le duc, étonné, le regarda et n'aperçut aucun trouble, aucune émotion sur ses traits.

Sa fureur s'en accrut.

Ils se mirent en ligne.

A ce moment, un léger bruit se fit entendre dans le fourré du bois, et des personnes moins préoccupées que les deux ennemis eussent pu remarquer au milieu du taillis un vieillard pâle de terreur et de désespoir, suivant avec anxiété toutes les péripéties de cette scène.

C'était l'ami, le seul parent, presque le père d'Odoart... le dévoué Voromsoff, qui faisant seller en toute hâte le meilleur coureur des écuries du prince, s'était élancé sur ses traces, après avoir jeté toutefois sur son passage une ancre de salut dont la promptitude du combat lui démontrait maintenant la triste inutilité...

Odoart s'effaça, baissa son pistolet, puis, jetant un regard provocateur au duc, il attendit.

Le coup partit... Le prince n'était point atteint...

— A vous, monsieur!... lui cria le maréchal d'une voix pleine de surprise et de rage.

Odoart, pour toute réponse, indiqua du doigt à son adversaire la grappe rouge d'un sorbier, qui se détachait seule au milieu d'un

vert massif, à cinquante pas de lui, ajusta la branche même à laquelle pendait le fruit et la coupa de sa balle...

— Qu'est-ce à dire ? s'écria le maréchal en s'élançant vers le prince ; prétendriez-vous me faire grâce de la vie ?

— Monsieur, répondit Odoart, mon adresse à cette arme est telle, qu'un duel avec moi serait un assassinat de ma part, car je tire à coup sûr.

— Il fallait m'en prévenir, monsieur, avant d'essuyer mon feu !

— J'avais sans doute mes raisons pour me taire... reprit le jeune homme ; mais je vous propose un moyen d'égaliser la partie.

— Parlez !

— Une seule arme chargée... et le choix au hasard.

— J'accepte !... dit le duc se fiant à sa bonne cause et voulant en finir à tout prix avec la vie de son ennemi.

Et prenant alors un des pistolets, il le rechargea lentement, avec soin, pour que la sûreté de l'arme ne trahît pas la main qui allait s'en servir.

Ce combat affreux où l'adresse, la force,

la justice d'un droit, sont à la merci du sort, frappa tellement d'épouvante le témoin caché de ce qui se passait, que Voromsoff s'élança hors du taillis qui l'abritait, en s'écriant :

— Ce duel atroce n'aura pas lieu !... Je l'empêcherai !... Je m'y oppose !...

— Encore cet homme !... dit le maréchal au prince ; serions-nous en surveillance et serait-ce par vos ordres qu'il est ici ?

— M. le comte Voromsoff ne reçoit d'ordre de personne, M. le duc !... répondit Odoart ; son attachement, l'excès de ses craintes, l'ont sans doute amené dans ces lieux ; mais, pour la première fois de ma vie, je dois lui dire que sa présence ici, dans ce moment, me blesse et m'offense... et j'attends de son dévouement qu'il veuille bien se retirer.

— Vous laisser tuer ainsi, sans vous défendre ! s'écria le vieillard ; mais c'est odieux !... c'est infâme !...

— M. de Voromsoff, continua Odoart avec gravité, au nom de votre affection pour moi, retirez-vous...

— Tu le veux ?... dit le comte ; que Dieu

nous protége donc tous deux, car la balle qui te tuera conduira deux âmes devant lui!...

Et il fit quelques pas pour s'éloigner.

Mais le duc, frappé d'une idée, le retint.

— Restez, monsieur, lui dit-il, vous serez vous-même l'arbitre de nos destinées et vous nous présenterez, si vous le voulez bien, ces deux armes cachées sous ce mouchoir; de cette façon vous égaliserez nos chances!...

— Soit! dit Voromsoff saisissant les pistolets; j'y consens... quelque cruelle que soit la mission dont vous me chargez, je la préfère encore à la douleur de le quitter!...

Et il enveloppa le prince tout entier dans le plus tendre et le plus paternel regard.

Depuis ce moment, ces trois hommes se turent... et leur silence terrible ne fut troublé que par les chants joyeux des oiseaux du ciel, ou le bruit harmonieux de la brise légère qui se jouait dans les feuilles du bois.

Le comte, après avoir changé plusieurs fois dans ses mains les armes qu'il tenait sous le mouchoir dont elles étaient couvertes, les présenta aux deux adversaires qui

en prirent chacun une et allèrent s'aligner de nouveau.

Le trouble de Voromsoff était si grand, qu'il perdit lui-même la trace du pistolet redoutable, et qu'en le donnant, il ne savait plus à qui des deux il remettait la vie de l'autre...

Le maréchal ajusta son ennemi. La pierre frappa le bassinet vide....

La fortune l'avait encore une fois trahi.

Odoart leva le bras, tira en l'air et jeta son pistolet à ses pieds.

— Enfer!... dit le duc dans un transport de fureur indicible, voilà deux fois qu'il me donne la vie!...

— Je vous ai déjà dit, monsieur, reprit froidement le prince, que je me battais et n'assassinais pas.

— Mais je veux vous tuer, moi!... cria le maréchal, hors de lui et ne se connaissant plus; je veux vous tuer, vous qui m'avez trompé!... Comme je la tuerai, elle qui m'a trahi!...

Et, comme saisi de vertige, il s'élança sur son ennemi sans défense, pour le frapper au visage de la crosse de son pistolet.

Surpris, ainsi que Voromsoff, par cette attaque soudaine et imprévue, Odoart allait recevoir le plus indigne outrage... lorsqu'une voix fit tout à coup entendre ces paroles libératrices :

— Au nom de l'empereur ! arrêtez !...

Les trois acteurs de cette scène se retournèrent et se virent entourés de six cavaliers de maréchaussée, au milieu desquels se trouvait un officier d'ordonnance de l'empereur.

— M. le maréchal, dit l'officier, le ministre de la police était aux Tuileries ce matin, lorsqu'il fut prévenu du duel que vous aviez avec le prince Metzerski, et je vous apporte en toute hâte ce billet de Sa Majesté l'empereur.

A ce nom redoutable et respecté, le duc sentit se calmer le paroxysme effrayant de sa colère, et saisissant la dépêche, il lut :

« Maréchal,

« Vous êtes un fou !... Cent femmes cou-
« pables ne valent pas la vie d'un brave tel
« que vous... Je vous ordonne de vivre et

« vous défends de vous battre pour d'autres
« que pour moi.

« NAPOLÉON. »

— Soit! monsieur... répondit le duc à l'officier ; j'obéirai... mais si une femme coupable, murmura-t-il d'une voix sourde, ne vaut pas la vie d'un brave, elle mérite au moins la mort de la main du brave qu'elle a déshonoré !...

Et, s'élançant dans le taillis, il regagna sa voiture et s'y précipita en criant au cocher :

— Rue Taitbout, au palais de la reine de Hollande !...

. . . . . .

Tandis que ces graves événements se passaient au bois de Boulogne, une femme, belle encore malgré la fatigue et la souffrance empreintes sur ses traits, était agenouillée devant un christ placé dans un petit oratoire.

Ses yeux rougis par les veilles et les pleurs relisaient péniblement une lettre qu'elle tenait à la main, et sur laquelle tombait de temps en temps une larme amère et brû-

lante... Cette lettre demandait une grâce... et voici dans quels termes elle l'implorait :

« Madame,

« Je vous ai tout avoué... les torts dont je fus la complice envers vous, mes malheurs, mes fautes et mon désespoir !

« Vous avez été noble et miséricordieuse, vous m'avez donné plus que la vie, en sauvant celle de l'homme qui m'oublie pour vous et que j'adore en le perdant.

« C'est au prix de votre honneur, c'est par le plus généreux mensonge, que vous avez exaucé ma prière !... Que Dieu vous en récompense et vous donne sur la terre tout le bonheur dont je n'étais pas digne !...

« Maintenant, écoutez-moi, madame... S'il est une chose sainte et sacrée dans ce monde, c'est le vœu d'un mourant... vous accomplirez donc le mien... car je vais mourir !... Je ne veux plus vivre sans lui... je le voudrais, hélas! que je ne le pourrais plus!... J'ai commencé par une faute et je vais finir par un crime !...

« Le ciel me le pardonnera peut-être, car

mon crime est environné de douleurs et de remords !...

« Voici ce que j'attends de vous, de votre âme angélique, en échange de sa tendresse qu'il m'a reprise pour vous la donner : ne l'aimez pas seul, madame, aimez ses enfants !... Oubliez même que ce sont les miens, si cette pensée doit leur nuire dans votre cœur !...

« Prenez pitié de ces deux frêles créatures pour lesquelles on vous a surpris le titre de mère !... Soyez une mère pour eux, madame, cachez-leur jusqu'au nom de celle qui leur a donné le jour !... Qu'elles croient à jamais devoir la vie à l'ange que je supplie d'étendre ses ailes sur leurs jeunes années...

« Faites passer dans leurs âmes les douces vertus de la vôtre !... Faites-vous aimer en mère ; et lorsque ces deux pauvres êtres abandonnés à vos soins pourront unir leurs saintes prières aux vôtres... dites-leur d'en garder chaque jour quelques-unes pour une amie à vous, qui est morte en vous bénissant...

« STÉPHANIE. »

Une faiblesse extrême gagnait à chaque

instant la duchesse d'A..., que nos lecteurs ont reconnue, et ce ne fut qu'avec les plus grands efforts qu'elle put atteindre la porte de l'oratoire...

Mais en touchant cette porte, qui lui rappelait un souvenir cruel, ses genoux fléchirent... elle tomba sur la dalle... et appuyant ses lèvres sur les traces à peine effacées du sang de son amant, elle fondit en larmes et s'évanouit.

Une heure après, l'oratoire solitaire était rempli de monde... Une noble et bonne souveraine tenait dans ses bras sa compagne, son amie, la maréchale d'A..., froide et inanimée; la belle tête de la duchesse reposait sur le sein de la reine de Hollande, qui couvrait son front de baisers et cherchait dans sa folle douleur à donner un peu de sa vie à celle dont la vie venait de s'éteindre...

Portal, appelé en toute hâte, examinait avec soin dans un coin de l'oratoire un petit flacon vide, exhalant une forte odeur d'opium.

Les gens de la duchesse, ceux de la reine, agenouillés ou groupés à la porte, mêlaient leurs pleurs et leurs sanglots aux sanglots de la princesse.

Tout à coup un bruit violent retentit à l'extérieur... une voix forte, troublant le recueillement général, prononçait avec fureur le nom de la duchesse...

Celui qui s'annonçait ainsi, repoussant brutalement tous ceux qui s'opposaient à son passage, pénétra jusque dans l'oratoire et fit quelques pas vers la maréchale qu'il venait d'apercevoir dans les bras de la reine...

Mais Hortense jetant sur le duc un regard plein de douleur et de majesté :

— Vous respecterez peut-être maintenant son repos, M. le duc !... lui dit-elle. Elle est morte !!!...

Le maréchal, comme foudroyé par ces paroles, cacha sa figure dans ses mains et sortit.

— C'en est donc fait?... dit la reine à Portal qui venait de placer sa main sur le cœur de la duchesse.

— Peut-être !... répondit celui-ci.

## XX

### Deux mères.

Entraîné par les événements de notre récit, il nous a fallu quitter pendant quelques instants plusieurs personnages de cette histoire, auprès desquels nous nous empressons de revenir.

Rien ne peut rendre le trouble et l'effroi qui saisirent l'âme de Blanche, lorsque, la

veille du jour où se passèrent les scènes qui précèdent, la jeune femme vit le regard de sa mère s'animer et se remplir de surprise et d'indignation, tandis qu'elle adressait son funeste aveu au maréchal d'A... ; lorsque cette oreille, qu'elle croyait murée à tous les bruits de la vie, perçut tout à coup le son, pour recueillir la preuve d'une honte et d'un déshonneur...

Aussi, tremblante, éperdue, foudroyée par la malédiction de sa mère, Blanche s'abîma-t-elle à ses pieds, courbée devant cette imposante colère, mourante de terreur et de désespoir.

Le duc et Voromsoff s'éloignèrent.

A peine furent-ils sortis, que la porte de la chambre à coucher se rouvrit ; la maréchale reparut...

— Ah ! madame, s'écria Blanche en la voyant, ma mère, ma pauvre mère !... C'est pour vous sauver que je l'ai tuée !...

La marquise de Montaran releva lentement la tête ; son noble visage était couvert de larmes ; elle regarda la maréchale au travers de ses pleurs... et, retirant sa main dont cherchait à s'emparer Blanche, elle la

repoussa loin d'elle et se leva pour sortir... mais sa faiblesse et son émotion furent telles, qu'elle retomba sur son siége en disant d'une voix brisée :

— Au moins laissez-moi pleurer seule!...

La duchesse s'agenouilla près d'elle ; et lui désignant les deux enfants, qui, blottis sous un rideau de croisée, laissaient à peine voir leurs jolies figures, tout effrayés de la scène violente dont ils venaient d'être les témoins :

— Madame, lui dit-elle à voix basse, je vous jure, devant Dieu qui m'entend, que votre fille n'est pas coupable... ces enfants sont à moi !...

Et la maréchale raconta tout à la pauvre mère.

A mesure que madame de Montaran entendait les tristes incidents de cette histoire, ses traits perdaient leur expression de courroux; et lorsqu'elle connut le dévouement de Blanche pour elle... lorsqu'elle apprit le sacrifice que l'infortunée venait de faire de son honneur, pour sauver les jours de celui dont elle portait le nom, elle tendit les bras à sa fille, en s'écriant :

— Que le ciel fasse retomber sur moi la

malédiction que j'ai donnée à mon enfant, plutôt que de la laisser sur sa tête !...

Et Blanche se précipita sur son sein, en séchant ses larmes sous des baisers.

Les forces de la marquise étaient épuisées par tant de secousses, et la profonde lassitude qui succède ordinairement aux vives émotions chez les natures nerveuses commençait à fermer les yeux de madame de Montaran.

Blanche montra sa mère endormie à la maréchale et l'entraîna doucement hors du salon.

Les enfants, imitant ce qu'ils voyaient faire, se prirent par la main et sortirent en marchant sur la pointe de leurs petits pieds, à la suite des deux jeunes femmes.

— Madame, dit Blanche à la duchesse, vous n'avez pu me rendre l'honneur que ma fatale union m'a ravi ; mais j'ai retrouvé par vos aveux le cœur de ma mère, et le mien vous en remercie !

La duchesse regarda Blanche avec une tristesse profonde, une de ces tristesses où se peint tout un avenir sinistre !...

— Nous ne nous reverrons plus, lui dit-

elle; mais j'ai jugé votre âme, et j'emporte un espoir qui sera ma consolation et mon dernier bonheur!...

Puis, par un mouvement subit, par un de ces élans qu'une mère seule peut bien comprendre, elle courut à ses enfants, les prit dans ses bras, les couvrit de caresses, les pressa sur son sein avec une expression immense de douleur et d'amour, les quitta, les ressaisit encore, et, leur montrant Blanche, leur dit avec un accent pénétrant, comme si elle eût voulu graver ses paroles dans leur éternel souvenir :

— Aimez-la bien, car voici votre mère.

Cette abnégation de la duchesse, cette renonciation au titre le plus doux de la nature, cette cruelle expiation d'une grande faute, émurent Blanche de la plus vive pitié... elle tendit la main à la maréchale.

— Ah! s'écria celle-ci en la plaçant sur son cœur, Dieu ne m'a pas tout à fait abandonnée, puisqu'il me donne encore l'amitié d'un de ses anges!... Priez pour moi, ajouta-t-elle, et promettez-moi de m'accorder la dernière grâce que je vous demanderai...

— Je vous le promets, répondit Blanche.

— Merci... dit la duchesse, vous saurez demain ce que j'ose attendre de vous...

Et s'enveloppant dans sa mante, elle sortit, suivie de Blanche, sans oser tourner les yeux sur Edgard et Méry, car cette vue lui aurait ôté le courage d'accomplir le funeste projet auquel elle ne fut que trop fidèle... et l'infortunée regagna le palais de la reine, pour écrire à cette autre mère la lettre que nous avons déjà lue dans le chapitre précédent... pour lui léguer ses enfants... et mourir !...

Lorsque la princesse rentra, après avoir fait évader la maréchale par une issue dérobée du jardin de l'hôtel, les deux petites créatures n'étaient plus dans la serre.

Sans doute on les avait reconduites auprès de leur *honnête* gouvernante ; mais la porte du salon où reposait la marquise se trouvait entr'ouverte, et Blanche, craignant de troubler son sommeil, souleva doucement la draperie et plongea ses regards dans l'intérieur de cette pièce avant d'y pénétrer.

Un spectacle étrange et touchant s'offrit à elle.

Un homme était à genoux devant madame de Montaran qui reposait encore.

Des sanglots s'échappaient de sa poitrine, et quelques mots, à peine articulés, arrivèrent jusqu'à Blanche...

— Pardon, disait-il, pardon à vous, la seule tendresse de ma vie, du mal que je vous ai fait!... Vous aviez confié le bien le plus précieux, un trésor d'innocence et de vertus, à ma garde, à la garde de votre seul ami... et cet ami vous a trahie!... Cet ami a jeté l'opprobre et la honte sur vos derniers jours!... Mais je m'en punirai... je vous quitterai... je vous fuirai... et j'en mourrai bientôt de regret, car je ne puis plus vivre sans vous, et je ne suis plus digne de vivre près de vous!...

Et le vieillard qui parlait ainsi saisit le bas de la robe de la marquise, y appuya ses lèvres avec un respect presque religieux.

Puis il se releva lentement; et, comme s'il eût laissé son âme aux pieds de la noble femme, il la regarda pendant quelques secondes avec un profond désespoir, prononça le mot adieu et se détourna pour sortir...

Mais il devint pâle et tremblant comme un

coupable que l'on surprend, en se trouvant en face de Blanche qui l'arrêta.

— Restez, lui dit-elle, ma mère ne sait rien... et *votre confession* est pour moi seule !

— Tu me pardonnes?... reprit le chevalier d'une voix étouffée par ses larmes.

— N'est-ce pas pour elle que vous avez tout fait?... répondit Blanche en lui montrant la marquise qui s'éveillait.

Madame de Montaran sembla chercher d'abord à retrouver ses idées... puis ses yeux s'arrêtèrent sur le chevalier, et lui montrant sa fille :

— L'on vous a sans doute caché son cruel sacrifice, lui dit la pauvre femme dans son ignorance complète des actes et des lois ; je sais que l'honneur vous est plus précieux que la vie, et vous ne lui auriez jamais laissé vendre le nôtre !

Ces mots traversèrent le cœur du chevalier comme la lame d'un poignard... il rougit et pâlit tour à tour.

— J'ai agi seule, ma mère... s'empressa de répondre Blanche, venant généreusement au secours de son vieil ami.

— Soit !... dit la marquise retrouvant toute son énergie passée dans le sentiment d'indignation qui l'animait : Dieu m'avait retiré l'ouïe pour m'empêcher d'entendre le déshonneur de mon enfant, le regard pour ne la point voir consacrer sa honte au pied de l'autel... mais à présent qu'il m'a tout rendu, je ne veux, ni ne dois être la complice d'un semblable marché !...

« Ma fille, ajouta-t-elle en se levant seule avec une majestueuse lenteur et allant détacher de la cheminée la précieuse miniature qui lui retraçait si fidèlement les traits du marquis de Montaran, je t'adjure de me dire, en présence de cette image vénérée, si tu peux, sans rougir, porter un titre et jouir d'une fortune payés aussi cher !... »

Blanche courba la tête, car elle connaissait le caractère inflexible de sa mère ; bonne jusqu'à l'excès dans tous les sentiments de la vie, elle devenait d'une énergie presque dure, lorsqu'il s'agissait de délicatesse ou d'honneur... et la jeune femme comprit que si son âme, à elle, pouvait trouver le pardon dans l'amour, celle de sa mère ne pardonnerait jamais !...

Les idées de la marquise s'unissaient trop à celles du chevalier pour qu'il ne l'entendît pas s'exprimer ainsi avec une secrète joie.

Depuis ce fatal mariage, comme il le nommait, le brave homme n'avait pas goûté un seul jour de repos.

Vivant dans une terreur continuelle que Blanche ne vînt à découvrir le mystère de son union, inventant ruse sur ruse, artifice sur artifice, pour excuser aux yeux de madame de Montaran l'absence incroyable de l'époux de sa fille, il se voyait réduit, ainsi que nous l'avons déjà dit, à redouter le moment où l'ouïe serait rendue à sa vieille amie, en songeant que les difficultés et les restrictions d'une conversation écrite, les omissions qu'il pouvait y faire, disparaîtraient devant des questions nettement posées par l'esprit droit de la marquise, et dont son oreille allait tôt ou tard solliciter les réponses claires et précises.

Faut-il le dire aussi? Les jouissances de cette immense richesse n'étaient pas ce qui avait le plus séduit M. de Saint-Laurent; il se fût contenté d'un bien-être doux et modeste pour ses deux amies; et ce bien-être,

le hasard, sa bonne étoile, le leur avaient fait rencontrer, à la grande joie du chevalier.

Quelques biens du marquis de Montaran, dont le peu de ressources de sa veuve ne lui avait pas permis de poursuivre la restitution, lui avaient été rendus, grâce à certains sacrifices faits à propos, et peut-être, à l'invisible protection qui veillait constamment sur la jeune princesse.

Cette aisance une fois assurée à la marquise et à sa fille, le chevalier aurait fait bon marché d'une fortune si cruellement acquise.

La rancune, d'ailleurs, ne perdant jamais ses droits chez certaines organisations irritables comme celle de M. de Saint-Laurent, il supportait avec un vif chagrin l'espèce d'autorité qu'exerçait sur lui l'ex-père Daquin, le comte Voromsoff, dans leurs fréquentes relations.

Ce mauvais génie, ainsi qualifié par le chevalier, le dominait par l'empire que lui donnait le secret important dont il l'avait rendu solidaire, et M. de Saint-Laurent, enveloppé de toutes parts dans les fils de ce drame mys-

térieux, se débattait vainement contre les dards aigus que lui lançait à tout propos son malin et subtil adversaire.

Le chevalier aurait donné tout au monde pour combattre son ennemi à armes égales ; et ce fut par tous ces motifs qu'il abonda vivement dans le sens de la marquise, oubliant, dans son irritation, jusqu'à l'aveu de l'amour de Blanche pour le prince.

— Il ne m'appartient pas, dit le chevalier voyant que Blanche gardait le silence après les véhémentes paroles de sa mère, de dire mon avis dans cette grave circonstance; mais si la princesse n'était retenue dans le parti qu'elle doit prendre, que par de généreux égards pour son époux, il me serait facile de l'en dégager en lui révélant un fait qui doit d'autant plus la dispenser de tout procédé envers le prince Metzerski, que son bonheur avec lui ne serait jamais possible!

Blanche regarda le chevalier, stupéfaite de voir un ennemi, là où elle s'attendait à trouver un allié.

— Le prince, continua celui-ci, a fait le serment à la véritable mère de ses enfants, à sa maîtresse enfin, de ne jamais vivre près

de sa femme, tant que la duchesse d'A... existerait.

— Horreur !... dit la marquise.

Blanche se sentit mourir... car cette affreuse idée n'avait fait jusque-là qu'effleurer son esprit, et son cœur indigné l'avait toujours repoussée.

— Ma fille, dit la marquise en l'attirant sur son sein, l'amour même ne résisterait pas à une pareille injure... des titres et de l'or ne sauraient attacher une âme comme la tienne !... Laisse donc à ta mère le soin de te consoler de tant de douleurs !

« Le nom de mère que j'invoque, les droits de ton vertueux père dont j'hérite sur toi, ne me permettent pas de laisser mon enfant courber plus longtemps son front sous le joug honteux qu'on lui a imposé... Mais s'il était possible que la fille du marquis de Montaran voulût continuer plus longtemps à le supporter, ta vieille mère ne serait pas témoin de cet opprobre et irait mourir seule, loin de toi !...

« Choisis donc entre l'auteur de tous tes maux, et moi qui ne t'ai jamais donné que du bonheur !... »

Blanche, pour toute réponse, se jeta dans les bras de la marquise... et celle-ci sortit accompagnée de M. le chevalier de Saint-Laurent.

La jeune femme ne faiblit point sous ce nouveau coup. L'orgueil vainquit la passion; car les blessures de l'amour-propre sont plus cuisantes que celles de l'amour.

Elle excusait tout dans la conduite d'Odoart, la cruelle nécessité du sacrifice de son honneur de jeune fille, le mystère qu'on lui en avait fait... mais le serment de ne la revoir jamais!... les mots d'amour qu'il osa lui dire en appartenant pour toujours à une autre!... Tant de honte, tant de perfidie réunies portèrent le désespoir et l'exaspération dans cette âme tendre et candide... sa résolution fut prise! . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Trois jours après, la physionomie de l'hôtel Montaran avait un aspect triste et sévère, contrastant avec le mouvement qui s'y faisait remarquer d'ordinaire.

Le chevalier de Saint-Laurent, debout dans sa chambre démeublée, se préparait à

recevoir une visite qu'on venait de lui annoncer.

Le comte Voromsoff entra.

A sa vue, un sourire goguenard et presque fiéleux passa sur les lèvres du chevalier.

— La princesse n'est pas visible, m'a-t-on dit?... fit le comte en saluant M. de Saint-Laurent.

— On vous a dit vrai... répondit celui-ci. Que voulez-vous? Après tant d'émotions diverses, une âme plus forte que la sienne éprouverait le besoin du repos et de la solitude...

— On m'assurait, reprit Voromsoff avec malice, que M. le chevalier avait provoqué le misérable dont l'insolente indiscrétion a produit un si affreux scandale au bal de la ville, et je craignais que la jeunesse et la force du maître clerc...

— Ne triomphassent de mon âge et de ma faiblesse!... interrompit le chevalier. Monsieur, cet intérêt me touche... mais vous avez pu voir par vous-même, avant-hier, au bois de Boulogne, qu'il y avait toujours moyen d'égaliser les chances d'un duel!...

— Vous êtes instruit de celui du prince?...

dit Voromsoff surpris, car cette affaire avait été tenue très-secrète.

— Comme si j'y eusse assisté moi-même!... reprit le chevalier. Au demeurant, ma provocation au maître clerc, comme vous nommez ma visite à ce drôle, ne m'a pas forcé de recourir à un parti semblable... Il était, à ce qu'il paraît, menacé depuis longtemps d'une jaunisse, et il a profité de cette occasion pour l'avoir... C'est du bonheur, n'est-ce pas?

— Monsieur, dit le comte d'un air grave, un motif plus sérieux que celui d'une conversation banale m'amène dans cet hôtel.

— Je m'en doutais, fit le chevalier en souriant, car on ne voit jamais M. le comte que dans les grandes occasions.

— Je viens, par des motifs inutiles, je pense, à vous donner, continua Voromsoff, prévenir madame la princesse, de la part de son époux, que l'intention, et mieux encore, le plus vif désir de Son Altesse serait de la voir près de lui.

— Bah! fit le chevalier; ce désir-là n'est pas venu vite à Son Altesse... mais enfin il est venu!...

— Le prince, continua Voromsoff, repart dans quelques heures pour la Russie, rappelé par la guerre qui vient d'éclater avec la France; il lui serait difficile d'emmener la princesse et leurs enfants, étant forcé lui-même de faire très-rapidement ce long voyage; mais j'aurai l'honneur de servir de guide à la princesse... et si M. le chevalier était d'humeur à nous accompagner?...

— Trop de bonté!... dit le chevalier; je ne vais pas habiter chez les ennemis de mon pays... en temps de guerre, surtout!...

— Je partirai seul, alors, avec la princesse... reprit le comte.

— Je ne crois pas qu'elle vous accompagne dans ce voyage... dit le chevalier.

— Et qui s'y opposerait? reprit Voromsoff.

— Une raison bien puissante, monsieur!... répliqua le chevalier en se levant et regardant Voromsoff de son plus grand air de gentilhomme... le refus de la noble jeune femme, dont vous avez fait trop longtemps le jouet de vos intrigues, et qui, lassée enfin de cette humiliante condition, m'a chargé de vous annoncer trois choses... et je vais,

ajouta-t-il en le saluant, accomplir à mon tour ma mission...

— Et quels sont ces choses, monsieur ? dit le comte fort ému.

— La première, répondit le chevalier, c'est que Blanche de Montaran déclare qu'elle ne portera plus le nom d'un époux qui n'est pas le sien.

« La seconde, c'est qu'elle rend à Son Altesse tout ce qu'elle en a reçu et se contentera désormais du peu de bien qui lui est revenu de son père...

« La troisième, enfin, c'est qu'elle et sa mère sont parties pour une retraite impénétrable, où tout votre or et toute votre habileté ne parviendront pas à les découvrir.

— C'est ce que nous verrons !... dit Voromsoff hors de lui.

— Vous le verrez, monsieur... reprit le chevalier ; et quant à ses enfants, aux enfants de la princesse, entendez-vous, car vous les lui avez fait légitimement reconnaître, elle les emmène, comme le seul souvenir qu'elle ait gardé du prince Metzerski !

— Sans femme ! sans enfants ! s'écria Vo-

romsoff avec une vive douleur, que lui restera-t-il donc?

— Un remords! répondit le chevalier de Saint-Laurent.

## XXI

### La maison des Roses.

La maison des Roses était une charmante habitation située à quelques lieues de Saverne, dans la fraîche vallée de Marmoutier.

Cette jolie bonbonnière devaît son joli nom à toutes les roses, ses patronnes, qui en tapissaient les blanches murailles.

Enfouie sous des arbres presque séculaires, cachée, comme la violette, au milieu du feuillage, abritée contre les tempêtes et les regards curieux des touristes, par les hautes montagnes qui l'entouraient, la coquette semblait se dérober aux yeux importuns pour ne se révéler qu'à de rares amis.

Aussi le naturaliste studieux, ou le chasseur égaré, ne pouvaient-ils retenir un cri de surprise et d'admiration en apercevant cette délicieuse oasis, où l'hospitalité leur était toujours gracieusement offerte.

C'était pour cette simple et secrète demeure que la marquise de Montaran, sa fille et le chevalier de Saint-Laurent, avaient quitté le somptueux hôtel de la place Beauveau.

Deux autres habitants s'étaient joints à eux, et ces nouveaux hôtes n'étaient ni les moins gais, ni les moins heureux de la maison des Roses.

Edgard et Méry, que le lecteur devine sans peine, avaient été conduits à l'hôtel Montaran par un émissaire de la reine de Hollande, de l'excellente Hortense.

La duchesse expirante avait prié sa royale

amie de les confier à Blanche, en lui adressant cette lettre écrite par elle à ses derniers moments... ce triste et touchant testament de son cœur.

Blanche, malgré la profonde blessure faite autant à sa dignité qu'à son âme, par le serment du prince, ne résista pas au vœu sacré de la mourante!... Mais craignant que son vieil ami le chevalier ne l'accusa de faiblesse, elle lui cacha la mort de la maréchale et la suprême mission qu'avait implorée d'elle son infortunée rivale.

Voilà pourquoi M. de Saint-Laurent, en annonçant au comte Voromsoff l'enlèvement des enfants du prince, croyait que la princesse exerçait une représaille de tous les maux qu'elle avait soufferts, tandis que la noble femme accomplissait un saint et généreux devoir.

Quant à madame de Montaran, elle avait pleuré comme sa fille, sur la lettre de la duchesse; et, ne chargeant pas les deux innocentes créatures des fautes de ceux qui leur avaient donné le jour, elles étaient devenues bientôt l'objet de ses soins et de son affection.

Deux ans s'étaient écoulés depuis que la petite colonie avait fixé son séjour dans la maison des Roses, acquise par les soins du chevalier de Saint-Laurent.

Rien n'était plus touchant que la douce intimité de ces exilés volontaires.

La vieille Marianne avait repris ses fonctions culinaires, et son éducation, commencée sous le chef de la princesse, perfectionnée depuis par les soins constants de M. de Saint-Laurent, en avait fait un véritable cordon bleu, à la grande gloire du chevalier qui s'admirait dans son élève et trouvait excellents les plats les plus médiocres, en songeant qu'ils émanaient de ses principes et de son génie.

Edgard, prince dans le sang et délicat comme un grand seigneur en herbe, faisait alors une comique grimace, ce qui amenait les plus curieuses discussions entre l'enfant et le vieillard, discussions où l'enfant avait toujours raison, comme le plus malin et surtout le plus entêté des deux.

M. de Saint-Laurent avait fini par se prendre d'un attachement profond pour les deux petits êtres légués à Blanche; il s'était

chargé de leur première éducation, et c'était vraiment un délicieux tableau à faire que celui d'une leçon de lecture donnée par le bon vieillard à ses jolis élèves... Edgard sur l'un de ses genoux, Méry sur l'autre, leurs petits bras passés autour du cou de ce grave professeur, et l'embrassant à tour de rôle toutes les fois qu'il les reprenait d'une faute, ou s'apprêtait à les en gronder.

Cette vie paisible et douce eût été sans nuages, si l'âme de cet intérieur, l'ange autour duquel se groupaient toutes les affections, toutes les pensées de nos solitaires, n'avait inspiré de tristes inquiétudes à sa mère et à son vieil ami... Blanche se mourait!...

Chaque jour voyait ce beau lis pencher davantage vers la terre... son éclat, sa fraîcheur, avaient disparu; sa taille si mince semblait prête à se rompre sous le moindre effort du vent; ses yeux, entourés d'un cercle de bistre, n'exprimaient plus qu'une mortelle langueur...

Blanche sentait renaître, mais avec plus de force et d'âpreté, cette maladie dont un mot, un seul mot, l'avait une fois sauvée... et ce

mot, une voix aimée le lui avait dit, le soir du Vendredi saint, dans l'église de Sainte-Élisabeth !...

Soutenue d'abord par l'indignation qu'elle éprouva en apprenant le serment fait par Odoart à la duchesse, elle avait cru bannir son amour de son cœur comme de sa pensée ; mais le temps effaçant de ses souvenirs ce qu'ils avaient de cruel et d'amer, ne laissait plus maintenant dans son âme que leurs douces émotions passées et les regrets que lui causait leur perte.

Un espoir la berça longtemps de ses riantes illusions... il lui semblait qu'un secret aimant attirerait le prince jusque dans sa solitude... qu'il serait guidé vers elle et ses enfants par quelque bon et secourable génie...

Mais le temps s'écoulait, l'espérance fuyait, et la mort, la plus cruelle des morts, car on la voit venir chaque jour, à chaque heure, on en compte les pas, on en sent le froid longtemps avant la tombe... la mort de la consomption, enfin, s'approchait pour la pauvre enfant !

Un jour qu'elle se croyait seule dans le petit salon où le chevalier donnait ordinaire-

ment les leçons à ses protégés, elle aperçut une carte de géographie destinée aux premières études d'Edgard.

L'ouvrant vivement, elle se mit à la parcourir avec attention ; mais en mesurant la distance énorme qui séparait la France de la patrie d'Odoart, elle sentit un fer aigu lui traverser le cœur, et deux torrents de larmes s'échappèrent de ses yeux...

Absorbée dans son examen, elle n'entendit pas quelqu'un se glisser auprès d'elle... et la personne qui s'avançait, après avoir doucement regardé par-dessus l'épaule de la jeune femme, étendit le bras et lui saisit la main dont le doigt était encore arrêté sur le mot *Russie*.

Blanche poussa un cri de terreur... mais une confusion subite s'empara d'elle quand sa mère lui dit avec un douloureux reproche :

— Voilà donc enfin le secret qui te mine!... Et ma fille a préféré mourir plutôt que de me l'avouer !...

— Ma mère ! s'écria Blanche, n'est-ce pas vous qui nous avez séparés ?...

— Mais, malheureuse enfant, reprit la

marquise, m'avais-tu dit que tu l'aimais?...

Depuis ce jour, deux cœurs souffrirent dans la maison des Roses.

Et celui de la marquise n'était pas le moins à plaindre, car une idée cruelle la poursuivait sans cesse... le désespoir de sa fille était son ouvrage... son inflexible honneur, en brisant les liens qui unissaient Blanche au prince, avait développé dans le sein de la jeune femme le germe de la maladie qui la conduisait à la mort!...

Mais lorsque la jeune affligée, ouvrant enfin son cœur à sa mère, lui eut raconté l'amour qu'éprouvait Odoart pour elle, la scène si passionnée de l'église Sainte-Élisabeth, ce fut alors que la marquise comprit tout le mal qu'elle avait causé!...

Ce fatal, cet odieux serment qu'avait fait le prince de vivre loin de son épouse, serment arraché sans doute par l'empire d'une ancienne liaison, le prince en était délié par la mort de la maréchale... le bonheur des jeunes époux devait naître du sein de tant d'infortunes... et au lieu de bonheur, la séparation, la douleur... et pour avenir, un tombeau!...

Il fallait voir cette mère, soutenant sa fille dont les forces s'épuisaient chaque jour, cherchant dans leur petit jardin les endroits où le soleil pouvait l'envelopper de sa vivifiante chaleur, et passant de longues heures, silencieuse, à épier sur le pâle visage de la malade les traces de la souffrance qui l'envahissait, ou les rares éclairs d'un calme qui s'évanouissait aussitôt !...

Quelques mois avaient suffi pour amener ce triste état, et le chevalier, confident de la cause des maux de sa jeune amie, avait senti renaître tout son ancien chagrin du rôle qu'il avait joué dans le drame de la vie de Blanche.

Sombre et taciturne, il accueillait avec peine les éclats joyeux des enfants ; et ceux-ci, avec l'instinct de leur âge et de leur caractère, ressentant la douleur générale sans la comprendre, s'imposaient souvent un silence bien peu d'accord avec leurs jeunes et bouillantes années.

C'était surtout lorsque Blanche regardait Edgard, dont les traits devenaient de plus en plus la vivante image de ceux du prince, qu'elle sentait augmenter son désespoir et

son mal... et sa mère, à qui cette impression n'avait pas échappé, s'efforçait d'éloigner de ses yeux le pauvre enfant.

Mais Edgard, qui adorait la jeune femme, guettait pendant des matinées entières, accroupi près de sa porte, le moment où elle s'ouvrait pour aller se jeter dans ses bras.

Un matin que Blanche, couchée sur un sofa du salon placé près d'une vaste fenêtre ouverte, et sa main dans celle de la marquise, lui répétait pour la centième fois, d'une voix fébrile, les détails de sa chère entrevue avec Odoart dans l'église où ils s'étaient mariés, le chevalier de Saint-Laurent entra tout à coup...

Ses traits étaient bouleversés, ses habits en désordre...

— Écoutez, dit-il aux deux dames, une fâcheuse nouvelle qui renverse mes plus doux projets...

« Ma fille, continua-t-il en s'adressant à Blanche, j'avais résolu de partir, de vous quitter, ta mère et toi, pour un bien long voyage... tous mes préparatifs étaient faits... je voulais me rendre en Russie, à Saint-Pétersbourg...

— Près de lui !... s'écria Blanche se levant sur son séant, et sentant la vie rentrer dans son sein.

— Oui, près de lui... dit le chevalier ; je lui aurais tout raconté... ta douleur, ton amour... et je le ramenais à tes pieds, dans tes bras !...

— Eh bien ?... fit Blanche, eh bien ?...

— Eh bien ? répondit tristement M. de Saint-Laurent, c'est maintenant impossible !...

La tête de la malade retomba sur sa poitrine et le sang disparut de son visage qu'il venait de colorer.

— J'espérais, comme tous les Français, continua le chevalier, que Bonaparte aurait promptement raison de messieurs les Cosaques, et que, selon son habitude, il irait signer la paix dans la capitale de ses ennemis... mais pour la première fois la fortune l'a trahi !... Les Prussiens et les Russes ont envahi nos frontières... ils sont chez nous... le Rhin est traversé... et la France est perdue !...

— Perdue !... dit la marquise devant qui l'honneur du pays se dressait avec toute sa

gloire passée ; la France ne peut succomber !...

— La France ne succombera pas, reprit le chevalier ; mais la guerre va la décimer, et cette horde d'étrangers a trop de revanches à prendre pour que ses vengeances ne soient pas redoutables...

« Quant à nous, il faut quitter ces lieux... une colonne ennemie s'en approche, dit-on, et cet asile n'est plus sûr pour vous ! »

Blanche n'avait plus rien écouté, rien entendu, depuis qu'elle avait vu s'anéantir le projet du chevalier... Et cet espoir déçu ajoutait encore à la gravité de son état.

La prédiction de M. de Saint-Laurent ne tarda pas à s'accomplir !...

La nuit même qui la suivit, le sinistre bruit du canon retentit dans la vallée, ébranlant jusque dans ses fondements la paisible maison des Roses ; et lorsque, le lendemain, ses habitants voulurent s'en éloigner, on apprit de tous côtés que les étrangers, maîtres du pays, en rendaient la fuite impossible.

C'est qu'une rencontre entre les Français et les alliés était imminente.

Deux corps d'armées s'approchaient, et, comme deux foudres qui se rencontreraient, le choc devait être effroyable et sanglant.

L'aurore paraissait à peine que les avant-gardes russe, prussienne et française étaient en présence ; et deux heures après, une affaire terrible était engagée.

Les chances furent longtemps incertaines; des prodiges de valeur se firent de part et d'autre... et ce fut au fort de la mêlée qu'eut lieu l'épisode étrange que nous allons raconter :

Deux hommes, deux chefs de corps, sans doute, à en juger par leurs insignes, se trouvèrent, par un de ces hasards des batailles, presque séparés de leurs troupes... quelques cavaliers seuls les accompagnaient... un même motif avait dirigé leur marche vers les bas-fonds d'une gorge de montagne assez isolée du combat.

Chacun d'eux allait reconnaître cet endroit solitaire, craignant sans doute une surprise de ce côté.

Lorsque le mouvement du terrain leur permit de s'apercevoir, un double cri se fit entendre...

Ces hommes se reconnaissaient !

Le plus âgé des deux, se précipitant, par un élan spontané, sur son adversaire, s'en trouva si près, que les poitrails des deux chevaux se touchèrent et que l'écume des coursiers se confondit.

— Enfin ! dit le Français, enfin je le rencontre !... et, par la mort ! la guerre est bonne à quelque chose !

Puis, jetant son sabre, et saisissant un pistolet d'arçon, il le déchargea sur son adversaire qui s'écria, ferme encore sur sa selle et se tournant vers ses cavaliers :

— Ne tirez pas sur cet homme !... Il avait le droit de me tuer !...

Mais ces paroles héroïques furent les seules que l'étranger prononça... des flots de sang sortirent de sa bouche... sa main lâcha les rênes de son cheval... il roula dans la poussière...

Au même instant, dix coups de feu partirent du gros d'ennemis... et le Français tomba, frappé de toutes parts, expirant côte à côte de l'homme qui voulait l'épargner !...

Ce jour-là... jour néfaste !... nos troupes furent battues, repoussées, vaincues !...

Elles avaient perdu leur chef... le maréchal d'A... était tué !!!... . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

La petite maison des Roses avait changé d'aspect... Le bruit, l'agitation y régnaient de toutes parts... la vallée de Marmoutier était transformée en un vaste camp, et la marquise de Montaran avait offert aux victimes de la guerre, amis ou ennemis, ses soins et son modeste logis.

Ces femmes, ou plutôt ces anges que l'on rencontre partout où l'on souffre, partout où il existe une misère à soulager, ces saintes filles de Dieu, compagnes obligées des blessés, desservantes fidèles de tous les lits de douleur, ces bonnes religieuses, dont la piété pratique prie le ciel, moins de leurs lèvres qu'avec leurs œuvres, étaient accourues dans cette plaine ravagée par la guerre et la mort, d'un couvent qu'elles occupaient près de Saverne, et, se distribuant les victimes, elles leur apportaient en foule et leurs soins touchants, et leurs secours.

Plusieurs d'entre elles avaient été désignées par la supérieure pour le service de

la maison des Roses, métamorphosée en ambulance, mais dont l'exiguïté ne permettait de recevoir qu'un très-petit nombre de blessés.

Une grange assez vaste les réunissait tous, sauf un officier supérieur que l'on avait logé dans le salon du rez-de-chaussée ; le reste de l'habitation était occupé par ses hôtes ordinaires.

La marquise de Montaran avait seule reçu le triste cortége qui apportait chez elle le malheureux blessé.

Blanche, dont toutes ces émotions redoublaient la souffrance, ne quittait pas sa chambre ; et l'excellent chevalier avait couru sur le champ de bataille pour offrir ses services à ses compatriotes et secourir tous ceux qui étaient encore secourables...

La nuit était venue... calme, pure, étoilée, jetant son manteau de deuil sur ce grand catafalque dressé par le canon.

L'on n'entendait plus dans la campagne que le cri des sentinelles et les plaintes des mourants...

La marquise, assise près du lit de sa fille, lui parlait du pauvre jeune homme qu'elle

avait recueilli, mourant peut-être à l'aurore de sa vie...

Sa blessure était grave, et l'ardente fièvre qu'il éprouvait ne permettait pas au médecin de se prononcer sur son état.

— Est-ce un Français ?... demande Blanche.

— Non, répondit la marquise, c'est un des premiers chefs de l'armée russe.

A ce mot, la jeune femme saisit la main de sa mère :

— Ah ! soignez-le bien !... lui dit-elle ; soignez-le, en songeant à *lui*... ou plutôt en songeant à moi.

La marquise le lui promit et se retira.

Blanche ne dormit pas... depuis qu'elle savait un compatriote d'Odoart près d'elle, son sang bouillonnait dans ses veines, une surexcitation nerveuse portait le trouble dans ses idées... son cœur battait à se briser... et ce fut, épuisée par la violence de ses émotions, qu'elle vint à s'assoupir pendant quelques instants...

Tout à coup son sommeil léger fut interrompu par un événement étrange... elle avait cru entendre son nom répété plusieurs

fois par une voix dont l'accent était profondément gravé dans son âme.

Se croyant victime de l'hallucination d'un rêve, elle ferma les yeux pour rappeler le sommeil et entendre de nouveau la voix chérie...

Mais, cette fois, elle put se convaincre qu'elle ne se trompait pas.

C'était son nom, à elle, que l'on prononçait... c'était sa voix, à lui, qui l'appelait!...

Tremblante, agitée, sa jolie tête hors de sa couche, retenant sa respiration, l'oreille tendue vers le moindre bruit, elle s'aperçut que les mots qui l'avaient frappée lui parvenaient au travers du plancher de sa chambre, fait en sapin léger, excellent conducteur pour la transmission du son.

Au-dessous de la pièce qu'elle occupait se trouvait celle où reposait le blessé...

A cette idée, une sorte de délire s'empara de tout son être, et, se précipitant hors de son lit, s'enveloppant à peine des vêtements qu'elle trouva sous sa main, retrouvant des forces dans son amour, elle sortit de sa chambre, franchit légèrement les marches qui la

séparaient du salon, et, en ouvrant précipitamment la porte, elle s'arrêta sur le seuil, éperdue de crainte et d'espoir...

Sur un lit fait à la hâte, un jeune homme, la pâleur de la mort sur les lèvres, reposait, à moitié couché, sa tête appuyée sur l'épaule d'une sœur de charité.

La sainte femme pleurait ; et son front baissé, touchant celui du mourant, ne permettait pas de voir ses traits.

Au bruit que fit la porte, la sœur leva la tête... et Blanche jeta un cri de terreur et de joie... car elle avait à la fois reconnu Odoart, dans le blessé !... la duchesse d'A..., dans la religieuse qui lui donnait ses soins !...

La duchesse, en l'apercevant, courut à elle :

— Il vous appelait, madame... lui dit-elle ; et c'est Dieu qui vous envoie près de lui !...

Blanche n'écouta rien... Blanche n'avait plus qu'une pensée... lui !...

Qu'un espoir... sa vie !...

Qu'une crainte... sa mort !...

S'élançant près du prince, le pressant sur son cœur, elle unit ses bras à ceux de la du-

chesse, et les deux tendres âmes confondirent leurs larmes et leurs prières pour le salut de leur unique amour !...

La nuit s'écoula dans ces alternatives de crainte et d'espérance... Blanche ne sentait plus sa faiblesse... ses palpitantes émotions semblaient lui rendre une nouvelle existence !...

Un léger signe du malade apprit à la pieuse sœur qu'il allait retrouver sa connaissance et reprendre ses esprits.

— Madame, dit-elle à Blanche, les heures du danger sont passées pour lui !... Croyez-en l'expérience que deux années de mon ministère m'ont fait acquérir, il vivra !... Son premier regard vous appartient... le bonheur sera désormais son meilleur médecin... Ne lui parlez jamais de moi... personne ici-bas ne doute de ma mort, excepté l'adorable reine qui fut mon amie, et le digne docteur, son généreux complice !...

« Le monde croit mes cendres ensevelies dans la terre de ma famille, où l'on a porté le cercueil qui me recevra bientôt... et j'expie de grandes fautes, dans un saint asile de bienfaisance et de paix... Mais Dieu m'a

donné deux bonheurs, qui feront ma joie éternelle dans cette vie et dans l'autre : j'ai pu revoir le père de mes enfants... et celle dont la tendresse en a fait une autre mère pour eux...

« Maintenant, adieu !... Je vais prier pour vous... et pour lui !... dit-elle. Quelques jours encore ici-bas... et bientôt je l'espère... pour jamais dans le ciel !... »

Et la religieuse sortit. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Odoart ouvrit les yeux... A l'aspect de la douce figure de Blanche, un rayon d'une joie folle éclaira ses traits... il plaça silencieusement sa main sur la main de la jeune femme, comme pour s'assurer qu'il ne rêvait pas... et quand il eut senti la pression de cette main répondre à la sienne... il éprouva un tel saisissement qu'il s'évanouit...

Lorsqu'il revint à lui, le plus doux, le plus ravissant spectacle l'attendait...

Blanche avait remplacé la duchesse et soutenait sa tête sur son sein... Edgard et Méry le serraient dans leurs bras !...

Le fidèle Voromsoff, ramené par le cheva-

lier, du champ de bataille où il cherchait son fils d'adoption, tenait ses regards tendrement attachés sur lui... Et la marquise, à genoux, implorait le Seigneur pour une existence d'où dépendait celle d'une fille adorée.

— Mon Dieu !... dit le blessé d'une voix faible et suppliante, ne me laissez pas mourir maintenant, après m'avoir montré tant de bonheur !...

Les vœux du prince furent exaucés.

Chaque jour améliorait son état... et, par un touchant effet de la puissance magnétique de l'amour, Blanche semblait renaître avec lui... revivre de la vie de son époux !

Paris les reçut enfin ; mais unis, heureux, inséparables !

Leurs deux chers enfants continuèrent à ignorer que Blanche ne leur avait pas donné le jour... mais ils priaient matin et soir pour une *amie* de leur mère qu'elle ne leur nomma jamais.

Quant au comte Voromsoff et au brave chevalier, ils se chamaillaient bien encore quelquefois, mais ils n'en devinrent pas moins de bons amis ; le comte était si galant pour

la vieille marquise, que M. de Saint-Laurent ne pouvait en vouloir longtemps au *père Daquin*. Celui-ci, entrant un jour chez le chevalier, lui remit une lettre qu'il venait de recevoir, et dont le contenu peut intéresser le lecteur.

Voici cette lettre :

« M. Anatole Simonet, notaire, successeur « de M. Bonami, a l'honneur de vous faire « part de son mariage avec mademoiselle « Victoria Chapusot. »

FIN D'UN MARIAGE DE PRINCE.

# LE LIVRE D'HEURES.

SIMPLE HISTOIRE DU COEUR

PAR

H. DE SAINT-GEORGES.

# LE LIVRE D'HEURES.

L'Angelus sonnait à la petite église de Saint-Yrieix, le crépuscule pourprait de ses feux mourants les coteaux fleuris de ce beau canton de Picardie, et cette riche nature fatiguée des ardeurs brûlantes d'un jour d'été semblait retrouver la vie avec les brises embaumées du soir.

Penchée sur le balcon du château de Saint-Yrieix, les yeux fixés sur la longue avenue de châtaigniers qui conduisait à cet antique manoir, la jolie comtesse Marie de Pommereuse semblait attendre avec la plus vive anxiété l'arrivée d'une personne dont son

agitation nerveuse trahissait le retard. Rien de plus gracieux que cette blanche et délicate jeune femme, se détachant ainsi des murs noircis de la gothique demeure ; à sa robe légère, à la gaze diaphane qu'elle avait jetée sur ses cheveux, le voyageur eût pu la prendre pour l'une de ces fantastiques apparitions qu'évoquent toujours l'aspect des ruines ou des vieux donjons du temps passé.

— Je suis folle, se disait-elle, en cherchant à surprendre le moindre bruit au lointain. Je n'ai jamais tant désiré sa présence, et c'est pour lui causer le plus mortel chagrin !... En aurai-je aujourd'hui le courage ?... Quand, chaque jour, mon cruel secret expire sur mes lèvres... c'est que je l'aime, ô mon Dieu, de toutes les forces de mon âme ! C'est que je l'aime, comme je ne devais plus jamais aimer !...

Effrayée de ce cri du cœur, de ces paroles prononcées avec la puissante expression d'une âme constamment retenue, la comtesse couvrit son visage de ses mains, comme pour se cacher à elle-même sa pudique douleur.

C'était un chaste amour que celui de Marie de Pommereuse, amour toujours silencieux

et voilé, que renfermait un cœur pur, et dont Dieu seul était le confident.

Le galop d'un cheval se fit entendre ; un cavalier parut à l'extrémité de l'avenue.

La comtesse leva les yeux vers lui, puis, s'échappant du balcon, elle courut au fond de sa chambre, et, s'agenouillant devant son prie-Dieu, ses lèvres murmurèrent une fervente prière.

Quand la comtesse descendit au salon, un jeune homme s'y trouvait déjà. Ses cheveux en désordre, sa rougeur, attestaient la rapidité de sa course.

— Voici les myosotis que vous avez désiré dessiner, dit-il à la jeune femme en lui présentant une touffe de ces jolies fleurs, je suis allé les chercher, ce matin, dans la vallée de la source, et je vous les aurais apportés plus tôt, si je n'avais craint d'être importun en avançant l'heure de ma visite.

Marie prit les fleurs et remercia Léonce par un doux sourire : son émotion était si vive qu'elle ne pût prononcer aucune parole.

— Je rends le bien pour le mal... continua gaiement le jeune homme. Hier, dans votre longue promenade, et lorsque je vous

priais de cueillir une pensée pour moi, ce fut *une branche d'épines* que vous m'offrîtes.

— Peut-être, reprit faiblement la comtesse, l'épine était-elle une pensée !

Le regard de Léonce fut si expressif d'inquiétude et de chagrin, à cette réponse, que Marie lui tendit la main.

— Ami, lui dit-elle.

— Ami ! s'écria Léonce en tombant à genoux. Ah ! mieux que cela, amant, époux !

— Époux, jamais ! répondit Marie en s'éloignant vivement de lui.

Le geste et le ton dont la comtesse accompagna ces paroles étaient empreints d'une si profonde terreur, que Léonce crut rêver en les entendant. Il la regarda sans la voir, car des pleurs obscurcirent spontanément ses yeux. Puis, une idée traversa son cœur, ses jambes fléchirent, une pâleur mortelle couvrit ses traits...

— Je vous comprends enfin... s'écria-t-il ; vous me méprisez !

Lorsque deux âmes sont depuis longtemps comprimées par le devoir, les convenances, ou les oppressions morales du monde, le plus simple événement peut briser la digue de

leurs pensées secrètes, et l'expression de leurs sentiments est d'autant plus violente que la contrainte a été longue.

Une fleur avait provoqué la scène que l'on vient de lire.

La comtesse reçut un coup affreux en entendant interpréter ainsi sa mystérieuse pensée. Du mépris, pour celui qu'elle adorait en secret... pour l'ami de son enfance... pour l'homme dont la vie était la sienne !... Elle voulut répondre, repousser un si cruel reproche, ouvrir son âme tout entière à l'ingrat qui la méconnaissait. Mille douleurs, mille sentiments confus l'assaillirent à la fois, et les yeux baissés, elle cherchait en vain un mot qui pût résumer toutes ses émotions.

Un léger bruit se fit entendre, une porte se refermait, Léonce avait disparu !... Marie cessa de voir, de parler et de souffrir pendant quelques instants. Rien ne révolte plus un cœur délicat que l'injustice de celui qu'il aime.

Deux heures s'étaient écoulées depuis le départ de Léonce. Le salon était plongé dans une profonde obscurité... et le morne silence qui régnait dans cette pièce gothique ne

s'interrompait, à de longs intervalles, que par un soupir douloureux aussitôt étouffé.

Marie n'avait pas quitté le siége sur lequel elle était retombée en voyant Léonce s'éloigner, et des larmes muettes coulaient lentement de ses yeux.

Une vive clarté se répandit tout à coup autour de la comtesse.

— Une lettre pour madame, dit un domestique en entrant, une bougie à la main.

— De qui ? s'écria la comtesse d'une voix tremblante.

— De M. Léonce Geoffroy, répondit le valet.

Il alluma les candélabres du salon et sortit.

La comtesse brisa le cachet et lut :

« Madame, un mot m'a révélé mon sort, « et si j'ose revenir sur un passé trop doux, « c'est sans espoir pour l'avenir. Parcourez « cet écrit, sans crainte, c'est la dernière fois « que vous me lirez.

« Élevé près de vous, je vous aimais « comme une sœur ; cette affection de frère « vous rendit longtemps heureuse !... Votre

« excellente mère, dont mon père était l'in-
« tendant, me traitait en fils, vous le savez.
« Mon père avait sauvé la fortune de votre
« famille, dans les troubles de la terreur, et
« la reconnaissance de votre noble mère
« l'égarait presque dans sa tendresse pour
« moi, car elle semblait me confondre avec
« vous dans son cœur. J'achevais mon droit
« à Paris, brûlant de me distinguer dans la
« carrière du barreau, et nourrissant un
« vague désir qui soutenait mon courage,
« lorsque j'appris votre mariage avec M. le
« comte de Pommereuse. Le désespoir que
« j'en ressentis me révéla toute la force d'un
« amour que je voulais me cacher à moi-
« même.

« On ne peint pas de pareilles douleurs,
« et je vous en ferai grâce, en cet instant
« surtout !... Deux ans après, la mort vous
« enleva votre époux ; mon père n'était plus,
« et vous daignâtes vous souvenir de moi
« pour me demander quelques conseils dans
« les affaires de votre succession. J'accourus
« près de vous, éprouvant une émotion que
« je parvins à vous cacher longtemps. Je me
« fixai dans ma ville natale, voisine de ce

« château, oubliant Paris et sacrifiant sans « regret, au bonheur de vous voir quelque- « fois, la gloire, la réputation que de bril- « lants succès m'avaient fait rapidement ob- « tenir. Le temps de votre deuil expira et « vous m'accueillîtes alors comme un ancien « ami. Dès cet instant, je ne comptai plus « dans ma vie que les heures passées près de « vous, je calculai les minutes qui devaient « nous séparer ; vous retrouver était mon « unique pensée, mon seul désir ; je n'exis- « tais que dans ces moments-là ! Et mon « cœur se consumait à les espérer, à les « attendre...

« Je ne vous reproche rien, Marie, pas un « mot de vous n'encouragea le sentiment « que mes yeux vous exprimaient sans cesse, « mais que ma bouche n'osa jamais vous « avouer. Et pourtant il me sembla souvent « que j'étais compris, oserai-je vous le dire, « que j'étais aimé ! Nos souvenirs d'enfance « étaient si présents à votre mémoire... vous « parcouriez avec tant de bonheur ces lieux « témoins de nos premiers jeux, votre in- « quiétude était si vive lorsqu'un retard im- « prévu me retenait loin de vous à l'heure

« de nos réunions ; et puis, ces promenades « si intimes, cette fusion de sentiments si « doux, cette conformité d'idées, de goûts, « d'opinions, qui semblaient parfois ne faire « qu'une âme de nos deux âmes, qu'un cœur « de nos deux cœurs !... Marie, c'était un « bien doux rêve !... Mais quel réveil, ô mon « Dieu !... Sans le vouloir j'ai trahi le mys- « tère de mes plus chères pensées, j'ai tué « mon bonheur par un aveu, j'ai jeté la « clarté dans les plus douces ténèbres, et le « prisme de mes illusions dorées s'est brisé « devant la triste et orgueilleuse réalité !

« Léonce Geoffroy ne peut jamais être l'é- « poux de la comtesse de Pommereuse !... « Pauvre fou ! qui croyait que la gloire ac- « quise pouvait effacer la tâche de roture « aux yeux d'une noble dame !... que le fils « d'un intendant pouvait s'unir à celle qu'a- « vait servie son père !... Ah ! pardon, par- « don, Marie, moi seul ai tort, moi seul ai « fait mon malheur ; mais j'ai tant de dou- « leurs à souffrir, tant de désespoir à sup- « porter, que vous me pardonnerez, n'est-ce « pas ? Que vous me plaindrez peut-être, « car vous êtes bonne, et vous avez le droit

« d'être si fière, vous que le monde, la na-
« ture et le ciel ont comblée de tous leurs
« dons !... Adieu pour toujours ! Vous re-
« voir ne m'est plus possible... et d'ailleurs,
« me le permettriez-vous encore ? Pourtant
« mon cœur est si plein ! Mon âme si déchi-
« rée !... Et ma tête ! ma pauvre tête !...
« Quel trouble ! quelle confusion ! Je la sens
« en feu ! Mes yeux sont secs !... Si je pou-
« vais pleurer !... »

Cette lettre était brusquement interrompue. Une autre main que celle de Léonce en avait tracé l'adresse... elle semblait fermée à la hâte, et tout accusait une cause subite dans son interruption.

Un mois après ce jour, dans une chambre à peine éclairée par la lueur vacillante d'une veilleuse, une femme était penchée sur un lit de douleur. Elle écoutait, avec une horrible anxiété, la respiration oppressée d'un malade... sa main pâle et amaigrie se posa légèrement sur le front brûlant de celui qu'elle soignait, et son regard, élevé vers Dieu, semblait l'implorer avec ferveur.

Tout à coup un léger cri lui échappa... sa

main venait d'être saisie par le malade, et celui-ci, se soulevant avec effort, articula péniblement ces mots : C'est elle !... ô mon Dieu !...

— Léonce, s'écria la comtesse, vous me reconnaissez !

— Vous !... Vous ici, Marie... chez moi... près de moi... dit Léonce avec une agitation croissante. Je rêve, n'est-ce pas ? Oh ! parlez... que j'entende encore votre voix... que je croie à vous !

— Il vit !... il me reconnaît... reprit la comtesse hors d'elle-même et tombant à genoux.

— Mon fils, dit à Léonce un vénérable prêtre placé près de son chevet, voilà huit nuits que madame la comtesse passe près de vous. J'ai fait le mal, nous disait-elle sans cesse... moi seule je dois le réparer !... Les prières des anges vont au ciel, celles de cette noble femme devaient vous sauver !

Depuis ce jour, la convalescence de Léonce commença. Il voulut vivre, car Marie lui avait dit : « Guérissez-vous pour moi, vous saurez mon secret, et Dieu lui-même décidera de votre bonheur... »

Trois semaines s'écoulèrent à peine, et

Léonce accourut au château de Saint-Yrieix. C'était un beau jour d'automne. Le soleil dorait les arbres séculaires du parc et semblait jeter ses dernières lueurs sur la végétation mourante, comme pour lui faire ses longs adieux avant la brumeuse saison des frimas. Léonce vint s'asseoir près de la comtesse, à l'ombre d'un vert platane qui jadis abritait les jeux de leur enfance.

Et Marie parla ainsi :

— Que Dieu vous pardonne le mal que vous m'avez fait, Léonce, en accusant d'orgueil un cœur qui n'a jamais connu ce défaut ! Non, mon ami, la comtesse de Pommereuse ne croirait pas décheoir en acceptant le nom plein d'honneur, de gloire et d'avenir, que vous lui offrez... Ce nom-là, Léonce, je puis vous le dire au moment de l'aveu solennel que je vais vous faire, c'est le premier que j'ai désiré porter... j'acceptai celui du comte !... J'aurais reçu le vôtre avec bonheur!

— Est-il vrai ? s'écria Léonce hors de lui.

— Pauvre ami ! reprit tristement la comtesse, ma confidence rendra vos regrets plus amers, mais mon âme n'a pas eu le courage de la retenir.

« Le comte de Pommereuse était bon, plein de tendresse et de soins délicats pour moi... je l'aimai de la plus vive amitié, mais une circonstance resserra bientôt notre affection mutuelle, en développant dans mon cœur l'intérêt le plus profond et le plus douloureux pour mon mari... le comte était attaqué d'une maladie de poitrine incurable... ce triste secret me fut révélé par un habile médecin, trois mois après mon mariage.

« Jugez, Léonce, tout ce que je dus souffrir après un tel arrêt... cet homme, jeune, riche, heureux, ne devait pas franchir un certain âge... ses jours étaient comptés! La mort impitoyable attendait sa proie, à époque fixe, et ni l'art ni la nature ne pouvaient la lui arracher!

« Ce fut dans l'intérêt même de la vie du comte que l'on me fit cette terrible révélation... il fallait veiller sur ses jours sans qu'il pût en soupçonner le motif... lui imposer adroitement un régime dont il profitât sans le comprendre!... Dès cet instant, mon affection pour lui devint maternelle, je l'environnai de précautions imperceptibles, je le défendis contre tout ce qui pouvait aug-

menter le mal qui le minait à son insu... et ma vie, pendant deux années, fut un supplice d'autant plus cruel, que mes traits ne trahissaient jamais les déchirements de mon âme! Un soir, le comte, que je croyais dans son appartement, entra subitement dans le salon. Le médecin me quittait... M. de Pommereuse était plus pâle qu'à l'ordinaire... tout accusait chez lui quelque émotion inaccoutumée !

« — Marie, me dit-il en s'asseyant près de moi, vous m'avez trompé !...

« Un cri m'échappa...

« — Rassurez-vous, me dit-il, je suis aussi coupable que vous, car je croyais vous cacher depuis longtemps un secret que vous me dérobiez vous-même... je suis perdu, condamné, je le sais, et j'ai fait à Dieu le sacrifice de ma vie ! Mais vous quitter, Marie, vous, ma seule affection dans ce monde, voilà ce qui m'ôte la force, le courage... là commence pour moi le désespoir !...

« Je voulus en vain le rassurer, lui rendre une espérance que je n'avais plus.

« — Vos tendres efforts sont inutiles... me répondit le comte ; tout à l'heure encore,

placé près de cette porte, je viens d'entendre les prescriptions du docteur et le nouvel arrêt qu'il a rendu... Mais si vous tenez à me donner quelques douces consolations à l'heure de notre séparation, Marie, je vous en fournirai les moyens...

« Depuis ce jour, pas un mot entre nous ne rappela ce douloureux entretien. Le comte s'éteignit lentement, en présence d'une science impuissante, dont les soins et les secours ne purent retarder d'une heure ses derniers instants!... La veille de sa mort, sa main déjà glacée m'attira près de lui...

« — Vous sentez-vous capable du dévouement le plus grand que l'on ait jamais demandé à une femme de votre âge, et dans votre brillante position? me dit-il. Voulez-vous adoucir nos derniers adieux par une promesse qui me fera vous bénir éternellement dans le ciel?

« — Ah! parlez, parlez, m'écriai-je; fallût-il donner ma vie pour sauver la vôtre, croyez-vous que je puisse hésiter?

« — Ce n'est pas votre vie, Marie, mais votre bonheur, dont je vais peut-être implorer le sacrifice... répondit-il d'une voix

tremblante. La pensée qu'un autre devienne un jour votre époux est un supplice cruel qui me ronge depuis longtemps. Sans cesse, dans mes nuits d'insomnie et de douleur, cette odieuse image déchire mon cœur et trouble ma raison !... Pitié pour ma faiblesse, Marie, ne me maudissez pas pour tant d'égoïsme ; mais mon bonheur fut si prompt ! Et ma vie si courte! Ne livrez à personne l'héritage de votre tendresse et gardez vos serments à celui qui ne sera plus pour les échanger contre votre bonheur !...

« Sa tête retomba sur son sein, son âme semblait attendre ma réponse pour s'envoler au ciel ! Je promis tout. Léonce, je m'engageai devant Dieu !... Je jurai sur un lit de douleur qui, peu d'instants après, devint un lit de mort ! »

Cet aveu fut suivi d'un long silence. Marie vit Léonce pâlir et le plus profond désespoir se peindre dans ses traits.

— Ainsi donc, dit-il avec un accent déchirant, voilà cet horrible secret !

— Horrible ! Léonce, s'écria la comtesse en fondant en larmes, car il a fait deux malheureux !...

— Mais Dieu ne peut accepter un tel engagement, dit Léonce ; le désir d'un mourant peut le réclamer, mais la raison le réprouve et la religion doit le défendre !...

— Non, non, dit la comtesse, un serment est toujours sacré !... Dieu l'a reçu dans ce moment solennel.

— Dieu l'a repoussé !... reprit Léonce avec véhémence ; et d'ailleurs, qu'il juge entre nous par la voix de l'un de ses pieux ministres, ce bon prêtre, le vénérable curé de ce village, qui n'a pas quitté mon chevet pendant mes longues souffrances... c'est votre guide, Marie, consultez-le ; j'ai foi en lui, j'accepte l'avenir que sa piété me fera !

— Vous le voulez, dit tristement la comtesse, il saura tout demain !

Le jour suivant, Léonce reçut en tremblant quelques lignes de Marie ; c'était son sort qu'il allait lire! Dix fois il ouvrit le fatal billet et dix fois un nuage épais couvrit ses yeux ; il lut enfin :

« J'ai fait ce que vous avez voulu, Léonce,
« et mon digne conseil m'a répondu par ce
« texte de l'Écriture : *Le ciel seul peut délier*

« *les serments faits au ciel !* Invoquez-le dans « votre prière ; conjurez-le de vous éclairer, « ma fille, sa sainte lumière ne vous man- « quera pas, et la divine sagesse vous révè- « lera la voie que vous devez suivre.

« J'obéirai, Léonce, puisque le doute « m'est permis encore... mais voici mes con- « ditions à cette épreuve, et c'est au nom de « tout ce qui vous est cher, que je vous sup- « plie de les accepter. Une fois ma résolution « prise, vous ne chercherez plus à la com- « battre, si notre malheur en est l'objet... « évitez-moi, fuyez-moi, ne me revoyez « plus; par pitié, Léonce, ne me refusez pas ! « Demain, vers la chute du jour, je me ren- « drai seule à l'église de Saint-Yrieix ; c'est « à son autel que se sont accomplis tous les « grands actes de ma vie, mon baptême, « mon mariage... la triste cérémonie qui sui- « vit la mort de mon excellente mère. C'est « devant ce même autel que je veux deman- « der au ciel qu'il éclaire mon cœur et ma « conscience. S'il m'inspire la pensée d'être « à vous, je quitterai l'église, emportant avec « moi ce livre d'heures où vous avez peint « l'image de ma douce patronne. Mais si dans

« ma fervente prière la volonté céleste me « semble repousser mes vœux, si dans ma « pieuse méditation notre union m'apparaît « encore comme un crime, ce livre, que j'a- « bandonnerai sur mon prie-Dieu, sera le « signal de notre séparation et le gage de « nos éternels adieux! Léonce, mon frère, « vous si bon, si noble, si généreux pour « Marie, accordez-lui sa demande!... Si « vous saviez tout ce que son âme éprouve « encore de scrupules à l'idée de cette sainte « épreuve et de quelle affection pour vous « elle a besoin pour s'y soumettre! »

Léonce comprit que rien n'ébranlerait la volonté de cette femme profondément religieuse. Il consentit à tout.

Le lendemain, l'Angelus sonnait encore aux approches de la nuit, comme au début de cette histoire, mais une teinte de deuil semblait répandue sur les coteaux de Saint-Yrieix. On aurait dit qu'un crêpe funèbre entourait ce magnifique paysage; des brumes épaisses s'élançaient en colonnes fragiles des humides prairies de la vallée.

Puis, du sein de ce brouillard sortit len-

tement une jeune femme, pâle et recueillie, son voile abaissé sur ses yeux.

Elle semblait glisser doucement dans le creux sentier qui conduisait à l'église, tant sa marche était légère.

Par une avenue du parc, un jeune homme s'acheminait également vers le temple ; il s'arrêta dès qu'il aperçut la comtesse prête à franchir le seuil de la vieille église... tout son sang reflua vers son cœur... c'est qu'il allait pénétrer dans le saint tribunal où Dieu lui-même devait rendre son arrêt ! Marie entra. Léonce la suivit... Comme il traversait le portail gothique, une pauvre femme lui tendit la main d'un air suppliant. Léonce lui remit une pièce d'or et fit quelques pas pour s'éloigner ; mais revenant à la pauvresse :

— Ma bonne mère, lui dit-il avec une vive émotion, demandez à Dieu qu'il m'accorde ce que je désire le plus au monde !...

Alors trois voix montèrent au ciel.

La comtesse priait, agenouillée près du maître-autel, immobile comme une statue de marbre sur un tombeau. Léonce, caché derrière un pilier de l'église, les yeux fixés

sur Marie, articulait avec peine une prière distraite et fiévreuse. Puis, sous le porche de l'église, la mendiante invoquait Dieu pour le bienfaiteur qui venait d'assurer son pain de quelques jours.

Une heure s'écoula ainsi.

De ferventes exclamations religieuses troublaient seules le silence de cette scène. L'ombre environnait le vieux temple ; la dernière lueur du jour se projetait dans la nef par la porte entr'ouverte et venait s'éteindre autour de la comtesse comme l'auréole d'une sainte martyre. Tout à coup Marie se redressa lentement. Léonce devint tremblant. La pieuse femme s'agenouilla de nouveau ; ses regards se tournèrent vers le christ de l'autel ; sa main s'appuya sur son front, comme pour en contenir les battements : un soupir étouffé s'échappa de sa poitrine.

Elle se leva pour sortir.

Léonce jeta les yeux sur le prie-Dieu de la comtesse.

Le livre d'heures y était resté !

Un fer aigu lui traversa le cœur. Il se sentit mourir... Marie allait franchir le portail de l'église ; Léonce, immobile de douleur,

n'entendait déjà plus ses pas légers... lorsque la pauvresse courut à elle en lui disant : *Madame, madame, votre livre d'heures que vous oubliez.*

— Ah ! s'écria la comtesse hors d'elle-même, saisissant le livre que lui présentait la bonne femme et tendant sa main au jeune homme :

— Léonce ! mon ami ! mon époux ! C'est Dieu lui-même qui l'a voulu !

FIN DU LIVRE D'HEURES.

# L'AUTO-DA-FÉ.

# I

Un soir du mois d'août 1835, les salons de la comtesse de Lostange resplendissaient de mille lumières; une foule brillante s'y pressait, le Paris élégant, le Paris financier, le Paris aristocratique, tous les Paris enfin, excepté celui du peuple, qui a pourtant bien aussi quelques droits à un Paris, s'y étaient donné rendez-vous. L'éclat des diamants, la suave senteur des fleurs, le choix exquis des

invités, le demi-silence qui régnait dans cette vaste réunion, tout lui imprimait un cachet particulier d'élégance et de dignité.

C'est que la fête donnée par Célénie de Lostange n'était point une folle occasion de danse et de plaisir ; son but était intéressant et grave, et les gens comme il faut de Paris, qui prennent si facilement la figure de la circonstance, avaient tous un air encourageant et gracieux, bien fait pour induire en mariage les deux héros de la fête : madame la comtesse de Lostange et M. Gaston de Berneuil.

On signait leur contrat ce soir-là même et leur union devait se célébrer le lendemain.

Jules Dorsan, jeune notaire de la plus belle espérance, à ce qu'assurait son prédécesseur, qui lui avait vendu cinq cent mille francs sa charge, venait de faire apparaître aux yeux de l'assemblée un magnifique rouleau de papier timbré, orné d'une faveur rose, le rose étant de rigueur pour entourer les contrats de mariage, de l'avis de MM. les notaires, du moins ; chacun, le sourire aux lèvres, s'empressait de coucher son nom sur l'acte authentique, sur ce traité d'alliance et

quelquefois de commerce, où deux puissances amies signent la paix, tout en faisant mentalement leurs réserves pour la guerre.

Il n'en était pourtant pas ainsi de Célénie et de Gaston ; c'était un mariage assorti de tous points : deux noms distingués, deux grandes fortunes, deux cœurs généreux et bons, s'unissaient avec toutes les chances d'un avenir heureux. Et j'oubliais de vous dire, contrairement à l'usage de tous les romanciers qui commencent toujours par là, que madame de Lostange était bien la plus ravissante veuve qu'on pût voir, et M. de Berneuil un homme charmant, que les femmes avaient un peu trop gâté, peut-être ; mais chose rare, qui n'en était devenu ni plus suffisant, ni plus fat pour cela.

Les plus mauvaises langues, celles des vieilles filles elles-mêmes, ne pouvaient donc s'exercer aux dépens des deux futurs. Quelques douairières, pieuses habituées de Saint-Thomas-d'Aquin, disaient bien tout bas que feu leur parent, M. le comte de Lostange, s'était mésallié jadis en épousant Célénie; que la belle veuve n'était pas née !... Mais comme, du vivant de son époux, et depuis sa mort,

la comtesse avait eu la conduite la plus irréprochable, comme elle écoutait avec le plus profond intérêt les interminables conversations héraldiques de son illustre famille, elle en conquit promptement les bonnes grâces, et le faubourg Saint-Germain lui donna l'absolution de sa tache originelle.

Gaston de Berneuil n'était qu'à peu près noble, lui!... Il avait bien la particule, et l'avait par droit de naissance et non par droit de conquête, comme une foule de gens que nous connaissons... Il pouvait même s'arrondir d'un titre quelconque, et comme il l'aurait bien porté, personne n'eût jamais songé à lui demander où il l'avait pris; mais homme d'honneur et de cœur, il aurait rougi de cet habit d'emprunt, et le nom de son père était assez honorable pour qu'il ne lui donnât point un passe-port de contrebande.

Une circonstance bien simple avait rapproché Gaston de Célénie; la jeune veuve, après une année de solitude consacrée au regret sincère que lui inspirait la perte de M. de Lostange, avait quitté sa terre du Nivernais, et cédant aux instances de ses nombreux amis, était venue demeurer à Paris

dans un des beaux hôtels dont elle avait hérité.

Le troisième étage de cet hôtel était occupé depuis longtemps par Gaston de Berneuil; et le premier, suffisant à l'état de maison que la comtesse voulait tenir à Paris, le jeune locataire conserva son logement de garçon, logement qu'il aimait beaucoup, car il était peuplé de tous ces premiers souvenirs de plaisir et de bonheur, fraîches illusions de jeunesse, que le temps se charge bientôt de nous enlever pour jamais !

Gaston, en locataire bien appris, vint présenter ses hommages à sa propriétaire. La conversation fut banale d'abord ; les avantages et les inconvénients du logement, ces mille riens qui se discutent si longuement entre propriétaire et locataire, tout cela fut promptement épuisé entre deux personnes aimables, de bon ton et de bon goût.

Madame de Lostange prit l'opinion la plus favorable de l'esprit élégant et distingué de son locataire, et Gaston, en remontant chez lui, trouva que sa visite de deux heures avait été bien courte.

On n'est pas impunément le voisin d'une

jolie femme ; et la vie de Gaston, légère et dissipée jusque-là, devint bientôt solitaire et retirée.

Guetter les occasions d'apercevoir Célénie, la rencontrer à sa sortie de l'hôtel, lui faire autant de visites que le permettait la bienséance, ouvrir silencieusement ses fenêtres, le soir, pour écouter les accords de son piano ou les accents de sa voix, telles furent, pendant quelques mois, les seules occupations de M. de Berneuil. Il résulta de tout cela la chose la plus charmante et la plus vulgaire du monde ; ils se plurent, ils s'aimèrent, et voilà comment un soir de 1835, Jules Dorsan le notaire déposa sur la table de Boule de la comtesse le beau contrat de mariage orné de sa faveur couleur de rose.

Quelques petits nuages avaient pourtant terni l'azur du ciel amoureux des deux fiancés, pendant les préliminaires de l'acte solennel qui allait s'accomplir.

Célénie était jalouse, non pas du présent, car le présent de Gaston lui appartenait tout entier, elle en était sûre, et la passion qu'elle inspirait ne lui laissait aucun doute à cet égard ; mais Célénie, dont le cœur parlait

pour la première fois, dont M. de Lostange aurait pu être le père, et qui n'avait jamais eu pour lui qu'une affection filiale, Célénie aimait avec une âme toute neuve, toute pure, toute candide. Elle aurait donné dix ans de sa vie pour que le cœur de Gaston eût eu, comme le sien, sa robe virginale !... Le passé l'inquiétait, la désolait, l'exaltait même à un degré que comprendront seules quelques natures délicates et choisies, pour lesquelles la pensée d'un autre amour, éteint, oublié même depuis longtemps, n'en est pas moins un véritable supplice !

Et par malheur pour le repos de la jeune femme, il ne s'agissait pas d'un seul amour, mais de plusieurs amours ; car Gaston avait été très-prodigue dans ce genre-là !...

Et puis, de bonnes âmes, comme il s'en trouve toujours, avaient étalé sous les yeux de Célénie la liste fort étendue des anciennes passions de son futur, sous le prétexte aimable de l'honneur que lui faisait le sacrifice de ses rivales.

Gaston protestait en vain de son innocence. Des caprices n'étaient pas des passions ; son seul, son véritable amour, était

son amour pour Célénie... et Gaston mentait, ou plutôt il oubliait et se trompait, car un sage qui avait beaucoup aimé a dit : *L'amour que l'on éprouve est toujours le premier que l'on croit ressentir.*

Ces petites discussions se renouvelaient souvent, et Gaston vivait dans une terreur profonde de son passé.

Depuis quelque temps cependant, madame de Lostange devenait plus raisonnable ; le présent, l'avenir, étaient si beaux que le voile qui couvrait le passé s'épaississait à ses yeux chaque jour davantage ; et d'ailleurs, on s'était brouillé avec deux amies intimes qui attisaient complaisamment le feu mal éteint des anciens souvenirs.

Tout respirait donc ce soir-là le bonheur et la joie dans l'hôtel de Lostange ; les félicitations, les serrements de mains, dont on est si prodigue à présent, se distribuaient à profusion dans les salons de la belle comtesse.

Un député, celui qui, n'ayant pas proféré une seule parole pendant toute la session, au grand mécontentement de ses commettants, s'était élancé à la tribune au milieu d'un

orage parlementaire, et avait commencé une harangue par ces mots remarquables : « *Mes-* « *sieurs, si je demande la parole, ce n'est pas* « *pour parler...* » harangue dont une hilarité prolongée avait privé la chambre, ce député, dis-je, se sentant pris de poésie, venait de tourner en l'honneur de la comtesse une sorte d'épithalame fort agréable, lorsqu'un valet de pied remit une lettre à madame de Lostange.

A peine y eut-elle jeté les yeux, qu'une profonde émotion se peignit sur ses traits ; et, s'excusant légèrement auprès des invités qui l'entouraient, elle sortit vivement, en proie à la plus violente agitation.

Cette brillante assemblée, qu'animaient la grâce et l'affabilité de madame de Lostange, éprouva bientôt l'effet de sa disparition; l'âme manquait au corps... les conversations furent moins animées; le beau contrat, rédigé par M. Dorsan, s'était couvert de signatures, la plupart indéchiffrables, celles des gens en place surtout ; l'action mécanique de signer son nom est tellement répétée chez ces messieurs, qu'ils en sont presque tous venus à des abréviations hiéroglyphiques ; cela prouve

que l'on est pressé, et un homme en place doit toujours avoir l'air pressé, c'est d'un bon effet sur le subordonné ; d'ailleurs, toutes les toilettes de ces dames ayant été vues, admirées et commentées, elles allèrent les exposer autre part ; car une robe de Palmyre, bien portée, doit se présenter dans trois maisons au moins par soirée.

Lorsque madame de Lostange revint dans ses salons, Gaston s'y trouvait seul. Célénie paraissait fort troublée...

— M. de Berneuil, lui dit-elle, vous allez m'interroger sur la cause de mon absence ; mais je ne vous la dirai pas ce soir... demain vous saurez tout...

Et le congédiant aussitôt, elle rentra dans sa chambre à coucher.

— Allons, se dit Gaston en regagnant son appartement, demain je serai descendu de deux étages et je connaîtrai les secrets de ma femme !...

Rien n'était plus élégant et plus recherché que le logement du futur de madame de Lostange. Un luxe bien entendu, les arts, le confort, s'étaient réunis pour orner ce nid de garçon, comme l'appelait M. de Berneuil.

En y rentrant pour la dernière fois, Gaston se sentait saisi d'une singulière émotion. C'est là qu'il avait vécu tant d'années, libre, heureux, indépendant !... Ces tableaux aimés, ces meubles de choix, confidents muets de ses folies et de ses regrets, tout cela devait disparaître à jamais; car madame de Lostange, par un sentiment qui se devine, avec une organisation aussi susceptible que la sienne, avait décidé que le mobilier du garçon serait impitoyablement vendu, pour faire place à l'ameublement plus sérieux de l'homme marié !!!...

Mais avant d'abandonner aux profanes les témoins de dix ans de jeunesse, Gaston se recueillit un instant, cherchant peut-être dans son esprit un moyen de faire grâce à quelques reliques plus chères, à quelque don plus palpitant de souvenir !... Cette mauvaise pensée dura peu.

— Non, s'écria-t-il, ce serait mal, bien mal pour Célénie ! Je dois dépouiller le vieil homme avant de recevoir sa main !... Plus d'arriéré, mettons notre cœur à jour... l'arrêt est prononcé : portraits, cheveux, lettres, anneaux, bracelets, je vous livre aux

flammes !... Je vous condamne à un *auto-da-fé* général !...

Et s'approchant d'un ravissant petit secrétaire en bois de rose, riche et vieux débris de quelque boudoir galant de l'autre siècle, il fit jouer d'une main ferme les boutons secrets, les ressorts cachés de ce petit grenier d'amour; et lettres, cheveux, portraits, anneaux, bracelets, parurent à ses regards, tout surpris, tout honteux d'avoir eu le même domicile et de se trouver réunis sous les deux mêmes yeux, après s'être fuis si longtemps et avec de si habiles précautions.

Alors commença la revue du passé, précédant le grand combat du devoir et des souvenirs.

Ce que Gaston eût dû faire fut précisément ce qu'il ne fit pas. Sa résolution prise, l'arrêt prononcé, comme il le disait lui-même, le bûcher prêt, il fallait y lancer ses victimes sans s'inquiéter des regards suppliants que semblaient lui jeter les jolis yeux des condamnées ! Et puis, ces belles boucles noires et blondes, ces lettres aux parfums si doux, tout cela semblait demander merci,

implorer le juge... et le juge s'attendrissait déjà, quand un accès de gaieté vint tout à coup détourner le nuage sentimental qui grossissait à chaque instant dans l'esprit et dans le cœur de Gaston.

Ses regards étaient tombés sur un recueil de lettres portant cette indication bizarre :

« *Quittances d'amour de mademoiselle* « *Mina, aspirante-coryphée à l'Opéra.* »

Voici le premier billet, traduit en français par l'auteur :

« Mon chou, tu ne sais pas comme je « t'aime !... En voyant hier au soir M. Bo- « cage poignarder sa bonne amie madame « Dorval, dans *Antony*, je me disais que je « voudrais mourir comme elle de la main de « mon Nini !... Envoie-moi trois cents francs « par ma portière, que je charge de la pré- « sente ; c'est une femme sûre, et très-dis- « tinguée ; elle a été au Conservatoire du « temps de M. Garat. »

Autre :

« C'est une horreur, et vous êtes un mons-
« tre ! On vous a vu au Jardin-Turc, donnant
« le bras à un chapeau rose !... Je vous mé-
« prise !... Envoyez-moi deux cents francs
« pour payer mon terme, et faire monter du
« charbon !... Je vas me périr !...

Enfin, une autre plus laconique :

« Tout est en plan !... Je t'adore !... Mon
« cachemire, présent de ton amour, est chez
« ma tante... O mon Gaston chéri ! Je ne
« peux plus vivre sans toi... et sans les cin-
« quante écus que mon polisson de traiteur
« me réclame... ajoute-s-y cent francs pour
« la modiste. »

Le total de la passion de mademoiselle Mina se montait à trois mille francs ; et ses lettres finissaient toutes invariablement par la même formule, une traite tirée sur le cœur de Gaston, et sur sa caisse !

Une senteur vive et pénétrante, s'échappant d'un des tiroirs ouverts, attira l'attention de M. de Bernucil ; il plongea la main dans la mystérieuse cachette et en retira

quelques papiers fins et soyeux, d'où tomba la plus jolie boucle de cheveux bruns que l'on pût voir.

Ces papiers, divisés en trois paquets, portaient chacun un titre différent. On lisait sur le premier : *Pastorale; Drame*, sur le second ; *Comédie*, sur le troisième.

C'était une espèce de trilogie amoureuse, dont Gaston avait été l'acteur principal et le héros.

Quelques fragments de l'œuvre en feront comprendre facilement le sujet et les péripéties :

« Que cette nuit était belle, sous les grands « arbres de mon parc, cher bien-aimé !... « Comme la lune fut discrète en nous épar- « gnant sa lumière !... Comme le parfum des « fleurs était plus doux, en le respirant avec « toi !... La gracieuse musique que le chant « du rossignol dans le feuillage !... et le mur- « mure cadencé de la source !... Toutes ces « mille harmonies de la nature semblaient « accompagner tes paroles d'amour et rem- « plissaient mon âme d'un ineffable bon- « heur !...

« *Il* est absent pour trois jours ; mieux « que cela, pour trois nuits encore !... On « dit qu'*il* perd des sommes fabuleuses à son « club... Que m'importe !... Ma richesse, « c'est ton amour !... Mon seul bien au « monde, c'est toi !...

« *Post-scriptum :*

« Tu as tort d'être jaloux de mon cousin... « fi ! monsieur... un élève de l'école de Sau- « mur, presqu'un enfant... qui rougit en me « donnant un bouquet !... Est-ce un rival à « craindre pour le beau, l'aimable, le bril- « lant Gaston ?... Et d'ailleurs, je t'aime ! !

Le style du drame était plus sombre, comme celui de tout drame honnête qui se respecte et veut justifier son titre :

« Je suis morte d'effroi !... La foudre qui « grondait sur nos têtes me donnait, avec « raison, de tristes pressentiments !.... A « peine t'avais-je quitté, dans la grotte où « l'orage nous avait forcés de chercher un « abri, que la cloche du château s'agita vio- « lemment... *Lui seul* pouvait venir aussi « tard !... Tremblante, éperdue, je cours au

« château, et n'entre au salon que quelques « instants avant *lui!*... — D'où venez-vous?... « me dit-il d'un ton terrible... Et mouillée « ainsi?... La voix expirait sur mes lèvres... « j'étais perdue!... lorsqu'un ange sauveur « vint à mon secours!... — Nous étions à « nous promener dans le parc, ma cousine « et moi... dit notre jeune parent que je n'a- « vais pas aperçu dans mon trouble ; c'est « bien naturel, après une aussi chaude jour- « née ; et l'orage nous a surpris, comme « nous rentrions ici. — C'est bien! dit-*il* « d'un ton brusque, en nous quittant. Ah! « mon ami, quel être généreux que mon « jeune cousin!... »

Voici la comédie :

« Toujours des scènes, Gaston, toujours « des reproches!... *Il* a des soupçons sur « vous!... Et, pour le rassurer, je me décide « à partir pour Bagnères avec *lui*, et notre « jeune parent, dont les polka de cet hiver « ont décidément altéré la santé. Plaignez- « moi, mon ami, je suis bien malheureuse « de vous quitter ainsi ; mais mon repos et

l'humanité m'en font la loi !... A vous, « amour éternel !...

Quelque émouvante que fût cette dernière épître, je dois dire que Gaston la précipita dans les flammes, ainsi que ses sœurs aînées, sans qu'une larme de regret vînt mouiller sa paupière... l'ingrat ! On allait tant l'aimer à Bagnères !...

Bien d'autres correspondances eurent le même sort. Un sentiment de colère, fort injuste sans doute chez M. de Berneuil, puisqu'il était provoqué par le touchant billet qu'on vient de lire, lui fit attiser le feu d'une main fébrile et agitée.

Lettres de comtesses, lettres de baronnes, lettres de grisettes, se consumèrent dans ce vaste incendie amoureux ; et sur les lèvres de Gaston errait un sourire funèbre, comme celui de l'ange du mal quand il ravive le gouffre ardent où brûlent les pauvres damnés !... Et puis tout fut dit !...

— En cendres ces portraits aimés; en cendres ces beaux cheveux, ornement divin de si jolies têtes !... Le néant pour le passé ! dit Gaston d'une voix superbe, et comme un

triomphateur sur des ruines ; le bonheur pour l'avenir !

Ces mots, d'une dureté, d'une ingratitude presque cyniques, révolteraient à juste titre nos belles lectrices, si je ne m'empressais de les justifier.

M. de Berneuil n'avait eu dans toute sa jeunesse, à une exception près, comme nous le verrons tout à l'heure, que de ces liaisons faciles et légères, dont le plaisir fait seul les frais. Ses amours étaient des causeries aimables et futiles, où l'on trouvait tout, excepté du cœur et de la raison.

Gaston allait fermer le charmant secrétaire, veuf de ses trésors, lorsqu'il s'aperçut que deux lettres s'y trouvaient encore ; un petit ruban de velours noir, auquel pendait une croix d'argent, les liait ensemble.

— Je n'en finirai pas, dit-il avec humeur, on n'a jamais tant de meubles que quand on déménage, et j'ai donc aimé autant que le roi Salomon !

Mais à peine eut-il saisi la nouvelle correspondance qu'il allait vouer aux flammes, qu'un trouble violent s'empara de lui...

— Florine !... s'écria-t-il ; les lettres de

Florine !... Les deux seules qu'elle m'ait jamais écrites !... Oh ! grâce pour celles-là !... Un amour si vrai !... Un cœur si pur !...

Et d'une main tremblante il ouvrit la première de ces lettres, tracée sur un papier commun, n'exhalant aucun parfum et ne portant aucun blason.

Voici ce qu'il lut :

Monsieur,

« C'est un grand malheur pour moi de « vous avoir aperçu à votre fenêtre ; je n'ou- « vrirais plus la mienne, si je n'étais forcée « chaque matin d'arroser mon beau rosier « blanc; mais si je ne l'arrosais pas, il mour- « rait bien vite, et mon rosier, voyez-vous, « monsieur, c'est là mon seul plaisir, mon « seul bonheur au monde ; c'est mon jardin, « son feuillage vert réjouit et repose mes « yeux, que la broderie fatigue beaucoup, « et ses belles fleurs parfument ma chambre.

« D'ailleurs, je ne veux plus vous voir à « votre croisée, cela m'a déjà coûté trop « cher ! Oui, monsieur, trois francs au moins, « cette semaine ; c'est ruineux pour une « pauvre fille qui vit de son travail, et qui

« ne peut faire honneur à ses affaires qu'a-
« vec trente sous par jour ; aussi j'ai rattrapé
« cela en ne déjeunant ni hier, ni aujour-
« d'hui ; mon estomac en a bien un peu
« grondé, mais maintenant je suis au cou-
« rant de mes finances, et je n'y pense plus.

« Cela vous étonne, peut-être, monsieur,
« que j'aie perdu tant d'argent pour vous ;
« mais je vais vous dire comment cela est
« arrivé : la première fois que je vous ai
« aperçu, vous m'avez fait peur ; je me
« croyais la seule du quartier à ma fenêtre,
« il était de si bonne heure, je pensais qu'il
« n'y avait que les brodeuses levées à cette
« heure !... Et j'étais là, les bras nus, le cou
« aussi... excusez-moi, monsieur, ça ne
« m'arrivera plus, puisque vous êtes aussi
« matinal que moi. Le lendemain, je vous ai
« vu encore, puis tous les jours ; et voilà
« que, tout en travaillant, je me suis mise à
« penser à vous, ou plutôt à ce bon regard
« si doux que vous aviez jeté sur moi, et
« l'aiguille n'allait plus, ou je faisais des faux
« points qu'il fallait recommencer.

« Jugez donc de ma surprise, monsieur,
« quand j'ai vu toutes ces lettres que vous

« signez : *votre voisin*, et où vous me parlez
« de beaucoup de choses que je ne comprends
« pas... c'est que je suis bien ignorante ;
« Thérèse m'a élevée comme cela. Thérèse,
« c'est une vieille veuve, à qui ma bonne
« mère nous a confiées en mourant, ma sœur
« et moi ; nous avons appris à lire, à écrire,
« à broder, et voilà tout.

« Une grande dame a emmené ma sœur
« avec elle, pour la rendre riche ! Ma sœur
« était l'aînée, c'était juste ; moi, je suis res-
« tée près de Thérèse.

« Pendant trois ans, nous avons reçu des
« présents et des jolies lettres de ma sœur ;
« puis plus rien... c'est qu'elle est morte,
« monsieur, car on ne peut pas oublier sa
« sœur !...

« Cette vieille femme, la concierge de la
« maison, à qui vous en voulez tant parce
« qu'elle vous empêche de monter à ma
« chambre, c'est Thérèse ; elle m'a dit d'a-
« voir peur de vous. Pourquoi donc cela ?
« Vous avez l'air si bon !

« Et pourtant, monsieur, vous ne m'avez
« fait que du mal jusqu'ici ; vous êtes cause
« que j'ouvre à peine ma fenêtre : c'est bien

« triste, l'air du matin est si pur, ma cham-
« bre si petite, et, ce qu'il y a de pis, c'est
« que Thérèse ne me laisse plus sortir !...
« Tous nos voisins me trouvent bien pâle
« depuis quelque temps ; et l'autre jour ma
« figure était de la couleur des fleurs de mon
« rosier blanc !

« Aussi, monsieur, voilà pourquoi je vous
« écris : c'est pour vous demander une grâce.
« Vous êtes riche, vous ! Vous avez un vaste
« logement, avec d'autres croisées que celle
« d'où l'on voit la mienne ; n'ouvrez plus cette
« croisée-là, je vous en prie. Au moins pen-
« dant quelque temps... d'abord, je ne vous
« y verrai pas et je n'en travaillerai que
« mieux ; Thérèse me permettra peut-être
« alors de sortir, et je reprendrai mes joues
« roses qui m'allaient si bien !

« Faites cela pour moi, monsieur, et je
« vous promets de prier tous les soirs le bon
« Dieu pour vous, comme je le prie pour ma
« mère et ma sœur, qui vous béniront dans
« le ciel !

« FLORINE. »

En relisant cette lettre si naïve, où toute

une âme se révélait à lui dans sa candeur native, Gaston sentit ses yeux se mouiller, son cœur battit plus fort, l'image gracieuse de la jeune fille se dressa devant lui, comme aux premiers jours de son amour. Il courut à sa fenêtre et l'ouvrit vivement, croyant retrouver encore le rosier blanc à celle de Florine... mais la nuit était profonde et à peine s'il put distinguer la maison de la jeune brodeuse.

Saisissant avidement alors le second papier qu'entourait le ruban de velours noir, il lut ce qui suit :

### Ma confession.

« J'ai désobéi à Thérèse !... Pendant la « cruelle maladie qui m'a enlevé ma pro- « tectrice, j'ai reçu M. Gaston chez moi. Il « m'a juré, sur la croix d'argent de ma « mère, qu'il m'aimerait toujours !... J'ai « cru M. Gaston...

« Ah ! la jolie promenade que nous avons « faite hier ensemble !... Il m'a conduite « dans un jardin superbe où j'ai admiré « cent rosiers, mille rosiers, peut être !...

« Mais je n'ai pas fait d'infidélité au mien !
« Il m'a toujours semblé le plus beau !...
« N'est-ce pas en l'arrosant à ma fenêtre
« que j'ai vu pour la première fois M. Gas-
« ton !

« On est venu m'apporter, ce matin, des
« robes et des bijoux de sa part ; j'ai tout
« refusé ; je ne veux rien de lui... que
« lui !...

« Il m'a grondée, mais il m'a comprise.
« Comme il est bon de sortir avec une pe-
« tite ouvrière, en bonnet rond, en robe
« d'indienne... pourquoi n'a-t-il pas des ha-
« bits plus simples ? Je serais plus à mon aise
« avec lui !... Pourtant il est si bien ainsi !

« J'ai beaucoup pleuré ce soir !... Nous
« avions rencontré deux de ses amis, au bois
« de Vincennes où il m'avait menée ; ils
« m'ont parlé, la première fois qu'ils me
« voyaient, comme il ne me parle pas, lui,
« depuis trois mois qu'il m'aime. Il les a
« quittés brusquement et fort en colère. —
« C'est votre costume qui est cause de cela,
« m'a-t-il dit. Demain je mettrai une robe
« de soie et un chapeau rose...

« Mon chapeau rose et ma robe de soie

« m'ont causé bien du chagrin! En me « voyant vêtue ainsi, tous les voisins se sont « mis à rire.

« Une vieille dame, très-dévote, de notre « maison, m'a montrée au doigt en disant : « — Il faut avoir bien de l'économie pour « acheter une pareille toilette avec trente « sous par jour! Je suis rentrée en fondant « en larmes...

« M. Gaston m'a appris une romance; j'en « aime bien le refrain. Je n'oublierai cet air-« là de ma vie!

« Vivre loin de ses amours,
« N'est-ce pas mourir tous les jours! »

« Voici l'automne, mon rosier se fane, et « je deviens triste; c'est que M. Gaston vient « moins me voir; il a tant d'affaires, me dit-« il; et puis, il lui est arrivé une cousine de « la province; il faut qu'il la promène, qu'il « la conduise au spectacle; je voudrais bien « savoir si elle est jolie!...

« M. Gaston m'a trompée!!... Je l'ai vu « hier en voiture avec cette prétendue cou-« sine, comme je revenais de chercher de

« l'ouvrage ; c'est une dame qui chante sur « un théâtre où il m'a menée ; je l'ai recon- « nue !

« Voilà trois jours et trois nuits que je « pleure... il ne revient plus !

« Tout est fini pour moi !... Thérèse m'a- « vait bien dit d'avoir peur de lui !... Mon « pauvre rosier, que tu me coûtes cher !...

« Cette nuit, je ne dormais pas, ma lampe « était éteinte, j'avais la tête en feu, le cœur « gonflé de sanglots. Je me suis mise à ma « fenêtre pour regarder la sienne ; ses ri- « deaux étaient ouverts, et je l'ai vu, lui, « M. Gaston, aux genoux de cette femme « avec qui je l'avais rencontré... il pressait « sa main sur ses lèvres, comme il avait fait « avec la mienne !... Il semblait lui parler « d'amour, comme il m'en avait parlé à « moi !... J'ai senti mes jambes fléchir... un « nuage épais a passé sur mes yeux... et j'ai « cessé de souffrir !!...

« Il est cinq heures du matin ; c'est à cette « heure-là, il y a six mois, que je l'ai vu « pour la première fois !... Je lui enverrai ce « papier, où j'ai déposé toutes les impres- « sions de mon âme, depuis qu'il m'a donné

« une âme !... Je lui enverrai aussi la croix « d'argent de ma mère ; c'est sur cette croix « qu'il avait juré de m'aimer toujours... elle « accompagnera cet écrit...

« Ce sera mon seul reproche !

« A présent, je sens que ne puis plus vivre « sans lui !... Je me souviens qu'un jour, en « me montrant la rivière qui coulait à nos « pieds, il me raconta l'histoire d'une pau- « vre fille qui s'y était jetée... Il ne croyait « pas me trahir alors !... Mais il m'a tracé « mon sort !... »

A ce moment, Gaston cessa de lire ; des larmes amères coulaient de ses yeux. Ces lignes, pleines d'un désespoir si noble, si tendre, si résigné, venaient de lui rappeler tout un passé d'amour et d'ingratitude...

Il revoyait Florine, belle, confiante et dévouée !... mourant pour lui... pour lui qui l'avait abandonnée !...

En vain se retraçait-il ses mille démarches pour retrouver l'infortunée ; ce qu'on lui avait raconté d'une jeune fille sauvée des flots le jour même où la malheureuse enfant avait dû s'y précipiter ; son crime ne lui ap-

paraissait pas moins grand, moins cruel, et moins lâche !...

— Florine !... ma pauvre Florine !... s'écria-t-il en proie à la plus vive douleur. Ah ! mon cœur me le dit maintenant, c'est toi, toi seule au monde que j'ai véritablement aimée !!!...

A peine ces mots étaient-ils prononcés, qu'un long soupir retentit à son oreille...

Saisi d'épouvante, il promène ses regards de tous côtés... personne près de lui, aucun bruit extérieur, si ce n'est le vent qui gémissait dans les longs corridors de l'hôtel de Lostange.

## II

Le jour commençait à paraître et Gaston était encore plongé dans les pénibles réflexions que lui avait inspiré la confession de Florine. Toute cette triste histoire avait bouleversé son âme. Il se reportait, en pensée, aux premiers temps de ce bel amour, où la naïve jeune fille, son bras passé sous le sien, faisait en quelque sorte connaissance avec la splendeur de la nature champêtre...

Il se rappelait avec délices les exclamations de surprise et de bonheur qu'arrachaient à Florine l'aspect de ces grands bois qui environnent Paris, et la vue de la Seine se déroulant plus vaste et plus puissante, à quelques lieues de la capitale.

Pauvre fleur, privée d'air et d'espace, Florine avait vécu, jusque-là, comme vivent les enfants malheureux de notre grande ville, qui font à peine pendant toute leur jeunesse quelques pas hors de son enceinte.

Tout était donc nouveau, merveilleux, charmant, pour Florine. Gaston lui avait fait voir aussi quelques palais imposants, quelques monuments majestueux ; mais Florine leur préférait la source cachée dans l'herbe, ou la paquerette des champs qu'elle rapportait comme un trophée de ses longues promenades.

La jeune fille n'avait pas encore l'esprit assez développé pour les magnificences de l'art ; ses goûts étaient simples comme son cœur qui était un trésor de candeur et de bonté.

— Et voilà, se disait Gaston avec amertume, ce que j'ai trahi, perdu, tué peut-

être!... pour un objet indigne de ma tendresse, pour le caprice d'un moment, pour une fantaisie de quelques jours!!...

Il ne pouvait s'expliquer aussi l'étrange et douloureux soupir qu'il avait entendu pousser près de lui; mais, après avoir visité soigneusement toutes les pièces de son appartement, il finit par croire à une hallucination de ses sens surexcités par l'extrême chagrin qu'il éprouvait.

Tout s'animait dans l'hôtel de madame de Lostange. Déjà chacun se préparait à célébrer dignement le grand jour qui se levait et dont l'emploi se trouvait réglé par Gaston lui-même.

A midi, l'on allait à la mairie, puis à l'église; un grand dîner de famille se donnait à six heures; et le soir, suivant l'usage moderne, les deux époux montaient en chaise de poste pour se rendre dans un pays étranger quelconque, et partaient, de propos délibéré, pour se faire cahoter sur le pavé d'une grande route, ce qui doit ajouter infiniment de charmes à une première nuit de noces!... Mais la mode le veut ainsi et la mode est une impérieuse déesse dont le monde se charge

de faire respecter les arrêts, quelque absurdes ou désagréables qu'ils soient.

Le moment approchait où Gaston allait s'engager pour jamais ; quelques heures encore, et la pensée de Florine, si douce et si présente maintenant à son cœur, devenait un crime de lèse-fidélité envers Célénie !...

Depuis que Gaston connaissait madame de Lostange, il n'avait eu qu'un désir, il n'avait formé qu'un vœu : devenir l'époux de cette aimable femme ! Et il était bien résolu à expier, au profit d'un amour constant et légitime, les erreurs et les folies de son passé.

Souvent pourtant, et bien avant qu'il rencontrât Célénie, l'image de Florine avait traversé l'âme de Gaston, comme les nuages sombres qui ternissent un instant l'azur d'un beau ciel ; mais elle s'évanouissait promptement dans le rapide et brillant tourbillon qui entraînait chaque jour M. de Berneuil. Ce n'était de sa part ni insensibilité, ni ingratitude ; la vie fiévreuse et agitée qu'il menait lui donnait cette perpétuelle ivresse des sens, où l'esprit ne peut plus admettre une idée triste et sérieuse ; état moral habituel

de ce qu'on nomme dans le monde les hommes de plaisir.

Son amour pour Florine, son premier amour, dans l'acception noble et pure du mot, n'en sommeillait pas moins au fond de son âme.

Le chagrin qu'il ressentit de sa perte, le remords affreux qu'il en avait éprouvé, n'étaient qu'assoupis, engourdis, pour ainsi dire; il ne fallait qu'une étincelle pour rallumer la flamme, et la scène de la nuit précédente avait produit cet effet, en remettant sous les yeux de Gaston le drame douloureux de son amour.

C'est dans cette disposition d'esprit que les premiers bruits de l'hôtel, que le réveil de Paris, surprirent M. de Berneuil.

Homme d'honneur avant tout, il songea bientôt à l'acte important qui se préparait, à l'affection si tendre de madame de Lostange, aux serments qu'il lui avait faits, et pressant une dernière fois sur ses lèvres la croix d'argent de Florine, il s'efforça de penser uniquement au devoir qu'il avait à remplir...

M. Baptiste entra.

M. Baptiste était le valet de chambre de

Gaston. Confident de toutes les folies de son maître, espèce de Mascarille de 1855, joignant à l'astuce des laquais de Molière l'instruction bâtarde des domestiques de nos jours, M. Baptiste lisait les journaux, était au courant de la politique européenne et possédait bon nombre d'actions des chemins de fer les plus accrédités.

Homme d'ordre, spéculateur habile, observateur profond, M. Baptiste avait basé sa fortune sur le cœur de son jeune maître. C'était un champ fertile qu'il ensemençait de son mieux et qui rapportait souvent au delà de ses espérances. Tarifant d'un coup d'œil sûr chaque nouvelle passion de Gaston, Baptiste savait d'avance, à leur aurore, ce qu'elles auraient produit à leur déclin. En effet, les dangers, les surprises, les billets doux à remettre, les arrivées inopportunes, les brouilles, les raccommodements, les factions de jour et de nuit, aux portes, sous les fenêtres, tout cela se payait à prix d'or!... Et M. Baptiste spéculait ainsi sur le bonheur ou sur les chagrins de son maître.

En diplomate exercé, le rusé valet augmentait souvent à plaisir et compliquait

adroitement les périls des aventures, car les profits étaient toujours en raison des difficultés.

Il résultait, par exemple, de la comptabilité de M. Baptiste, que les amants trompés lui avaient infiniment plus rapporté que les maris dans le même cas; ce qui s'explique par les facilités que donnent généralement ces derniers aux flibustiers de l'Hymen !... Aussi, m'a-t-il toujours semblé que cet excellent dieu, le moins malin de tous, avait beaucoup plus de droits que son frère au bandeau que MM. les poëtes ont placé sur les yeux de l'Amour.

Ce qui nuisait essentiellement aux revenus de Baptiste, c'étaient les amours banales où le mystère n'avait point de rôle, où l'héroïne arrivait en plein jour, à visage découvert, sans voile de dentelle sur les yeux, sonnant bruyamment à la porte principale, comme aurait pu faire tout ami intime, ou tout honnête créancier. Baptiste, alors, ne cessait de combattre l'ennemi par tous les moyens en son pouvoir; il établissait un système d'observation et de surveillance à l'endroit des habitudes et des relations de la

reine du moment, et Baptiste réussissait presque toujours à découvrir certaines peccadilles plus ou moins cachées, qui décidaient Gaston à jeter le mouchoir à quelque autre sultane.

M. Baptiste était enfin une véritable puissance dans la maison de M. de Berneuil.

Ce fut donc avec la familiarité d'un confident éprouvé que Baptiste aborda son maître en lui tenant cet étrange discours :

— Monsieur a les yeux bien fatigués ce matin... et le lit de monsieur n'est pas défait !... Après tout, ça se conçoit... peut-être quelques adieux éternels à faire hors de l'hôtel... Il y aura tant d'infortunées pour une seule heureuse !...

— Taisez-vous !... lui dit brusquement Gaston ; et habillez-moi... le mariage est pour midi !...

— Monsieur a le temps, continua le hardi valet, et sans doute plus de temps qu'il ne pense !...

— Que voulez-vous dire ? reprit M. de Berneuil.

— Rien... presque rien... répondit Baptiste avec une joie maligne ; si ce n'est que

le mariage de monsieur ne se fera peut-être pas aujourd'hui.

Il est inutile de faire observer que M. Baptiste ne voyait pas d'un bon œil l'union de son maître, qui lui enlevait ainsi le plus clair de son revenu.

— Expliquez-vous !... dit Gaston en se levant.

— Dame !... Un mariage n'est fait que quand il est fait... et il s'est passé cette nuit de si singulières choses à l'hôtel !...

— Et quelles choses ?... demanda Gaston avec la plus vive anxiété.

— Toute la nuit, répliqua Baptiste en baissant la voix, un bruit inaccoutumé s'est fait entendre chez madame la comtesse... on a vu des lumières se promener dans les appartements... sa femme de chambre seule connaît le mystère ; mais, cette fille-là est une muraille dont on ne peut rien tirer !... Et tout ce qu'on a pu savoir d'elle, ce matin, en prenant le café à l'office, c'est que sa maîtresse avait passé une nuit fort agitée...

Rien n'est plus craintif qu'une conscience coupable... Gaston se sentit saisi de terreur à ces paroles.

— Qu'est-il donc arrivé ? se dit-il.

La sortie subite de Célénie pendant la soirée de la veille, le trouble de ses traits en rentrant au salon, le secret dont il devait recevoir, le matin même, la confidence, toutes ces circonstances lui revinrent ensemble à l'esprit et le plongèrent dans une inquiétude qui n'échappa pas à M. Baptiste.

— Si monsieur veut savoir à quoi s'en tenir, reprit-il, fidèle à ses anciennes habitudes, j'essayerai de pénétrer, sous un prétexte adroit, jusqu'à l'appartement de madame, et de là j'observerai ce qui s'y passe...

— Baptiste !... lui dit M. de Berneuil d'un ton de colère auquel n'était point habitué l'impudent valet, vous êtes un misérable et un sot !... Vous oubliez qu'il s'agit de celle qui va porter mon nom, de la femme que je respecte le plus au monde !... Il n'y a rien à observer chez madame de Lostange ; *tout ce qui s'y passe,* comme vous le dites, est simple et naturel !... Je ne crains qu'une chose, c'est qu'elle soit souffrante, et j'irai moi-même m'informer de ses nouvelles ; quant à vous, songez à ne parler de madame

la comtesse qu'avec le plus profond respect, ou je vous chasse.

M. Baptiste, stupéfait d'une pareille mercuriale, termina silencieusement la toilette de son maître, tout en lui gardant une profonde rancune pour ce terrible coup de boutoir au travers de son amour-propre.

La toilette de Gaston était achevée. Le costume noir de rigueur ; uniforme général de tous les Français, le peuple le plus joyeux du monde !... triste couleur, adoptée pour tous les événements importants de la vie, heureux ou malheureux ; si bien qu'en rencontrant un ami dans ces vêtements lugubres, vous êtes toujours incertain s'il vient d'assister à un mariage, ou à un enterrement !

Gaston s'apprêtait à sortir, lorsque ses yeux se tournèrent instinctivement vers la fenêtre de Florine.

Un cri de surprise s'échappa de sa poitrine ; il s'appuya contre un meuble, prêt à se trouver mal.

Il venait de revoir, sur la fenêtre de la jeune fille, le beau rosier blanc couvert de fleurs... ce rosier qui n'avait plus reparu depuis la fuite de Florine, et qui se retrou-

vait là, plus frais et plus fleuri que jamais !

Qu'a donc monsieur ?... demanda Baptiste en courant officieusement à son maître.

— Rien... rien... répondit Gaston, laissez-moi... sortez... ou plutôt, écoutez-moi : rendez-vous en face, dans cette maison...

— Où demeurait mademoiselle Florine ? s'empressa de dire Baptiste.

— C'est cela même... et tâchez de savoir... informez-vous adroitement quelle est la personne qui habite...

— La chambre de mademoiselle Florine?...

Baptiste, en appuyant sur le nom de *Florine*, ajouta, ayant facilement remarqué l'impression étrange qu'il produisait sur M. de Berneuil :

— J'y cours, et je reviens apprendre à monsieur tout ce qu'il désire savoir.

— Diable ! se disait-il en sortant, est-ce que nous aurions découvert une autre voisine ?... Un homme marié, ou à peu près... une intrigue, dans notre position ! Et madame qui est jalouse !... Il y aurait là de quoi acheter dix nouvelles actions d'Orléans !...

Gaston resta quelques instants les yeux

attachés sur la fenêtre de Florine; mais rien n'y parut; et le rosier blanc s'y pavanait seul, fièrement assis sur sa gouttière, comme un conquérant qui a repris possession du trône dont il était déchu.

— Madame la comtesse prie M. de Berneuil de vouloir bien l'attendre au salon, dit la femme de chambre de madame de Lostange à Gaston, qui venait de se présenter chez Célénie.

— Votre maîtresse est souffrante? reprit-il.

— Un peu de malaise, de l'agitation nerveuse... madame sera prête avant une heure.

Et Gaston se rendit au salon, presque heureux de n'avoir pas été reçu par Célénie, dans le trouble violent qu'il éprouvait encore.

Baptiste attendait son maître :

— La chambre en question est inoccupée, dit-il à Gaston, la portière vient de me l'assurer; et aucun locataire n'y a demeuré depuis mademoiselle Florine.

M. de Berneuil lui fit signe de sortir.

— Il paraît, murmura Baptiste en s'éloignant, qu'il ne s'agissait que de la petite bro-

deuse... un ancien accès de fièvre amoureuse qui reprenait à monsieur... rien à prélever là-dessus !... C'est une affaire de moins pour mon agent de change.

— Je suis fou, se dit Gaston, tous les rosiers se ressemblent, quelque voisin aura placé cet arbuste sur la croisée de Florine... et mon cœur pouvait seul abuser mes yeux à ce point !...

« Bannissons tous ces souvenirs, fermons notre âme à des regrets qui seraient des crimes en épousant Célénie !... Hier encore, j'étais loyal et sincère, en lui jurant que je n'aimais qu'elle !... Ah ! pourquoi ces lettres fatales ont-elles rouvert des plaies que je croyais cicatrisées pour jamais ! »

Un événement, bien simple en apparence, vint tout à coup jeter un nouveau désordre dans l'esprit de M. de Berneuil.

Il s'était approché du piano de la comtesse et venait d'y prendre, avec distraction, un morceau de musique placé sur le pupitre, lorsque le papier s'échappa de ses mains. Il pouvait à peine en croire ses yeux, la romance qu'il trouvait chez Célénie était cet air charmant de Boïeldieu, qu'il avait appris

à la pauvre Florine !... Cet air, qu'elle se promettait, dans sa naïve confession, de n'oublier de sa vie !...

Par quelle bizarrerie du sort cette romance se trouvait-elle là ?

Célénie, excellente musicienne, préférant par goût, et un peu par ton, la musique italienne à la musique française, ne lui avait jamais fait entendre cette ancienne mélodie, et Gaston se perdait en conjectures sur la cause de ce singulier incident.

Encore une fois ramené vers le passé, cet air lui rappelait l'une des plus tendres scènes de sa passion pour Florine.

..... C'était un beau soir d'été. Florine, résistant aux prières ardentes de ses lettres, avait jusque-là refusé de le recevoir dans sa chambrette... Piqué de la résistance qu'on lui opposait, Gaston évitait depuis huit jours de rencontrer sa jeune voisine, et sa fenêtre, constamment fermée, témoignait assez à Florine de son indifférence et de son oubli.

Ce soir-là, ne voyant plus briller la lampe modeste de la petite brodeuse, Gaston ouvrit sa croisée, se mit à son piano et chanta la romance favorite. Comme il allait achever le

troisième couplet, une voix douce, fraîche, tremblante d'émotion, traversant l'espace et semblant descendre du ciel, s'unit timidement à sa voix, en répétant avec lui :

« Vivre loin de ses amours,
« N'est-ce pas mourir tous les jours ! »

Gaston courut à sa croisée... celle de Florine se ferma aussitôt...

Mais le soir du lendemain, ils chantaient tous deux ensemble le tendre refrain, à la même fenêtre !...

Sous l'impression de ce souvenir, Gaston s'approcha du piano, s'y assit, préluda quelques instants, puis recommença l'air simple et touchant qui avait été pour lui le signal du bonheur.

Tout à coup ses doigts s'arrêtèrent sur le clavier, son cœur battit à briser sa poitrine, son souffle se glaça sur ses lèvres, tout son être se concentra dans un seul sens... Gaston écoutait !... Gaston avait cru entendre murmurer au loin le refrain de sa romance, et la voix qui le disait, cette voix dont il connais-

sait chaque modulation, cette voix était la voix de Florine ! !...

— Est-ce un songe ?... s'écria-t-il en se levant éperdu ; ces accents n'existent-ils que dans mon imagination ? Viennent-ils du ciel, ou de la terre ? Dieu n'a-t-il pas attiré Florine à lui ?.. Est-ce elle ? Est-ce sa voix d'ange que je viens d'entendre ?...

Et Gaston, s'interrompant, cherchait à retrouver dans l'espace le chant vague et plaintif qui avait frappé son oreille !... Tout fut muet... et le bruit lointain de la ville arriva seul jusqu'à lui !...

Depuis quelques heures la vie de M. de Berneuil était un délire continuel ; chaque minute lui apportait une nouvelle émotion !... Mais ce dernier coup fut le plus violent de tous.

Croire à l'existence de la jeune fille était à la fois un bonheur et un supplice pour lui.

Un bonheur !... car il sentait qu'il l'adorait plus que jamais... Un supplice !... car on l'attendait à l'autel, et dans peu d'instants il allait perdre à jamais sa liberté.

Et puis, une pensée très-grave, une pensée que lui dictait l'honneur, vint le jeter

dans une perplexité douloureuse et terrible.

Madame de Lostange avait sa parole !... Aux yeux du monde, Gaston était déjà son époux !... La signature de leur contrat, les apprêts de leur mariage, tout Paris convié à sa célébration, n'était-ce pas là un engagement public et formel ? Pouvait-il se soustraire à un devoir que la veille encore il eût rempli avec tant de joie ? Était-ce d'ailleurs par une rupture éclatante qu'il reconnaîtrait la tendre et noble affection de Célénie, et cette organisation si impressionnable et si délicate ne succomberait-elle pas à ce procédé cruel ?...

Mais si Florine vivait encore !... Si ses sens ne l'avaient pas trompé, si c'était bien elle dont il avait entendu la voix, ne devait-il pas aussi une sainte réparation à l'honneur de la pauvre fille ? Et quelle autre indemnité lui offrir que son nom, pour des douleurs qui avaient jeté un ange du ciel dans un enfer de honte et de désespoir !

Puis, revenant à la comtesse, il s'expliquait alors le sentiment qu'il avait éprouvé pour elle... il s'apercevait, trop tard, que sa tête y avait eu plus de part que son cœur.

L'esprit, l'élégance, les charmes de la belle veuve avaient exalté son imagination sans toucher véritablement son âme; mais il sentait aussi que s'il pouvait renoncer à l'amour de Célénie, il ne vivrait pas heureux sans son estime et sa tendre amitié!... Gaston, plongé dans ces amères réflexions, n'entendit pas le léger bruit qui se fit dans le salon...

Et quand il leva les yeux, Célénie était près de lui.

Une simple toilette blanche ajoutait encore à la beauté de madame de Lostange; mais ses traits étaient si pâles, que la vie semblait les avoir quittés; deux cercles de bistre encadraient ses yeux, et tout annonçait chez elle une souffrance récente et une agitation mal contenue.

— Gaston, lui dit-elle de sa voix si douce, nos amis vont venir; êtes-vous prêt?...

Gaston, qui allait peut-être tout lui dire, sentit les paroles expirer sur ses lèvres en remarquant la pâleur extrême de Célénie.

— Tout prêt..., balbutia-t-il.

— Que dites-vous de ma toilette? continua la comtesse; n'est-ce pas que le blanc me va bien?... C'est aussi quelquefois la cou-

leur du deuil !... On revêt ainsi, dit-on, dans certains pays, les jeunes filles que l'on conduit au champ du repos... et c'est comme cela que je voudrais qu'on m'habillât, si je venais à rejoindre ma mère.

— Quelle triste pensée, dit Gaston, un jour comme celui-ci !...

— Oh ! reprit Célénie, c'est que, dans un jour pareil, on doit avoir des idées graves et solennelles !... Aussi, depuis ce matin, toutes les miennes ont-elles un caractère sérieux. Tout à l'heure encore, je faisais un retour sur le passé ; je me rappelais les premières années de mon enfance ; je n'habitais pas alors un bel hôtel ; j'étais pauvre, Gaston, née d'une famille malheureuse ; mon père vivait de son travail et ma pieuse mère élevait péniblement sa famille. Je ne vous en ai pas parlé, par un sentiment que je me reproche ; non pas que j'aie jamais rougi de ma naissance obscure, mais parce que je vous jugeais mal. et je vous en demande pardon... vous aimiez la noble comtesse de Lostange, et j'avais peur que le brillant Gaston de Berneuil ne perdît ses illusions en apprenant ma modeste origine.

— Célénie, dit Gaston, je valais mieux que vous ne pensiez.

— Oh! je le sais, répliqua madame de Lostange; je sais que vous auriez épousé, sans hésiter, une fille du peuple, si vous l'eussiez trouvée digne de vous.

Gaston regarda la comtesse avec une surprise mêlée d'effroi; mais Célénie continua sans le remarquer :

— A dix ans, j'étais orpheline... mon sort changea, par une circonstance sans intérêt pour vous; et quelques années après j'épousai M. le comte de Lostange, qui me conduisit aux colonies, d'où je ne suis revenue qu'à sa mort. Voilà comment j'ai acquis un blason, une belle couronne de comtesse, une grande fortune, et le droit de vous offrir tout cela!...

Gaston, de plus en plus ému par les simples et touchantes paroles de la comtesse, voulut saisir sa main qu'elle retira vivement.

— Pas encore, lui dit-elle, vous aurez bien le temps de prendre cette main-là quand elle vous appartiendra pour toujours...

« A propos, ajouta-t-elle, je vous ai promis, hier au soir, de vous confier un secret, et vous n'êtes guère pressé de le savoir. »

— Si fait, dit Gaston, espérant trouver dans la révélation de ce mystère quelque rapport avec sa situation actuelle; je brûle, au contraire, de l'apprendre.

— C'est une lettre, dit la comtesse, une lettre que j'ai reçue hier, au milieu de notre réunion ; lettre sans signature, il est vrai, mais la personne qui me l'adressait l'apportait elle-même et demandait à me voir.

« J'ai lu cette lettre ; lisez-la à votre tour. »

Gaston la prit ; l'écriture était évidemment contrefaite ou altérée, comme celle d'une personne en proie à une violente émotion.

« Madame,

« Depuis hier, seulement, je sais que vous « habitez cet hôtel ; je sais aussi que vous « allez vous marier avec M. de Berneuil.

« L'intérêt que vous m'inspirez me décide « à vous supplier, au nom de votre repos, de « votre bonheur, de ne pas conclure cette

« union !... La personne qui vous écrit ne « veut aucun mal à M. de Berneuil ; mais elle « vous veut du bien, à vous, par un motif « qu'elle vous dira elle-même.

« M. de Berneuil vous trompera, madame, « comme il en a trompé tant d'autres !... « Quelques mois suffiront pour éteindre l'a- « mour qu'il vous promet sans doute pour « la vie... et vous n'aurez bientôt plus de lui « qu'indifférence et oubli.

« Voilà le sort que son inconstance vous « réserve !... Songez-y bien, madame, un « cœur comme le vôtre mérite mieux que « cela ; et l'on veut vous éviter un avenir de « regrets et de désespoir, en vous conjurant « de rompre ce mariage. »

Gaston, les yeux attachés sur cet écrit, n'osait plus les lever sur madame de Lostange.

— Ne croyez pas, lui dit alors Célénie, que j'ajoute foi à de pareilles lignes !... J'ai pardonné le passé, quoique j'en aie beaucoup souffert, quoique j'en souffre cruellement encore, dit-elle en appuyant la main sur son cœur, mais vous m'avez assuré qu'aucun

amour sérieux n'avait occupé votre âme, et je vous ai cru, Gaston.

Ces mots, pleins de sentiment et de confiance, frappèrent comme d'un coup de poignard le cœur de M. de Berneuil. Il se sentit indigne de la noble femme qui lui parlait ainsi, et tombant à ses genoux, il s'écria :

— Grâce !... Célénie... Écoutez-moi !...

— Relevez-vous, M. de Berneuil, lui dit la comtesse en lui indiquant les portes du salon qui s'ouvraient, voici nos amis et nos témoins qui arrivent.

En effet, le salon se remplit bientôt de ceux qui devaient accompagner les mariés à l'église.

Madame de Lostange, entourée de tous les invités, ne pouvait plus être abordée par Gaston.

La pâleur de la comtesse n'échappait point aux regards de ses amis, *de ses amies,* surtout !... Mais la cause en paraissait si naturelle : l'agitation inséparable d'un jour de mariage, l'insomnie de la nuit qui le précède, expliquaient suffisamment l'altération qui se peignait de plus en plus sur la belle figure de madame de Lostange.

Gaston, dans un trouble qu'il cherchait en vain à déguiser, suivait d'un œil presque égaré les mouvements de Célénie. Un pressentiment secret semblait le préparer à quelque grave événement, et la voix mystérieuse qu'il avait entendue résonnait encore sourdement à son oreille et dans son cœur !...

Le moment du départ était enfin arrivé.

Le plus âgé des témoins de Célénie s'apprêtait, à défaut d'un père, à lui offrir la main ; Gaston se soutenait à peine, lorsque madame de Lostange s'aperçut qu'il lui manquait son voile de noces...

— On ne se marie pas sans cela, dit-elle à Gaston, et l'ouvrière qui devait me le livrer est bien en retard.

— La voici, madame la comtesse, dit la femme de chambre en paraissant à la porte du salon et en introduisant une jeune fille qui tenait le voile de noces.

Les yeux de Gaston se tournèrent vivement de ce côté ; mais à peine eut-il vu la personne qui entrait qu'un cri s'échappa de sa poitrine, et succombant à la violence de ses émotions, il se trouva mal. . . . . .

. . . . . .

Lorsque M. de Berneuil reprit ses sens, tout le monde s'était retiré, hors deux personnes qui se tenaient à ses côtés, et dont les soins empressés l'avaient rappelé à lui.

— Florine !... c'était donc toi ?... dit Gaston dans un transport de surprise et de joie, en apercevant la jeune ouvrière.

Puis, rencontrant le triste et doux regard de madame de Lostange, il baissa les yeux comme le coupable devant son juge.

— Florine est ma sœur, lui dit la comtesse avec simplicité, une sœur chérie dont mon absence de Paris m'a fait bien longtemps perdre la trace !...

— Votre sœur ! s'écria Gaston.

— La pauvre enfant fut bien malheureuse, M. de Berneuil !... Mais à quoi bon vous raconter son histoire ?... Ne la connaissez-vous pas comme moi !...

Les yeux de Gaston se remplirent de larmes. Célénie continua :

— Retirée des flots, grâce au courage d'un brave ouvrier, Florine fut accueillie par une honnête famille dont les touchants exemples de vertus ramenèrent, sinon le calme, du moins la résignation dans son cœur ! ...

« Mais un premier amour a tant de force et ses racines sont si profondes, si vivaces, qu'il se remet souvent à fleurir quand on le croyait mort pour jamais !...

« Florine, passant il y a quelques jours par cette rue, ne put résister à l'envie de revoir son ancien logement qui se trouvait libre.

« En rentrant dans cette chambre, témoin de tant de désespoir, mais aussi de tant de bonheur, elle fut saisie d'un désir immense d'y revenir... Florine aimait encore ; mais elle voulait aimer seule et invisible, comme nous aiment les âmes de ceux qui veillent sur nous dans le ciel !...

« La femme qui gardait la maison reçut l'ordre de ne jamais révéler sa présence. Un beau rosier blanc fut replacé sur la fenêtre, l'autre était mort... vous aviez tué la jeune fille, et la fleur !

« Hier, Florine m'aperçut comme je sortais de l'hôtel. Frappée de ma ressemblance avec cette sœur qu'elle pensait avoir perdue et qui la regrettait depuis si longtemps, Florine apprit bientôt la vérité : Célénie, sa sœur tant aimée, était là, près d'elle, opulente, heureuse, à quelques pas de la jeune fille,

dont un travail pénible assurait tout au plus l'existence.

« Croyant à mon indifférence, à mon oubli, elle n'osa m'aborder, elle douta de moi !... C'est tout simple, ajouta la comtesse en serrant Florine entre ses bras, le malheur rend injuste, et l'apparence m'accusait.

« Quand la pauvre enfant apprit que vous alliez m'épouser, une vive terreur s'empara d'elle. La compagne chérie de son enfance allait souffrir, par vous, comme elle avait souffert elle-même !...

« Toutes ses douleurs lui revinrent au cœur. Elle m'écrivit, non par une basse jalousie, son sacrifice était fait, elle ne croyait plus au bonheur ; mais pour m'éviter les tourments dont vous aviez accablé sa vie.

« Timide et tremblante, elle m'apporta sa lettre elle-même, et je ressentis à la fois la plus grande joie et le plus grand chagrin de ma vie : je retrouvais ma sœur, et je perdais votre amour !... Votre amour, continua Célénie en regardant tristement Gaston, car je connus bientôt le secret de Florine. Dès cet instant ma conduite fut tracée : je jurai de vous unir à elle !

« Il ne m'aime plus ! me disait Florine en fondant en larmes ; je le craignais comme elle, Gaston, car je me rappelais vos serments... mais vous aviez un devoir à remplir, et je comptais sur votre honneur.

« Un événement inattendu me révéla bientôt le véritable état de votre âme.

« Ne voulant plus me séparer de Florine et désirant la soustraire quelque temps encore aux regards curieux de mes gens, j'étais montée, seule, au milieu de la nuit, par un escalier dérobé, dans une chambre de l'hôtel depuis longtemps inhabitée et dont je voulais faire la retraite mystérieuse de ma sœur. J'ignorais qu'une simple et légère cloison la séparait seule de votre appartement. Jugez de ce que je dus ressentir, lorsque j'entendis votre voix prononcer, avec l'accent d'une vive douleur, ces mots qui se gravèrent en lettres de feu dans mon cœur : « Florine ! pau-« vre Florine !... C'est toi seule au monde « que j'aie véritablement aimée !... »

« Un long soupir que je ne pus arrêter sur mes lèvres répondit à vos paroles...

« A peine revenue à moi, je courus tout raconter à Florine. Mais, incrédule comme

toutes les candides natures que l'on a trompées une fois, elle refusait de me croire, ou plutôt de croire au retour de vos sentiments pour elle.

« Alors, et pour la convaincre, je la fis assister, invisible, au spectacle de vos émotions. Je vous entourai de tous vos anciens souvenirs ; j'exigeai qu'elle vous fît entendre sa voix ; et je la présentai enfin à vos yeux, dans le moment solennel où vous croyiez la perdre pour jamais.

« Votre saisissement à sa vue, le cri de bonheur qui tout à l'heure encore s'est échappé de votre cœur, ne peuvent plus laisser de doute au sien, Gaston, et j'ai rempli la tâche que je m'étais imposée. »

— Mais tu l'aimes... ma sœur... dit timidement Florine.

— Je l'aime à présent... comme un frère, répondit la comtesse en tendant la main à M. de Berneuil, qui s'était jeté à ses pieds et semblait attendre son pardon, et je remercie Dieu que notre union ne se soit pas accomplie, car Gaston connaît la secrète maladie de mon âme, cette jalousie injuste, j'en conviens, mais invincible, de tout ce qui avait

précédé son amour pour moi ; et si je souffrais d'un passé futile, que n'aurais-je pas éprouvé de tourments à l'idée d'une passion vive et profonde !...

« C'est une monomanie bien ridicule, ajouta Célénie avec un sourire qui ressemblait à un rayon de soleil entre deux nuages, mais je n'ai pas encore trouvé de médecin assez habile pour m'en guérir. » . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Huit jours après cette scène, M. Jules Dorsan, le notaire, apportait un nouveau contrat de mariage, toujours orné de sa belle faveur couleur de rose ; et quant à l'ancien contrat, ce fut cette fois Célénie qui en fit un *auto-da-fé*.

FIN.

# TABLE

DU SECOND VOLUME.


Chap. XIV. Une prière à deux. . . . . P. 5
XV. Invitation. . . . . 25
XVI. Scandale. . . . . 41
XVII. La loi russe. . . . . 61
XVIII. Provocation. . . . . 77
XIX. Duel. . . . . 95
XX. Deux mères. . . . . 115
XXI. La maison des Roses. . . . . 135

LE LIVRE D'HEURES. . . . . 157
L'AUTO-DA-FÉ. . . . . 181


FIN DE LA TABLE.

# REVUE DES DEUX MONDES

**Année 1851.**

## NOUVELLE PÉRIODE

*avec la collaboration des sommités littéraires et scientifiques de la France et des pays étrangers.*

Ce recueil donne annuellement quatre beaux volumes in 8° compactes de 1,100 à 1,200 pages chacun, divisés en vingt-quatre livraisons paraissant le 5 et le 20 de chaque mois.

Chaque livraison, d'environ 200 pages, contient la valeur d'un fort volume in-8°.

Le format et les caractères de cette édition sont identiques à ceux de l'édition de Paris, dont elle offre l'exacte reproduction.

Bien que le prix d'abonnement ne subisse aucune augmentation et reste ainsi bien inférieur à celui de nos concurrents, MM. les abonnés à notre édition recevront GRATUITEMENT, *à titre de prime*, outre les vingt-quatre livraisons annuelles :

## L'ANNUAIRE

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE ET STATISTIQUE DES DEUX MONDES,

formant un volume in-8° de 700 pages, sur beau papier.

Cet ouvrage sera entièrement refondu et augmenté en Belgique, à l'aide de documents inédits. Grâce à ce travail, l'édition belge de l'ANNUAIRE, plus complète dans son ensemble, plus exacte dans les détails, plus facile enfin aux recherches, offrira sous tous les rapports une supériorité incontestable sur l'édition française du même livre.

On souscrit à la *Revue des deux Mondes*, chez MELINE, CANS et Cᵉ, Boulevard Waterloo, à Bruxelles, et chez les principaux libraires du royaume et de l'étranger.

# REVUE BRITANNIQUE

## RECUEIL INTERNATIONAL

DIRIGÉ PAR

## M. Amédée Pichot.

Ce recueil reproduit les meilleurs travaux qui paraissent dans les journaux et les écrits périodiques de la Grande-Bretagne.

Il paraît, à Bruxelles, presqu'en même temps qu'à Paris.

Il publie chaque mois une livraison contenant une grande quantité de matière. Chaque année forme 2 gros volumes in-8°.

Imprimée en beaux caractères, sur papier de choix, dans un format à la fois élégant et commode, cette édition ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'exécution matérielle.

Quant au contenu, elle offre l'exacte reproduction de l'édition française, — à l'exception toutefois des annonces et des réclames de librairie qui se trouvent dans celle-ci et qui, n'intéressant pas les lecteurs, grossissent inutilement le recueil et peuvent être supprimées sans aucun inconvénient.

Le prix d'abonnement est inférieur d'à peu près 50 % à celui de Paris.

Outre le bon marché, notre édition présente encore l'avantage d'occuper moins de place dans les bibliothèques et de pouvoir être reliée à moins de frais que l'édition française.

On s'abonne à la *Revue britannique*, chez Meline, Cans et Cᵉ, 35, Boulevard Waterloo, à Bruxelles, et chez tous les principaux libraires du royaume et de l'étranger.

LIBRARY
APR 22 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2390
S4M37

Saint-Georges, Jules Henri
Vernoy de
Un mariage de prince